BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
13

782 III

II Kayfl. Dalet. B 14/3

ŒUVRES

MORALES ET GALANTES

DE DUCLOS.

53N
627824

ŒUVRES

MORALES ET GALANTES

DE DUCLOS,

De l'Académie Française,

SUIVIES

DE SON VOYAGE EN ITALIE.

TOME III.

A PARIS,

Chez DES ESSARTS, Libraire, rue du Théâtre Français, N.° 9, au coin de la Place.

De l'Imprimerie de DELANCE, rue de la Harpe.

L'AN V.

1797.

LES CONFESSIONS
*DU COMTE DE***.*

POURQUOI voulez-vous m'arracher à ma solitude et troubler ma tranquillité ? Vous ne pouvez pas vous persuader que je sois absolument déterminé à vivre à la campagne. Je n'y suis que depuis un an, et ma persévérance vous étonne. Comment se peut-il faire, dites-vous, qu'après avoir été si long-tems entraîné par le torrent du monde, on y renonce absolument ? Vous croyez que je dois le regretter, et sentir dans bien des momens qu'il m'est nécessaire. Je suis moins surpris de vos sentimens, que vous ne l'êtes des miens ; à votre âge, et avec tous les droits que vous avez de plaire dans le monde, il seroit bien difficile qu'il vous fût odieux. Pour moi, je regarde comme un bonheur de m'en être dégoûté avant que je lui fusse devenu importun. Je n'ai pas encore quarante ans, et j'ai épuisé ces plaisirs que leur nouveauté vous fait croire inépuisables. J'ai usé le monde, j'ai usé l'amour même ; toutes les passions aveugles et tumultueuses sont mortes dans mon cœur. J'ai par conséquent perdu quelques plaisirs ;

mais je suis exempt de toutes les peines qui les accompagnent, et qui sont en bien plus grand nombre. Cette tranquillité, ou, si vous voulez, pour m'accommoder à vos idées, cette espèce d'insensibilité est un dédommagement bien avantageux, et peut-être l'unique bonheur qui soit à la portée de l'homme.

Ne croyez pas que je sois privé de tous les plaisirs: j'en éprouve continuellement un aussi sensible et plus pur que les autres; c'est le charme de l'amitié: vous devez en connoître tout le prix; vous êtes fait pour la sentir, puisque vous êtes digne de l'inspirer. Je possède un ami fidèlle qui partage ma solitude, et qui me tenant lieu de tout, m'empêche de rien regretter. Vous ne pouvez pas imaginer qu'un ami puisse dédommager du monde; mais, malgré l'horreur que la retraite vous inspire aujourd'hui, vous la regarderez un jour comme un bien. J'ai eu vos idées; je me suis trouvé dans les mêmes situations: ne renoncez donc pas absolument à celle où je me trouve aujourd'hui.

Pour vous convaincre de ce que j'avance, il m'a pris envie de vous faire le détail des événemens et des circonstances particulières qui m'ont détaché du monde. Ce récit sera une

confession fidelle des travers et des erreurs de ma jeunesse, qui pourra vous servir de leçon. Il est inutile de vous entretenir de ma famille que vous connoissez comme moi, puisque nous sommes parens.

Etant destiné, par ma naissance, à vivre à la cour, j'ai été élevé comme tous mes pareils, c'est-à-dire fort mal. Dans mon enfance, on me donna un précepteur pour m'enseigner le latin, qu'il ne m'apprit pas. Quelques années après on me remit entre les mains d'un gouverneur pour m'instruire de l'usage du monde, qu'il ignoroit.

Comme on ne m'avoit confié à ces deux inutiles que pour obéir à la mode, la même raison me débarrassa de l'un et de l'autre: mais ce fut d'une façon fort différente. Mon précepteur reçut un soufflet d'une femme de chambre à qui ma mère avoit quelques obligations secrètes. La reconnoissance ne l'empêcha pas de faire beaucoup de bruit; elle blâma hautement une telle insolence: elle dit à M. l'abbé qu'il ne devoit pas y être exposé davantage, et il fut congédié.

Mon gouverneur fut traité différemment; il étoit insinuant, poli et un peu mon complaisant; il trouva grâce devant les yeux de

la favorite de ma mère : tout en conduisant mon éducation, il commença par faire un enfant à cette femme de chambre, et finit par l'épouser : ma mère leur fit un établissement dont je profitai ; car je fus maître de mes actions dans l'âge où un gouverneur seroit le plus nécessaire, si cette profession étoit assez honorée pour qu'il s'en trouvât de bons.

On va voir par l'usage que je fis bientôt de ma liberté, si je méritois bien d'en jouir. Je fus mis à l'académie, pour faire mes exercices : lorsque je fus près d'en sortir, une de mes parentes, qui avoit une espéce d'autorité sur moi, vint m'y prendre un jour pour me mener à la campagne chez une dame de ses amies. J'y fus très-bien reçu : on aime naturellement les jeunes gens, et les femmes aiment à leur procurer l'occasion et la facilité de faire voir leurs sentimens : je me prêtai sans peine à leurs questions ; ma vivacité leur plut ; et m'appercevant que je les amusois par le feu de mes idées, je m'y livrai encore plus. Le lendemain quelques femmes de Paris arriverent avec leurs maris, les autres avec leurs amans ; et quelques-unes avec tous les deux.

La marquise de Valcourt, qui n'étoit plus dans la première jeunesse, mais qui étoit en-

core extrêmement aimable, saisit avec vivacité les plaisanteries que l'on faisoit sur moi; et, sous prétexte de plaire à la maîtresse de la maison, qui paroissoit s'y intéresser, elle vouloit que je fusse toujours avec elle. Bientôt elle me déclara son petit amant; j'acceptai cette qualité: je lui donnois toujours la main à la promenade; elle me plaçoit auprès d'elle à table, et mon assiduité devint bientôt la matière de la plaisanterie générale: je m'y prêtois de la meilleure grâce que l'on n'eût dû l'attendre d'un enfant qui n'avoit aucun usage du monde. Cependant je commençois à sentir des desirs que je n'osois témoigner, et que je ne démêlois qu'imparfaitement. J'avois lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir d'être caressé par une femme aimable, joint à l'impression que font sur un homme, du rouge, des diamans, des parfums, et sur tout une gorge qu'elle avoit admirablement belle, m'échauffoit l'imagination; enfin tous les airs séduisans d'une femme à qui le monde a donné cette liberté et cette aisance que l'on trouve rarement dans un ordre inférieur, me mettoient dans une situation toute nouvelle pour moi. Mes desirs n'échappoient pas à la marquise; elle s'en appercevoit mieux

que moi-même, et ce fût sur ce point qu'elle voulut entreprendre mon éducation.

L'amour, me disoit-elle, n'existe que dans le cœur, il est le seul principe de nos plaisirs, c'est en lui que se trouve la source de nos sentimens et de la délicatesse. Je ne comprenois rien à ce discours, non plus qu'à cent mille autres mêlés de cette métaphysique qui régnoit alors dans le discours, et qui est si peu d'usage dans le commerce. J'étois plus content des petites confidences sur lesquelles elle éprouvoit ma discrétion; j'en étois flatté: un jeune homme est charmé de se croire quelque chose dans la société. Elle me faisoit ensuite des questions sur la jalousie. La marquise, sous prétexte de m'instruire, vouloit savoir si je n'avois aucune idée sur un homme assez aimable qui étoit venu avec elle, et que j'ai su depuis être son amant; mais, quoiqu'il n'eût au plus que quarante ans, je le jugeois si vieux, que j'étois bien éloigné d'imaginer qu'il eût avec elle d'autre liaison que celle de l'amitié. Il en avoit pourtant une des plus intimes; il est vrai que dans ce moment elle le gardoit par habitude, et que, par goût, elle me destinoit à être son successeur ou du moins son associé: aussi quand je lui demandai pour-

quoi il lui tenoit quelquefois des discours aigres et piquans, que je n'avois pu m'empêcher de remarquer, elle se contenta de me dire qu'ayant été intime ami de son mari, l'amitié lui avoit conservé ces droits. Cette réponse me satisfit, et ma curiosité n'alla pas plus loin. Elle me reprochoit quelquefois de n'avoir pas assez de soin de ma figure; et, quand je revenois de la chasse, sous prétexte d'en réparer les désordres, elle passoit la main dans mes cheveux, elle me faisoit mettre à sa toilette, et vouloit elle-même me poudrer et m'ajuster. Comme elle coloroit toutes les caresses qu'elle me faisoit de l'amitié qu'elle avoit pour ma parente, et des liaisons qu'elle avoit avec toute la famille, je ne m'attribuois aucune de ses bontés; et j'ai souvent pensé à l'impatience que je devois lui causer. Cependant elle se contraignoit, elle craignoit de s'exposer aux ridicules que pouvoit lui donner un amour qui, par la disproportion de nos âges, pouvoit être regardé comme une folie. D'ailleurs elle savoit que son amant étoit clairvoyant: elle n'auroit pas été fort sensible à sa perte, mais elle craignoit l'éclat d'une rupture.

Ces réflexions rendirent la marquise plus réservée avec moi; je m'en aperçus; je lui

en fis quelques reproches plus remplis d'égards que de sentiment. Pour me consoler, elle me dit que je la verrois à Paris, si je continuois à la laisser se charger du soin de ma conduite, et me promit un baiser toutes les fois que j'aurois été docile à ses leçons.

Lorsque nous fûmes de retour à Paris, j'allai la voir. Elle ne me parla dans les deux ou trois premières visites que de choses qui pouvoient regarder ma conduite. Elle vouloit, disoit-elle, être ma meilleure amie. Un jour elle me dit de la venir voir le lendemain sur les sept heures du soir. Je n'y manquai pas; je la trouvai sur une chaise longue, appuyée sur une pile de carreaux. On respiroit une odeur charmante, et vingt bougies répandoient une clarté infinie; mais toute mon attention se fixa sur une gorge tant soit peu découverte. La marquise étoit dans un déshabillé plein de goût, son attitude étoit disposée par le desir de plaire et de me rendre plus hardi. Frappé de tant d'objets, j'éprouvois des desirs d'autant plus violens, que j'étois occupé à les cacher. Je gardai quelque tems le silence: je sentis qu'il étoit ridicule; mais je ne savois comment le rompre. Etes-vous bien aise d'être avec moi, me dit la mar-

quise ? Oui, madame, j'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. Eh bien ! nous souperons ensemble ; personne ne viendra nous interrompre, et nous causerons en liberté : elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. Je ne sais pas trop causer, lui dis-je ; mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne ? Pourquoi, reprit-elle ? c'est que lorsque vous avez une fois commencé, vous ne finissez point.

Je lui promis de m'arrêter quand elle en seroit importunée ; et son silence m'autorisant, je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissans ; mes desirs s'enflammoient de plus en plus ; la marquise, par un tendre silence, autorisoit toutes mes actions ; enfin parcourant toute sa personne à mon gré, et voyant que l'on n'apportoit aucun obstacle à mes desirs, je me précipitai sur elle avec tant d'empressement, que j'obtins la dernière faveur, ayant encore mon épée au côté et mon chapeau sous le bras. Je craignis aussitôt sa colère ; mais rassuré par un regard languissant de la marquise, qui m'embrassa avec une nouvelle ardeur, je me livrai à l'ivresse du plaisir. Nous ne l'interrompîmes que pour nous mettre à table. Le souper fut court ; je ne laissai pas

à la marquise le tems de me parler sentiment, et je crois qu'elle n'eut pas celui d'y penser. Dès le lendemain un de ses gens m'apporta la lettre la plus passionnée. Cette attention me surprit; je croyois qu'elle n'avoit été imaginée que pour moi. Je sentis que je devois y répondre; je crois que ma lettre devoit être assez ridicule; la marquise la trouva charmante. Pendant les premiers jours, je n'étois occupé que de ma bonne fortune et du plaisir d'avoir une femme de condition; je m'imaginois que tout le monde s'en appercevoit, et lisoit dans mes yeux mon bonheur et ma gloire. Cette idée m'empêcha d'en parler à mes amis; mais j'en fus très-souvent tenté. Peu de tems après, je trouvai que la marquise ne m'avouoit pas assez dans le publie, et qu'elle n'alloit pas assez souvent aux spectaeles, où j'aurois pu, sans prononcer l'indiscrétion, mettre mes amis au fait de mon bonheur. C'étoit en vain qu'elle me représentoit le charme du mystère; je n'étois inspiré que par les sens et la vanité, et je croyois avoir satisfait à toute la délicatesse possible, quand j'avois rempli ses desirs et les miens.

L'hiver ayant rassemblé tout le monde à Paris, la marquise, pour rompre la solitude

qu'elle voyoit que je ne pouvois soutenir, donna plusieurs soupers. Parmi les femmes qui se rendoient chez elle, il y en eut une qui me fit beaucoup d'agaceries, et j'y répondis avec assez de vivacité. Madame de Valcourt avoit trop d'expérience pour ne pas l'apercevoir. Elle m'en fit ses plaintes, que je reçus assez mal. Je lui dis qu'il étoit bien singulier qu'elle me contraignît au point de ne pouvoir ni parler, ni m'amuser même avec ses amies. La jalousie enflamma la marquise; elle ne ménagea plus rien. Bientôt elle afficha publiquement le goût qu'elle avoit pour moi, et bientôt elle le ressentit avec un emportement qu'elle ne m'avoit jamais témoigné. On ne la voyoit plus aux spectacles sans moi; elle ne soupoit dans aucune maison sans me faire prier. Un aveu si public fut fort de mon goût, parce qu'il flattoit ma vanité. Quelques jours après, madame de Rumigny, c'étoit celle qui m'avoit fait des avances, fut piquée. Il étoit de son honneur de n'en avoir pas le démenti. Chez les femmes du monde, plusieurs choses, qui paroissent différentes, produisent les mêmes effets, et la vanité les gouverne autant que l'amour.

La marquise fit fermer sa porte à sa rivale;

la rupture fit éclat, et madame de Rumigny me pria, par un billet fort simple, de passer chez elle. Madame de Valcourt m'avoit fait promettre de n'y jamais aller; mais je ne crus pas mon honneur engagé à lui tenir cette parole. J'y courus donc, et madame de Rumigny, après beaucoup de plaisanteries sur madame de Valcourt, qui toutes portoient coup, me plaignit d'être si fort attaché à une femme qui me traitoit en esclave. Elle m'apprit toutes les aventures, vraies ou fausses, que le monde avoit données à la marquise. Le mal que l'on nous dit d'une maîtresse n'est pas si dangereux par les premières impressions, que par les prétextes qu'il fournit dans la suite aux dégoûts et à toutes les injustices des amans.

Madame de Rumigny, contente de cette première démarche, me pria de la venir revoir, en m'assurant qu'elle n'avoit d'autres motifs que son amitié pour moi. Je revins chez la marquise fort différent de ce que je m'y étois trouvé jusqu'alors; elle s'en apperçut, et en fut alarmée. Les sentimens de la marquise ne me touchoient plus. Je ne sentois que l'ennui et le dégoût d'un plaisir uniforme. J'allois souvent chez madame de Rumigny, qui sui-

voit constamment son projet : je sentis bientôt pour elle tout ce que m'avoit d'abord inspiré madame de Valcourt, c'est-à-dire, des desirs. L'expérience que j'avois déjà acquise me rendit pressant ; mais, avant que de se rendre, madame de Rumigny me dit : je veux le sacrifice de la marquise ; j'exige le plus éclatant, et tel que je le prescrirai. Notre rupture a trop fait d'éclat, ma vengeance ne doit pas être ignorée. Je voulus lui faire quelques représentations ; mais elle me dit qu'elle ne me verroit jamais, si je balançois un moment. Je fus bientôt déterminé, je consentis à tout : je renvoyai à la marquise ses lettres et son portrait, avec un billet qui, je crois, étoit fort impertinent, puisqu'il étoit dicté par madame de Rumigny ; en un mot, je quittai madame de Valcourt on ne peut pas plus mal. Ce ne fut cependant pas sans remords ; c'est en vain qu'on veut s'aveugler pour séparer la probité du commerce des femmes. J'avois encore toutes les idées neuves, le monde ne m'avoit point appris à me parjurer. Madame de Rumigny, à qui je ne cachai point mes remords, prit encore le soin de les calmer : les femmes n'ont point de plus grands ennemis que les femmes.

Madame de Rumigny ne me fit pas languir

davantage. Le lendemain elle voulut que j'allasse avec elle à l'opéra en grande loge; j'y consentis; son triompe étoit le mien. La marquise s'y trouva le même jour; elle étoit fort parée, et n'y venoit que pour démentir les discours du public. Une telle démarche est un coup de partie, le jour qu'on a été quittée; mais je remarquai son chagrin caché. Cependant elle m'écrivit, elle me courut, et fit tout ce que l'égarement de l'amour malheureux inspire, et fait toujours faire sans succès; enfin elle se commit encore plus qu'elle n'avoit fait. Mais madame de Rumigny, qui connoissoit trop la conséquence de ces premiers instans, ne me perdoit pas de vue. Je vécus quelque tems avec madame de Rumigny, comme j'avois fait avec madame de Valcourt, et je m'en dégoûtai encore plus promptement. Ma première et ma seconde aventure n'annonçoient pas un caractère fort constant : on verra dans la suite si je me suis démenti.

Madame de Rumigny commençoit donc à me peser beaucoup, lorsque j'entrai dans les mousquetaires. La compagnie marcha en Flandre, et j'y fis ma première campagne. Avant mon départ, je passai trois jours avec madame de Rumigny d'une façon à me faire re-

gretter. Elle me fit promettre de lui écrire; mais à peine l'eus-je quittée, que je n'y songeai plus.

Après la campagne, la compagnie revint à Paris, où je passai l'hiver. Je n'allai seulement pas voir madame de Rumigny. La vie que je menois avec mes camarades me paroissoit préférable à toute la gêne du commerce des femmes du monde. Je n'en recherchai aucune de celles qui exigent des soins et des attentions, et je suivis les mœurs des mousquetaires de mon âge.

Au retour du printems, M. de Vendôme, à qui ma famille étoit particuliérement attachée, me proposa d'être un de ses aides-de-camp. J'acceptai la proposition avec ardeur, et je le suivis en Espagne. Uniquement occupé de mes devoirs, je m'attachai à ce prince, c'est-à-dire, au métier de la guerre; car c'étoit ainsi qu'on lui faisoit sa cour.

Il fut assez content de mes services pour m'honorer de sa protection, et bientôt il me fit obtenir un régiment, à la tête duquel je me trouvai à la bataille de Villa-Viciosa, que M. de Vendôme gagna sur M. de Staremberg.

Après cette victoire, qui décida de la couronne d'Espagne pour Philippe V, mon régi-

ment fut envoyé en quartier à Tolède. Les congés étant difficiles à obtenir, j'y demeurai pour contenir les soldats, et prévenir les désordres qui pouvoient arriver à chaque instant dans ce pays par la prévention que quelques Espagnols avoient contre les Français. D'ailleurs, les moines, par jalousie et par ignorance, persuaderent, sur tout aux femmes, que les Français sont des hérétiques. Une différence de religion chez des peuples qui ont peu d'étude, ne rapproche pas les esprits; ainsi je vivois dans une assez grande solitude.

Un jour, en rentrant chez moi par une rue détournée, je fus abordé par une femme couverte d'une mante : Seigneur cavalier, me dit-elle, une dame voudroit avoir une conversation avec vous; trouvez-vous demain à onze heures dans la grande église. J'acceptai le rendez-vous. Le lendemain, après avoir apporté beaucoup d'attention à ma parure, je me rendis au lieu indiqué. Je n'y vis que des femmes couvertes de mantes noires, parmi lesquelles j'en apperçus une qui se distinguoit au milieu de deux autres par la majesté de sa taille. Elles se mirent toutes trois à genoux auprès de moi; elles s'armerent d'un grand rosaire, firent plusieurs inclinations dévotes, et j'entendis une

voix

voix qui me dit: Trouvez-vous ce soir à l'heure de l'oraison sur le bord du Tage, et suivez la personne qui vous abordera en vous présentant un bouquet; adieu : sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité. Le son de cette voix me parut si flatteur, que je me sentis ému. Je me rendis au lieu marqué, deux heures plutôt qu'on ne m'avoit ordonné, et je vis paroître celle qui devoit me présenter le bouquet; elle me dit de la suivre, je lui obéis; il étoit nuit: nous marchâmes quelque tems pour trouver une calêche, dans laquelle nous montâmes. Votre jeunesse et votre figure, me dit-elle, ont fait une vive impression sur le cœur de Dona Antonia ma maîtresse; l'amour lui a fait oublier tous les dangers d'une entrevue, et l'on vous aime malgré la différence de votre religion. Quelle consolation pour Dona Antonia, si son exemple et ses discours pouvoient vous ramener au sein de l'église! je suis sa nourrice : c'est vous dire combien je l'aime; mais l'espérance de votre conversion m'a plus déterminé à la servir aujourd'hui, que ma tendresse pour elle. Vous allez juger dans quelques momens de la beauté de ma maîtresse; elle est dans une maison qui m'appartient; rendez-vous digne de posséder le cœur de la

plus belle femme de toutes les Espagnes.

Malgré l'agitation que la nouveauté d'une pareille situation peut causer, je sentis toute la bizarrerie de cette conversation, et je réfléchissois sur la différence de ces mœurs, quand notre voiture s'arrêta dans une petite cour. Nous descendîmes; je suivis la duegne, je traversai deux ou trois pièces meublées simplement, et médiocrement éclairées. Elles nous conduisirent dans une chambre dont les meubles magnifiques et l'éclat des lumières, portées dans de grands flambeaux de vermeil, me frapperent beaucoup moins qu'une femme couchée sur une estrade, et appuyée sur des carreaux d'étoffes superbes. Approchez, seigneur, me dit-elle. J'obéis à un ordre si doux; mais que devins-je, en voyant toutes les grâces réunies dans la même personne, et relevées par toutes les recherches de la parure? Je tombai à ses genoux: que puis-je faire, lui dis-je, madame, pour reconnoître les bontés dont vous m'honorez? Elle me répondit avec une douceur infinie, et un feu dans les yeux qui auroit achevé ma défaite, si elle n'eut été confirmée. Clara vous a sans doute fait part de mes sentimens: elle m'a évité l'embarras d'un aveu qui ne peut être excusé que par la

force de la passion. La façon dont vous vous conduirez avec moi confirmera ou détruira mes sentimens; je vous aime, mais le sacrifice que je vous fais, m'en deviendra encore plus cher, si vous vous en rendez digne. Après un tel aveu, je ne dois rien vous cacher; vous êtes d'une religion différente de la mienne, et ce point est le seul obstacle au goût que je sens pour vous. Si vous m'aimez, si les sentimens que je crois lire dans vos yeux sont sincères, il faut commencer par embrasser ma religion. Je voulus alors prendre une de ses belles mains et la baiser, pour éviter une profession de foi qui me paroissoit assez déplacée; mais à peine l'eus-je touchée, qu'elle s'écria : Donnez-moi promptement de l'eau bénite, ma chère Clara; en effet, elle lui apporta un bénitier, dans lequel elle trempa un linge, dont elle essuya l'endroit que j'avois touché, avec un si grand soin et une attention si marquée, que je ne pus m'empêcher de sourire; mais ne voulant point choquer ses préjugés, je pris le parti de lui dire quelle étoit ma religion; et l'amour me rendit peut-être plus catholique que je n'avois jamais été.

Que la voix d'un homme qu'on aime persuade aisément, me dit-elle! elle triomphe de

toutes les résolutions; je n'ai pu vous convaincre, vous m'avez persuadée. Je vous aime apparemment plus que vous ne m'aimez, et c'est un avantage que je saurai conserver sur vous. Je baisai alors une de ses mains, sans qu'elle eût recours à l'eau bénite. Je la priai de m'apprendre à qui j'avois le bonheur de parler. Vous le saurez un jour, me dit-elle, ne cherchez point à pénétrer un mystère dont la découverte ne vous est d'aucune utilité; méritez par un amour et une discrétion sans bornes le bonheur que je vous prépare. Alors la fidelle Clara nous servit un léger repas. J'étois enchanté de toutes les grâces que je découvrois dans la belle espagnole; tout respiroit en elle la volupté, et m'annonçoit un bonheur que j'obtins quelques momens après, et qui surpassa mes desirs. Vous ne m'aimerez pas longtems, me disoit Antonia; ma conquête vous a trop peu coûté, vous ignorez tous les combats que j'ai soutenus : je vous aime depuis le jour de votre arrivée; vous passâtes sur la grande place, à la tête de votre régiment; je vous vis d'une fenêtre grillée. Que n'ai-je point fait pour bannir l'impression que votre vue a faite sur mon cœur! Je vous fuyois mal apparemment, car je vous rencontrois toujours.

Nous passâmes la nuit et toute la journée suivante au milieu des plaisirs et des tendres inquiétudes que la passion donne aux amans, et sur lesquels les plaisirs les rassurent sans cesse. Quand nous fûmes au moment de nous séparer, Antonia leva les carreaux sur lesquels elle étoit assise, et prit une épée d'or, garnie de quelques diamans d'un assez grand prix, qu'elle me força d'accepter. J'y fus obligé, car la plus grande offense que l'on puisse faire à un Espagnol, c'est de refuser ce qu'il offre. Je la reçus donc, en baisant mille fois la main qui me la donnoit, et je montai seul dans la calèche, qui me conduisit à l'endroit où je l'avois trouvée la veille.

Le lendemain à mon reveil, je reçus une lettre d'Antonia; ce fut un Maure qui me l'apporta. Elle étoit tendre et passionnée : Antonia me prioit de me promener le soir à cheval sur la grande place. Je vous verrai sans être vue, ajoutoit-elle, et je jouirai avec plaisir de l'inquiétude où vous serez de ne me point appercevoir; Clara vous dira demain, à la grande église, quand et de quelle façon nous pourrons nous revoir. J'exécutai les ordres que l'on m'avoit donnés. Après avoir regardé inutilement à toutes les jalousies, je revins chez

moi m'occuper de mon aventure. Le jour suivant, je trouvai Clara dans l'église que l'on m'avoit indiquée, qui me dit, en feignant de prier Dieu : Rendez-vous à cheval, au jour tombant, et sans suite, derrière les murs du couvent de Saint-François ; le Maure que vous avez vu hier s'y trouvera monté sur une mule : vous n'aurez qu'à le suivre. Je fus exact au rendez-vous : j'y trouvai le Maure ; il observa toujours le plus profond silence, et nous arrivâmes dans la basse-cour d'un château qui me parut considérable. Je mis pied à terre, le Maure prit mon cheval, et me fit signe de monter par un petit escalier formé dans une tour. J'y trouvai Clara qui m'attendoit : Venez, me dit-elle, le plus heureux de tous les hommes ; elle me conduisit avec une lanterne sourde dans un cabinet, d'où je passai dans un appartement superbe, où la belle Antonia m'attendoit. Vous triomphez de toutes mes craintes, me dit-elle, je goûte le plaisir de vous posséder chez moi, malgré tous les périls que je puis courir ; j'espere que le plaisir que j'ai de vous voir ne sera point interrompu ; mais, en cas d'accident, vous pourrez vous retirer : le Maure tient votre cheval au bas de l'escalier. J'employai les termes les plus touchans,

pour exprimer ma reconnaissance et mon amour. Nous étions dans ces transports de l'ame, que l'amour seul fait connoître, et qui sont au-dessus de l'expression, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre qui précédoit celle où nous étions : fuyez, me dit Antonia avec transport, je suis trahie ; je périrai, mais je ne m'en plaindrai pas, si je puis vous croire en sûreté. Dans l'instant même on enfonça la porte, et je vis entrer un homme transporté de fureur, et suivi de deux valets armés ; il tenoit son épée d'une main, et de l'autre un poignard. Il se jeta si promptement sur Antonia, que je ne pus l'empêcher de lui porter deux coups qui la firent tomber à mes pieds. J'avois des pistolets de poche, je cassai la tête à celui qui venoit de blesser Antonia, et je tins en respect ceux qui l'accompagnoient. Elle me tendit les bras, et me dit d'une voix mourante : Qu'avez-vous fait, seigneur! vous avez tué mon mari. Les deux valets, occupés à donner du secours à leur maître, me donnerent le tems de prendre Antonia dans mes bras, et de gagner la porte du cabinet, je descendis sans obstacle ; je trouvai le Maure qui m'attendoit avec mon cheval : il m'aida à prendre Antonia devant moi, et

je m'éloignai de ce funeste lieu sans savoir où j'allois. Je m'abandonnai à la vîtesse de mon cheval.

Cependant Antonia ne donnant aucun signe de vie, je m'arrêtai pour lui donner quelque secours : mes soins la firent revenir à la vie. Quoi ! c'est vous, me dit-elle, en ouvrant les yeux ; vous vivez ! tous mes malheurs ne me touchent plus : il n'y a point de grâce à espérer ni pour vous ni pour moi ; le rang et la dignité de mon mari vous attireront des ennemis sans nombre : c'est le marquis de Palamos que vous avez tué ; je n'ai d'autre ressource que mon frère : il y a un château peu éloigné d'ici, prenons-en le chemin, il ne me refusera pas un asile. Je remontai à cheval, je la pris dans mes bras, et nous arrivâmes à la pointe du jour dans le château. Nous fîmes éveiller aussitôt le comte son frère, et l'on nous fit entrer dans sa chambre, sans avoir été vus que par un seul domestique. Il frémit au récit de l'aventure cruelle qui venoit d'arriver à sa sœur : il l'aimoit, il la plaignit, et lui donna tous les secours possibles. Ses blessures ne se trouverent pas considérables ; il me conseilla de me tenir caché le reste du jour ; et quand la nuit fut venue, il me dit que le service que j'avois rendu à sa sœur

lui faisoit oublier la vengeance que j'avois tirée de son beau-frère. Ma sœur m'a tout avoué, ajouta-t-il; elle veut que je sauve vos jours: vous lui êtes cher, et l'amitié que j'ai pour elle, jointe à la confiance que vous m'avez témoignée en choisissant ma maison pour asile, m'engage à favoriser votre fuite. Je vais vous donner un homme qui vous conduira sûrement à Madrid par des chemins détournés. Je le conjurai de me laisser voir la marquise, mes prières furent inutiles. Elle m'a chargé, reprit-il, de vous remettre ce paquet; je tiens ma parole, et ne puis faire autre chose. En achevant ces mots, il me conduisit dans la cour, où celui qui devoit me servir de guide, m'attendoit avec mon cheval, et nous partîmes aussitôt.

J'avois le cœur déchiré, je m'éloignois d'une femme charmante, je la quittois sans aucune espérance de la revoir; et dans quel état! mourante, et perdue pour moi. Nous marchâmes toute la nuit. Quand le jour parut, nous prîmes quelque repos dans un village écarté. Ce fut alors que j'ouvris le paquet que la marquise m'avoit fait remettre; j'y trouvai son portrait et une lettre aussi vive, aussi tendre, aussi pleine de regrets que celle que j'aurois pu lui écrire: elle me prioit de garder toute ma vie

son portrait, qu'elle avoit compté me donner la veille, dans des momens plus heureux; il étoit dans une boîte enrichie de diamans: mais ce qui me parut singulier, et ce qui me fit toujours reconnoître le caractère espagnol, fut d'y trouver une relique de saint Antoine de Pade, qu'elle partageoit avec moi, parce que, disoit-elle dans sa lettre, elle lui attribuoit notre salut dans cette dernière aventure, et me conjuroit de ne m'en point séparer dans le danger où la famille de son mari m'exposoit : elle finissoit en m'assurant d'un amour éternel.

J'arrivai sans aucun accident à Madrid: je renvoyai mon guide, et le chargeai d'une lettre pour la marquise, et d'une autre pour son frère. J'allai sur le champ, rendre mes devoirs à M. de Vendôme; il me reçut avec cette bonté qui lui attachoit le cœur de toutes les troupes. Je lui contai mon aventure; il me conseilla de ne pas demeurer à Madrid, dans la crainte des assassins, et des suites qu'une telle affaire pouvoit avoir entre les nations, et m'assura qu'il alloit faire changer mon régiment de quartier. Je n'eus pas de peine à me tenir caché; l'état de mon ame m'auroit rendu toute compagnie insupportable. On ignora absolument le lieu de ma retraite; mon régiment fut

relevé, et la campagne s'approchant, je fus bientôt en état de le joindre. Nos opérations furent heureuses, et je fus envoyé en quartier d'été dans un gros bourg, auprès duquel il y avoit une abbaye de filles.

Suivant les ordres que nous avions de protéger tous les couvens, j'y avois établi une garde. J'allois souvent me promener le long des murs du jardin de cette abbaye; il n'y avoit que la solitude qui convînt à la situation de mon cœur. Un jour, en passant sous les fenêtres d'un corps-de-logis de cette maison, j'entendis ouvrir une jalousie, et je vis tomber à mes pieds une lettre que je ramassai; je levai la tête, mais la jalousie, déjà refermée, ne me laissa rien voir. Je pris le billet; je vis avec surprise, qu'il m'étoit adressé: je l'ouvris, l'on y donnoit des éloges à la tristesse dont je paroissois pénétré; l'écriture m'étoit inconnue, et je ne pouvois pas me flatter qu'elle fût écrite de la part de la marquise, que l'on m'avoit assuré être morte de ses blessures. Il y avoit cependant des choses dans cette lettre qui ne pouvoient être écrites que par quelqu'un qui me connût par rapport à elle.

Dans cette incertitude, je revins chez moi écrire un billet, dans le dessein d'éclaircir mes

doutes, et le lendemain, à la même heure, je retournai sous la même fenêtre. La jalousie s'ouvrit, on descendit une petite corbeille attachée à un ruban : je l'ouvris, je n'y trouvai rien ; j'y plaçai ma lettre, et la corbeille remonta comme un éclair. J'attendis quelque tems, on ne me fit aucun signal ; et, le jour suivant, un nouveau billet tomba à mes pieds. On me marquoit que l'on vouloit s'entretenir avec moi de mes malheurs ; on me prioit encore de me trouver au milieu de la nuit le long des murs du jardin ; on m'indiquoit un pavillon, auprès duquel je trouverois une échelle de corde. Je ne doutai point que cette lettre ne fût de Clara. Je me rendis au lieu marqué ; je trouvai ce que l'on m'avoit annoncé : je montai sur le mur ; et, changeant mon échelle de côté, je fus bientôt dans le jardin. J'apperçus une femme couverte d'un voile, qui se retira dans les allées d'un bosquet : je la suivis ; elle s'arrêta sur un banc de gazon. Ma chère Clara, lui dis-je, car ce ne peut être que vous, est-il bien vrai que la marquise ne soit plus ? Ce n'est que pour en parler, ce n'est que pour la pleurer que j'ai pu me résoudre à venir ici. Non, s'écria la femme voilée, elle n'est point morte votre chère

Antonia. La voix et l'expression me manquerent, en reconnoissant la marquise elle-même; je tombai à ses pieds; elle demeura appuyée sur moi, en éprouvant le même trouble. Quand ce tendre saisissement fut passé, nous nous fîmes toutes les questions imaginables; je lui reprochai de m'avoir laissé ignorer si long-tems le lieu de son séjour. Elle m'apprit que son frère m'avoit fait passer pour infidelle dans son esprit, et n'avoit pas laissé parvenir ma lettre jusqu'à elle : la douleur que cette nouvelle me causa, ajouta-t-elle, jointe à la malheureuse aventure qui m'étoit arrivée, me déterminerent à prier mon frère de me donner les moyens de vivre et de mourir ignorée. Il répandit le bruit de ma mort, et me conduisit lui-même dans cette abbaye, où personne ne me connoît. J'y mourrai contente, puisque vous m'êtes fidelle; c'est tout ce que je pouvois espérer dans le cruel état où l'amour m'a réduite; je n'ai pu résister au plaisir de vous entretenir encore une fois; la manière et le lieu sont suspects, mais mes intentions sont pures; ne cherchez point à me revoir, je vais chercher à vous oublier. Le sacrifice que je prétens faire de vous à celui qui m'a donné l'être, est complet, adieu; je ne tiens plus au

monde. En disant ces mots, elle se débarrassa de mes bras, et prit la fuite dans les détours du bosquet, sans qu'il me fut possible de la retrouver. Pendant cette recherche inutile le jour parut, et je fus obligé de me retirer.

Quand je fus de retour chez moi, je trouvai dans ma poche un écrain de diamans d'un grand prix, qu'elle avoit eu l'adresse d'y mettre sans que je m'en apperçusse. Je passai mille fois sous la même fenêtre dans l'espérance de donner des lettres, d'en recevoir, et de remettre l'écrain; mes soins furent inutiles, je ne vis rien. Je demandai à parler à l'abbesse, je lui dis que j'avois des choses de la dernière conséquence à communiquer à une dame qui étoit dans sa maison, et dont je lui fis le portrait : l'abbesse feignit de ne la pas connoître; je jugeai par ses réponses qu'il étoit inutile d'insister davantage, et je me retirai au désespoir.

Quelques jours après, je reçus ordre de faire assembler le régiment, et de joindre l'armée; je le fis défiler devant l'abbaye : je me flattois que mon départ feroit naître l'envie de me donner une dernière consolation; mais je n'apperçus rien, et je fus obligé de partir le cœur pénétré de douleur.

Il n'y eut que les opérations de la campagne qui furent capables de me distraire du chagrin qui me dévoroit. Nous fîmes le siége de Gironne, que nous prîmes : le reste de la campagne se passa, entre M. de Vendôme et M. de Staremberg, à s'observer et se fatiguer mutuellement. On fit venir de nouvelles troupes de France, et l'on y fit repasser quelques-unes de celles qui avoient le plus souffert; mon régiment fut de ce nombre, et en arrivant en France il fut envoyé en quartier de rafraîchissement à..... Les conférences qui commencerent alors à Utrecht donnerent les premières espérances de la paix. J'aurois pu dans ces circonstances demander un congé pour revenir à Paris; mais j'ai toujours cru qu'on ne devoit guère en faire usage que pour des affaires indispensables, et je n'en avois aucunes : ainsi je demeurai au régiment.

La vie que l'on mene dans la garnison n'est agréable que pour les subalternes, qui n'en connoissent point d'autre; mais elle est très-ennuyeuse pour ceux qui vivent ordinairement à Paris et à la cour ; le ton de la conversation est un mélange de la fadeur provinciale et de la licence des plaisanteries militaires. Ces deux choses, dénuées par elles-mêmes

d'agrémens, ne peuvent pas produire un tout qui soit amusant. Heureusement ma maxime a toujours été de me faire à la nécessité, de ne rien trouver mauvais, et de préférer à tout la société présente. Je me livrai donc à la vie de garnison. Nous fûmes présentés en corps par un officier, qui lui-même l'avoit été la veille, dans toutes les maisons où l'on recevoit les officiers. Nous apprîmes en un moment quelles étoient les femmes que le régiment que nous remplacions laissoit vacantes. On eut grand soin de me montrer celles qui étoient dévouées à l'état-major; car il est d'usage d'observer en ce cas l'ordre du tableau, et rien n'est à mon gré si plaisant que de voir la façon dont on s'examine et dont on se choisit pendant les premières vingt-quatre heures. On parle d'abord beaucoup du régiment qui vient d'être relevé; les femmes se repandent fort en éloges sur les officiers polis et aimables qui leur ont donné des bals et des fêtes: c'est un moyen pour engager les nouveaux venus à suivre l'exemple de leurs prédécesseurs; les citations du passé sont un des arts que les femmes de tout état emploient le plus volontiers. Les dames de la garnison qui ont conservé le portrait de leurs amans, ne le portent pas en bracelet; ce sont

de

de grands portraits à l'huile, qui parent ordinairement la salle d'assemblée. Je m'attachai à madame de Grancour, qui étoit assez jolie, et le lendemain je lui donnai un bal. C'est une déclaration authentique, dont l'éclat est nécessaire. Je fus donc bien reçu et aussitôt en charge. Je faisois tous les jours la partie de madame, je la voyois tête-à-tête après souper, ou quelque-tems avant l'heure de l'assemblée, qui se tenoit alternativement chez quelques-unes. Ce que nous faisions dans la société de l'état-major et des capitaines, les subalternes le pratiquoient de leur côté. En trois jours un régiment est établi, peut-être mieux qu'au bout d'un an; car dans les commencemens il ne peut y avoir de tracasseries, et l'on n'a point de mauvais procédés à se reprocher.

J'étois avec madame de Grancour dans un commerce réglé, lorsque, par un caprice dont je n'ai jamais bien su le motif, elle me dit un soir que je ne pouvois pas rester chez elle après l'assemblée qui s'y tenoit ce jour-là, qu'elle me prioit de sortir avec la compagnie, et que sur le minuit je n'avois qu'à me rendre sous le balcon de sa fenêtre, que j'y trouverois une échelle de corde, par le moyen de laquelle je passerois dans son appartement.

Tant de précautions me paroissoient superflues dans les termes où nous en étions ; cependant je ne fis pas de difficulté, je sortis comme les autres, et je me rendis sous la fenêtre à l'heure marquée ; j'y montai, et j'étois près de passer par-dessus le balcon dans l'appartement, lorsque la patrouille vint à passer. L'officier qui la conduisoit m'apperçut ; il m'ordonna aussitôt de descendre pour me faire arrêter, et je descendis en enrageant. Mais à peine cet officier, qui étoit de mon régiment, m'eut-il reconnu, qu'il fit un éclat de rire : Quoi ! c'est vous, dit-il, mon colonel ! Et que diable allez-vous donc faire par ce balcon ! Je croyois vos affaires plus avancées. Morbleu, lui dis-je, je le croyois aussi ; mais une sotte complaisance pour une folle..... Allez, allez, reprit-il, vous n'êtes point fait pour prendre cette voie-là ; on ne doit faire entrer aujourd'hui par une fenêtre que ceux qu'on y peut faire sortir ; frappez à la porte, et faites-vous ouvrir. Il se mettoit déjà en devoir d'exécuter ce qu'il me disoit, mais je l'en empêchai, et je me retirai chez moi plein de dépit.

Une aventure arrivée à un colonel dans une garnison ne peut pas être secrète ; la

mienne fut publique le lendemain. J'avois eu le tems de me remettre, et je me prêtai de bonne grâce à toutes les plaisanteries. Les plus mauvaises que j'eus à essuyer, furent celles de l'intendante : elle me dit que le commerce de la bourgeoisie étoit au-dessous de moi, et qu'elle avoit à se plaindre de ce que je la négligeois. Il est vrai que j'y allois peu. L'insipide fatuité qui régnoit à l'intendance m'en avoit écarté. M. l'intendant étoit un petit homme plein de préventions, d'une mine basse, d'un air fat, d'un esprit faux, d'un babil éternel et d'un maintien impertinent. Dès notre première entrevue, j'avois remarqué dans les politesses excessives qu'il croyoit me faire, une suffisance que j'aurois imaginé être au dernier période, si je n'avois vu quelque tems après madame l'intendante. Ce couple poussoit la morgue et la vanité au dernier excès.

Les agaceries que mon aventure m'attira de la part de l'intendante me firent changer de conduite, et je résolus de m'y attacher. Je pris le parti de m'en amuser; et, pour y parvenir, j'eus la méchanceté d'entretenir leur manie. D'ailleurs les troupes ont malheureusement besoin de ces gens-là : je flattai donc

leur orgueil, j'applaudis à leurs ridicules : je disois, en leur parlant d'eux-mêmes, *des gens comme eux*. Je leur disois que la représentation étoit nécessaire dans la place qu'ils occupoient, et faisoit partie du service du roi. Cette conduite fut très-utile à mon régiment : il n'étoit que par détachement dans la ville, le reste étoit répandu dans les villages autour de la place. Le soldat avoit beau faire du désordre, toutes les plaintes du pays n'étoient pas seulement écoutées, et le quartier fut bon : les bonnes grâces de madame l'intendante, que je parvins à obtenir, le rendirent encore meilleur. J'étois le plus considérable de ceux qui se trouvoient alors à..... ainsi elle m'écouta par vanité, et je la pris, parce que je n'avois rien de mieux à faire. Elle n'étoit que médiocrement jolie ; mais la nécessité et la jeunesse ne me rendoient pas difficile. Mon prédécesseur dans ses bonnes grâces étoit un officier d'infanterie, parfaitement bien fait : l'honneur de la couche de madame l'intendante l'avoit flatté ; et, par ses soumissions aveugles, il avoit séduit son orgueil, mais il me fut sacrifié. J'étois obligé d'essuyer l'ennui des discours de l'intendante sur les prérogatives de sa place. On ne conçoit pas les hau-

Digitized by Google

teurs qu'elle avoit en ma présence avec tous les autres ; enfin elle n'oublioit rien, et outroit tout pour me persuader de la dignité et de l'éminence de l'intendance, et pour me faire oublier qu'étant souveraine en province, elle n'étoit qu'une bourgeoise à Paris.

Cependant tout annonçoit la paix, et elle fut bientôt conclue. J'avois toujours eu envie de voyager, et sur-tout de voir l'Italie ; je me trouvois assez à portée d'y passer du lieu où j'étois ; je demandai un congé, et je l'obtins.

Les charmes de madame l'intendante ne furent pas capables de m'arrêter : le commerce que j'avois avec elle n'étoit apparemment attaché qu'à la ville où je l'avois rencontrée ; car l'ayant retrouvée l'année suivante à Paris, il ne fut jamais mention de rien qui eût rapport à ce qui s'étoit passé entre nous : mais je remarquai combien la vanité d'un intendant a quelquefois à souffrir dans une ville qui sert si parfaitement à corriger les fatuités subalternes.

. Après avoir quitté..... je parcourus toute l'Italie ; je n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit intéresser, et me faire retirer le fruit de mes voyages. Je m'attachai particulièrement à éviter tout ce qui décrie la jeunesse fran-

çaise. J'étois sur-tout en garde contre le danger des courtisanes, et je serois, je crois, revenu sans connoître les Italiennes, si une aventure, qui m'arriva à Venise, ne m'en eût procuré l'occasion.

Une femme jeune, belle et bien faite, qui se nommoit la signora Marcella, m'y retint trois mois dans les plaisirs les plus vifs. Il n'y a point de pays où la galanterie soit plus commune qu'en France; mais les emportemens de l'amour ne se trouvent qu'avec les Italiennes. L'amour, qui fait l'amusement des Françaises, est la plus importante affaire et l'unique occupation d'une Italienne. Au lieu de raconter moi-même cette aventure, je joindrai ici une lettre que Marcella écrivit, quelques jours après mon départ de Venise, à une de ses amies, et que celle-ci me renvoya : on y verra des circonstances que j'omettrois comme frivoles, et qui sont trop importantes pour qu'une Italienne les oublie.

Lettre de la signora Marcella, à la signora Maria (1).

« Qui peut soulager les peines de mon cœur,

(1) On s'est cru obligé de traduire cette lettre pour ceux qui n'entendroient pas l'italien avec la même facilité que le français.

»ma chère amie? qui peut effacer de mon es-
»prit le souvenir de mes plaisirs passés? Que
»vous êtes heureuse avec votre amant! Vous
»êtes ensemble à la campagne, et n'avez point
»d'obstacle dans votre passion; la maison dé-
»licieuse où vous le possédez, ajouteroit en-
»core aux plaisirs de l'amour, s'il avoit besoin
»d'autre chose que de lui-même. Paris fait au-
»jourd'hui l'objet de tous mes vœux; cette
»ville, si heureuse pour les femmes et si fu-
»neste pour moi, est la patrie du seigneur
»Carle (1); il l'habite à présent, et je n'y sau-
»rois être, je ne puis que m'affliger. Souffrez,
»ma chère amie, que, pour soulager ma dou-
»leur, je vous retrace les impressions que l'a-
»mour a faites sur mon cœur; vous jugerez
»si l'on peut ressentir plus vivement ses fu-
»reurs.

»Vous savez que j'ai vécu pendant cinq ans
»avec mon mari dans une union tranquille;
»je croyois que l'indolence d'un état languis-
»sant étoit de l'amour; il n'étoit réservé qu'au
»seigneur Carle de me tirer de l'ignorance où
»j'étois.

(1) Les Italiennes accoutumées à ces noms, les donnent plus volontiers à leurs amans que leurs noms de famille.

»Il y a quelques mois que je le trouvai au »ridotte ; sa vue me fit un cœur nouveau : un »penchant invincible m'entraîna sans réfle- »xion ; je profitai de l'heureuse liberté du mas- »que pour lui parler : son esprit me charma »autant que sa figure. L'envie de lui plaire »m'avoit engagée à lui faire des avances : je »craignis, après l'avoir quitté, qu'il ne me »confondit avec les coquettes et les courti- »sanes. Ces réflexions m'occuperent toute la »nuit. L'amour, qui donne et détruit les idées »dans le même instant, me faisoit redouter »son insensibilité, ou flattoit mon espoir. J'a- »vois chargé un de mes gondoliers de s'infor- »mer avec exactitude du signor Carle ; j'ap- »pris dès le lendemain son nom, son pays, »et qu'il étoit depuis un mois à Venise. Dans »la conversation que j'avois eue avec lui, »j'avois reconnu avec chagrin qu'il étoit Fran- »çais ; je n'en devins que plus sensible au désir »de le fixer. J'appris avec transport qu'il étoit »libre, et qu'il n'avoit aucun commerce avec »les malheureuses dont notre ville est rem- »plie. Ces idées me conduisirent le jour même »au ridotte : je le trouvai. Je m'étois apperçue »la veille qu'il m'avoit quittée un moment »pour demander mon nom, et je l'avois re-

»marqué avec plaisir ; mon trouble en le »voyant fut extrême : il n'étoit pas masqué, »je pouvois lire sur son visage les impressions »que je faisois sur lui. Mes yeux saisissoient »avec vivacité ses moindres mouvemens. No»tre conversation étoit animée par cette cu»riosité qui réveille tous les sens, qui cherche »et qui fait à chaque instant des découvertes »nouvelles. Je le trouvai instruit de tout ce »qui pouvoit me regarder ; je jugeai par moi»même que cette curiosité n'est jamais la suite »de l'indifférence. Je voulus juger de l'impres»sion que mes traits feroient sur lui, je lui »fis signe de me suivre, il m'obéit. Nous sor»tîmes du ridotte, et nous entrâmes dans un »de ces cafés dont il est environné ; je me fis »ouvrir une chambre particulière. Sitôt que »nous fûmes seuls, il me pria de me démas»quer, je cédai à son impatience. Que l'amour»propre dans ces instans est soumis à l'amour ! »J'attendois mon arrêt, un coup d'œil alloit »le prononcer : mon ame étoit suspendue. »Je remarquai dans les yeux de mon amant »une joie qui pénétra mon ame. Son empres»sement, la vivacité de ses désirs et de ses »caresses me faisoient craindre qu'il ne l'em»portât sur moi en amour, et mit le comble

»à ma passion. Je ne puis exprimer aujour-
»d'hui tout ce que l'amour nous inspiroit à
»l'un et à l'autre dans cet instant. Nous ne
»pouvions demeurer dans ce lieu que le tems
»qu'il falloit pour prendre les mesures capa-
»bles d'assurer notre bonheur. J'exigeai qu'il
»reparut au ridotte ; je revins chez moi uni-
»quement occupée de mon amour. Mon mari,
»ma maison, mes valets, tout ce qui m'environ-
»noit prit une forme nouvelle et désagréable
»à mes yeux. J'avois une vie nouvelle à ar-
»ranger ; je voulois être informée de toutes
»les démarches de mon amant. Que d'idées !
»que de projets occupoient mon esprit ! mais
»j'éprouvai que l'amour sait applanir toutes
»les difficultés. J'envoyai mon gondolier re-
»connoître encore la maison du signor Carle,
»regarder, examiner et observer les plus pe-
»tites circonstances. J'aurois voulu prendre
»ce soin. Carle reconnut mon gondolier, et
»lui donna un billet pour moi ; il me parut
»vivement écrit : l'amour l'avoit dicté, l'amour
»le lisoit. J'accablois de questions celui qui
»me le rendit ; je voulus savoir comment il
»avoit été reçu : mon impatience m'empêchoit
»d'apporter aucun ordre dans mes questions,
»et me les faisoit précipiter ; une nouvelle

»question me paroissoit toujours plus impor-
»tante que la dernière. J'appris que sa maison
»donnoit sur un petit canal assez près de mon
»palais, et dans un endroit peu fréquenté; je
»compris qu'il me seroit aisé, à la faveur du
»masque, de me rendre chez lui. Je convins
»le soir, au ridotte, avec le signor Carle,
»qu'il m'attendroit le lendemain sur les trois
»heures. Quoique je fusse animée par l'amour,
»quand l'heure de mon départ arriva, je
»sentis un trouble qui m'étoit inconnu; mon
»cœur palpitoit; j'envisageois les conséquen-
»ces de ma démarche: j'avois cette irrésolu-
»tion qui vient plus des doutes de l'amour que
»des combats de la vertu; j'éprouvois ce doux
»frissonnement que donnent les approches du
»plaisir. Le signor Carle qui m'attendoit, me
»prit dans ses bras, et me conduisit dans son
»appartement; ce ne fut pas sans m'arrêter à
»chaque pas pour m'accabler de caresses:
»mon ame n'étoit plus à elle. Trop étonnée
»pour me refuser à l'amour, trop passionnée
»pour avoir des remords, mon ame nageoit
»dans les plaisirs, et ne fit qu'un instant de
»quelques heures; tout m'étoit nouveau, et
»cette nouveauté est l'ame de l'amour. Jamais
»une plus aimable confusion ne s'est emparée

»de mes idées; timide sur mes désirs, embar-
»rassée dans mes expressions, séduite par les
»plaisirs, animée par ceux de mon amant, je
»n'étois que docile et soumise. La nuit qui
»survint nous fit voir avec regret qu'il fal-
»loit s'arracher des bras de l'amour; le signor
»Carle me conduisit à la première gondole.
»Que j'aimois mon amant! Je me reprochois
»le peu d'amour que je lui avois témoigné,
»je désirois de le revoir pour le rassurer. J'al-
»lai chez la signora Baldi; je voulois avoir
»fait une visite que je pusse avouer à mon
»mari. J'arrivai chez elle au milieu d'une nom-
»breuse compagnie; tout le monde me parut
»ébloui de ma beauté; le bonheur de l'amour
»répand l'éclat et la sérénité sur tous les traits.
»Mon amant me devint plus cher que ma
»vie; l'amour nous fit rechercher de nouveaux
»rendez-vous, et nous les fit trouver. Tout ce
»que l'amour inspire aux amans, tout ce que
»les plaisirs peuvent procurer, nous l'avons
»mis en pratique avec un succès toujours
»nouveau. Hélas! il ne m'en reste que les re-
»grets; il est parti, et je ne puis soutenir l'idée
»de ne le voir jamais. J'ai reçu de ses nou-
»velles; mais les foibles plaisirs que les lettres
»procurent ne servent qu'à faire regretter un

»état plus heureux. Les amans qui m'obse-»dent ne font qu'irriter mes peines, et ne peu-»vent effacer Carle de mon ame. Adieu, ma »chère amie, plaignez et aimez-moi ».

J'étois dans toute la vivacité de mon intrigue avec la signora Marcella, lorsqu'on apprit à Venise la mort du roi. Je reçus ordre en même tems de revenir en France. Comme j'étois moins retenu à Venise par l'amour que par le plaisir, j'eus moins de peine à m'en arracher. J'essayai inutilement de consoler Marcella. Enfin, après lui avoir promis de revenir, et après toutes les protestations que les amans font en pareil cas, souvent de la meilleure foi du monde, et qu'ils ne tiennent jamais, je partis. A peine étois-je arrivé à Paris, que je reçus de la signora Maria la lettre que je viens de rapporter. J'en reçus aussi beaucoup de Marcella, pleines de passion et d'emportement. Je lui écrivis plusieurs fois; mais bientôt l'absence l'effaça de mon esprit: apparemment que la persévérance d'un autre amant me remplaça dans son cœur; car elle cessa de m'écrire, et je n'entendis plus parler d'elle.

Je trouvai, en arrivant à la cour, qu'elle avoit absolument changé de face. Le feu roi,

qui, dans sa jeunesse, avoit été extrêmement galant, avoit toujours apporté beaucoup de décence dans ses plaisirs. Les fêtes superbes qu'il avoit données avoient rendu sa cour la plus brillante qu'il y eût jamais eu dans l'Europe, et avoient plus que toute autre chose favorisé le progrès des talens et des arts. Il suffisoit que les courtisans eussent le goût délicat pour qu'ils imitassent le roi; mais ils furent obligés de recourir à la flatterie, lorsqu'il fut parvenu à un âge plus avancé.

Le roi, en vieillissant, se tourna du côté de la dévotion, et dans l'instant toute la cour devint dévote ou parut l'être. Après sa mort le tableau changea totalement, et sous la régence on fut dispensé de l'hypocrisie. Le petit nombre de ceux qui étoient véritablement vertueux resterent tels qu'ils étoient, et ceux qui avoient joué la vertu, devinrent, en l'abandonnant, plus honnêtes gens qu'ils n'avoient été, puisqu'ils cesserent d'être hypocrites. Plusieurs furent aussi faux dans le libertinage, qu'ils l'avoient été dans la dévotion, et crurent faire leur cour, en se livrant aux plaisirs; ce qu'il y a de sûr, c'est que cela étoit parfaitement indifférent.

Pour moi qui n'avois point de pretention,

et qui n'étois point dans l'âge de l'ambition, je suivis mon goût ; mon cœur ne pouvoit pas demeurer oisif, et mon premier soin fut de chercher une femme à qui je pusse m'attacher.

Madame de Sezanne, jeune, belle, bien faite, et nouvellement mariée, me parut digne de mon hommage. Je m'attachai auprès d'elle, et lui rendis les soins les plus assidus : heureusement elle n'avoit point d'engagement ; car je n'ai jamais compté un mari pour quelque chose. Madame de Sezanne étoit d'un caractère franc et sincère, elle reçut mes vœux ; et, sitôt qu'elle eût pris du goût pour moi, elle me l'avoua, et bientôt m'en donna des preuves. Nous vécûmes environ deux mois dans une union parfaite ; mais insensiblement madame de Sezanne devint coquette, ou du moins je commençai à m'en apercevoir.

Je lui en fis des reproches, elle en parut étonnée, et me dit qu'elle ne croyoit pas avoir rien à se reprocher à mon sujet, puisqu'elle m'aimoit uniquement. Je me rendis à ses protestations ; mais ce ne fut pas pour long-tems. Madame de Sezanne ne parut pas apporter beaucoup de soin à me tromper, ni de précaution à me conserver. Sa beauté commençoit

à faire du bruit, et mille amans s'empresserent auprès d'elle. Quoique je ne remarquasse pas qu'elle n'en préférât aucun, je trouvois qu'elle se prêtoit avec trop de facilité à toutes les agaceries qu'on lui faisoit, et je recommençai mes plaintes. Madame de Sezanne, qui m'avoit d'abord rassuré avec bonté, me dit alors que mes reproches la fatiguoient. Je ne pris pas son chagrin pour une preuve d'innocence; je sortis, et je fus deux jours sans la voir: mais l'amour me ramena vers elle. Je lui fis tout-à-la-fois des reproches, et lui demandai pardon, et nous nous raccommodâmes. Nous vécûmes quelques tems ensemble, en passant le tems à nous brouiller et nous raccommoder tous les jours. Enfin fatigué de mes plaintes autant que je l'étois de sa coquetterie, elle me déclara qu'elle ne pouvoit plus supporter mon humeur, qu'elle avoit pris son parti; elle me donna mon congé, et je l'acceptai. Dans le dépit où j'étois, je m'emportai contr'elle et contre toutes les femmes, en déclamant contre leur infidélité. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle n'a jamais pris d'autre amant; le public l'a toujours regardée comme un caractère fort opposé à la coquetterie, et elle m'a paru depuis à moi-même mériter le jugement du public.

Si

Si j'en jugeois différemment lorsque je vivois avec elle, c'est que j'avois l'esprit gâté par les deux aventures qui m'étoient arrivées en Espagne et en Italie. Je fis une sérieuse réflexion sur les femmes et sur moi-même. Je compris que je ne devois pas chercher à Paris la passion italienne, ni la confiance espagnole; que je devois reprendre les mœurs de ma patrie, et me borner à la galanterie française. Je résolus de me conduire sur ce principe, de ne me point attacher, de chercher le plaisir, en conservant la liberté de mon cœur, et de me livrer au torrent de la société.

Je ne rapporterai point le détail de toutes les circonstances des intrigues où je me suis trouvé engagé. La plupart commencent et finissent de la même manière. Le hazard forme ces sortes de liaisons; les amans se prennent parce qu'ils se plaisent ou se conviennent, et ils se quittent, parce qu'ils cessent de se plaire, et qu'il faut que tout finisse. Je m'attacherai simplement à distinguer les différens caractères des femmes avec qui j'ai eu quelque commerce.

Je n'eus pas plutôt rompu avec madame de Sezanne, que je trouvai dans madame de Persigny tout ce qu'il me falloit pour me confir-

mer dans de nouveaux sentimens, et dans la résolution que je venois de prendre de n'avoir point de véritable attachement de cœur.

Les femmes, à Paris, communiquent moins généralement entre elles que les hommes. Elles sont distinguées en différentes classes, qui ont peu de commerce les unes avec les autres. Chacune de ces classes a ses détails de galanteries, ses décisions, sa bonne compagnie, ses usages et son ton particulier; mais toutes ont le plaisir pour objet, et c'est là le charme du séjour de Paris. J'ai eu lieu de remarquer toutes ces différences.

Madame de Persigny étoit ce qu'on appelle dans le Marais une petite maîtresse; elle étoit née décidée, le cercle de son esprit étoit étroit. Elle étoit vive, parloit toujours, et ses reparties, plus heureuses que justes, n'en étoient souvent que plus brillantes. Elevée en enfant gâté, parce que dès l'enfance elle avoit été jolie, les amans acheverent ce que les parens avoient commencé. Elle se croyoit nécessaire par tout; il n'y avoit rien que l'on pût voir, point d'endroit où l'on pût aller, que l'on n'y trouvât madame de Persigny. Un de ses désirs eût été de pouvoir, comme les jeunes gens, se montrer dans le même jour à plusieurs spec-

tacles; mais pour s'en dédommager, elle paroissoit à toutes les promenades. Les calèches de goût, les attelages brillans, la promenoient sans cesse aux environs de Paris : souvent elle alloit souper avec sa compagnie dans des maisons de campagne, pendant l'absence de leurs maîtres, et le traiteur ne lui déplaisoit pas. Il n'y avoit rien qu'elle ne préférât à l'ennui d'être chez elle et au chagrin de se coucher. Trop vive pour s'assujétir à une partie de jeu, elle la commençoit, et la quittoit à moitié; mais elle aimoit la table, et elle y étoit charmante. Ce fut à un souper que je la connus; il fut poussé fort avant dans la nuit. Née coquette, elle s'apperçut de l'impression qu'elle faisoit sur moi, et redoubla ses coquetteries. En sortant de table, elle proposa d'aller à Neuilly : cette folie étoit alors dans la nouveauté, je l'acceptai avec plaisir. Je la suivis avec une de ses amies; je la ramenai chez elle, et la quittai, avec une ample provision de parties méditées et de projets sans nombre pour lesquels elle m'engagea. Je consentis à tout; j'avois envie de lui plaire, ou plutôt de l'avoir, et je me trouvai bientôt emporté dans la vie la plus turbulente; mais la destinée me conduisoit à tout voir, et ma facilité naturelle

m'engageoit à me prêter à tous les goûts.

Quand une partie manquoit, il falloit absolument en substituer une autre; c'étoit alors que l'imagination de madame de Persigny travailloit, que les messages couroient, et qu'il étoit indispensablement néeessaire de trouver de quoi remplir un intervalle qui se trouvoit vide. La crainte de l'ennui étoit un ennui pour elle : e'étoit lorsqu'il falloit remplacer une partie qu'elle devenoit caressante; son esprit étoit insinuant, et e'est avee ee caractère que la femme la plus extravagante fait approuver et partager aux hommes toutes les folies qui lui passent par la tête. J'obtins tout ce que je désirois dans une circonstance pareille; mais, après m'avoir tout aeeordé, elle ne m'en parut pas plus attaehée à moi. Les rendez-vous qu'elle me donnoit étoient presque toujours en l'air. Un souper tête-à-tête, dans une petite maison, lui paroissoit toujours trop long, il falloit se contenter d'y aller passer quelques momens. L'envie de s'y rendre lui prenoit au moment que je m'y attendois le moins; ainsi je m'accoutumai à recevoir à sa toilette mes rendez-vous les plus ordinaires, parce qu'elle avoit remarqué qu'ils lui prenoient moins de tems. Il est vrai qu elle n'a-

voit pas même l'apparence du tempérament, et que la complaisance et les oui-dire la déterminoient uniquement. Elle prenoit un amant comme un meuble d'usage, c'est-à-dire, de mode; sans les faveurs il se retire, il faut bien consentir à lui en accorder. Les lettres qu'elle écrivoit partoient du même principe, on trouvoit à la fin quelques mots tendres consacrés par l'usage : le reste avoit toujours la dissipation pour objet. Son mari, qui étoit un fort galant homme, avoit si bien senti l'impossibilité de fixer un tel caractère, qu'il ne la contraignoit en rien, et s'étoit rassuré sur l'indifférence que la nature lui avoit donnée en naissant; on voit qu'il n'y gagnoit pas davantage. Indépendamment de toutes les raisons frivoles et des motifs ridicules de madame de Persigny pour avoir toujours un amant en titre et des aspirans, l'envie d'avoir quelqu'un absolument à ses ordres l'engageoit à en conserver toujours un, qui ne devoit pas être infiniment flatté d'une préférence dont le hazard décidoit; mais elle étoit jolie et brillante, il n'en faut pas tant dans le monde pour être courue.

Je ne fus pas long-tems sans ressentir tous les dégoûts et toutes les peines d'une vie aussi

agitée. L'imagination de madame de Persigny n'étant jamais arrêtée, l'on ne pouvoit être sûr d'aucun plaisir avec elle ; le souper même où elle paroissoit la plus fixée, et qui sembloit l'amuser, se passoit ordinairement dans les arrangemens de ce que l'on pouvoit faire le lendemain.

Pour ne point donner au public des scènes que son étourderie pouvoit aisément occasionner, et que je craignois de partager, je prétextai plusieurs voyages à la campagne ; j'eus soin d'en avertir long-tems auparavant, et les parties s'arrangerent sans moi. A peine madame de Persigny s'apperçut-elle de mon absence ; je ne sais même si elle eut le tems de voir que nous ne vivions plus ensemble. Elle ne manqua pas de gens aimables qui s'empresserent de me remplacer, et qui bientôt le furent eux-mêmes par d'autres. Enfin, sans rompre précisément avec elle, je cessai d'être son amant en titre.

Madame de Persigny m'avoit si parfaitement corrigé des fausses délicatesses dont j'avois tourmenté madame de Sezanne, que celle-ci, dont j'avois blâmé la coquetterie, m'auroit alors paru une prude. Il sembloit que l'amour eût entrepris de me faire l'humeur,

en m'assujétissant aux caractères les plus opposés.

Pendant que je cherchois à respirer des fatigues que m'avoit causées la pétulance de madame de Persigny, je me trouvai à dîner chez une de mes parentes, avec une femme dont la beauté, la taille noble, l'air sérieux, doux et modeste, attirerent mon attention. Elle pensoit finement, et s'exprimoit avec simplicité. Je demandai qui elle étoit; j'appris qu'elle se nommoit madame de Gremonville, et qu'elle étoit dévote par état. Sa figure, son esprit et son maintien me frapperent, et firent impression sur mon cœur. Je n'osai lui demander la permission d'aller chez elle, son état et le mien ne sembloient pas compatir, et je ne voulus rien brusquer; mais je me proposai bien de venir souvent dans cette maison, où j'appris qu'elle se trouvoit ordinairement, et j'exécutai mon projet. Je voyois donc assez souvent madame de Gremonville chez ma parente. J'étois moins sensible à ses attraits, qu'au plaisir de voir en elle la simple nature, ou du moins ses apparences. Elle ne mettoit point de rouge, ce qui étoit une nouveauté pour moi, et le calme du régime ajoutoit encore à sa beauté. Je sentois qu'elle me plaisoit infiniment; j'étu-

diois ses sentimens, je n'étois occupé qu'à les flatter : elle y paroissoit sensible ; mais je n'osois pas encore me déclarer.

Ce qui commença à me donner quelque espérance, fut d'apprendre qu'elle n'avoit embrassé l'état de la dévotion, que pour ramener l'esprit de son mari, qu'une affaire assez vive avec un jeune homme avoit un peu éloigné d'elle. Son premier attachement me fit connoître qu'elle n'étoit point insensible. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, et je l'obtins. Je remarquai d'abord que madame de Gremonville, outre la considération qu'elle avoit dans le public, avoit pris un empire absolu sur l'esprit de son mari. La dévotion est un moyen sûr pour y parvenir. Le mari d'une dévote est obligé à une sorte de respect pour elle, dont il ne peut s'écarter, quelque mécontentement qu'il éprouve, s'il ne veut pas avoir affaire à tout le parti. Madame de Gremonville disposoit à son gré d'un bien considérable ; tout ce que la magnificence a de solide et de recherché l'environnoit, sans avoir d'autre apparence que celle de la propreté et de la simplicité : on le sentoit, mais il falloit examiner pour s'en appercevoir.

Madame de Gremonville fut la première des

dévotes qui amena la mode singulière des petites maisons, que le public a passé aux femmes de cet état par une de ces bizarres inconséquences dont on ne peut jamais rendre compte ; c'est-là que, sous le prétexte de recueillement, il leur est libre de faire avec très-peu de précaution tout ce que ce même public si réservé sur elles ne passeroit point aux femmes du monde. Enfin sur cet article les choses en sont au point que toute la différence ne tombe que sur les heures ; on y dîne avec la dévote, on y soupe avec la femme du monde, de façon que la même maison pourroit en quelque sorte servir à l'une et à l'autre.

Les visites des prisonniers, celles des hôpitaux, un sermon ou quelque service dans une église éloignée, donnent cent prétextes à une dévote pour se faire ignorer, et pour calmer les discours, quand par hazard elle est reconnue. Dès que le rouge est quitté, et que par un extérieur d'éclat une femme est déclarée dévote, elle peut se dispenser de se servir de son carosse ; il lui est libre de ne se point faire suivre par ses gens, sous prétexte de cacher ses bonnes œuvres ; ainsi maîtresse absolue de ses actions, elle traverse tout Paris, va à la campagne seule, ou tête-à-tête

avec un directeur. C'est ainsi que la réputation étant une fois établie, la vertu, ou ce qui lui ressemble, devient la sauve-garde du plaisir.

Madame de Gremonville commença par me faire cent questions différentes sur les femmes avec qui j'avois vécu, tantôt en déplorant la conduite des femmes du monde, tantôt en leur donnant des ridicules. Elle éprouvoit ma discrétion sur les autres, afin de s'en assurer pour elle-même. L'amour-propre ne me fit jamais rompre le silence qu'un honnête homme doit garder sur cette matière. J'ai toujours été plus sensible au plaisir, qu'à la vanité de la bonne fortune. Cette discrétion fit impression sur son esprit, car j'avois déjà touché son cœur. J'achevai de la séduire, en l'accablant d'éloges sur sa beauté, ses grâces et même sur sa vertu. J'admirois toujours les sacrifices qu'elle faisoit à Dieu, mes discours étoient flatteurs, sans paroître hypocrites. Je lui vantois les plaisirs du monde, et mes yeux l'assuroient que j'étois près de lui en faire le sacrifice. Dans la crainte que l'on ne pénétrât les motifs de mes visites, elle m'avertit des heures de ses exercices de piété, et de celles où je devois me

rendre auprès d'elle, pour n'y pas trouver les dévotes qui s'y rassembloient quelquefois pour traiter des affaires du parti. Quoique la médisance ne fût pas un des projets décidés de cette assemblée, c'étoit un des devoirs que l'on y remplissoit le mieux. Je prenois assez bien mon tems pour me trouver toujours seul avec madame de Gremonville.

Je m'apperçus bientôt que l'amour me donnoit de plus en plus sa confiance, son mari même en plaisantoit avec moi : prenez-garde me disoit-il souvent, si madame de Gremonville vous entreprend, elle vous convertira. Elle avoit fait observer ma conduite, elle m'avoit écrit des lettres qui m'offroient des aventures agréables; mais le goût qu'elle m'avoit inspiré, et l'envie d'avoir une dévote me rendoit peu curieux d'autres intrigues, et produisirent en moi l'effet de la prudence. Enfin, après avoir subi tous les examens dont je pouvois le moins me douter, j'obtins un rendez-vous dans sa petite maison, où je fus introduit en habit d'ecclésiastique, et ce fut dans la suite mon déguisement ordinaire. Le masque ne donne pas plus de liberté à Venise, que le manteau noir en fournit à Paris, où chacun, occupé de ses plaisirs, ne pense guère à troubler ceux des autres.

Le prétexte d'un office particulier donna à madame de Gremonville le moyen de s'absenter, et de dire qu'elle dînoit chez une de ses amies, pour retourner avec elle au service de l'après-midi. Malgré tant de précautions, elle prit encore celle de m'ouvrir la porte elle-même. Nous montâmes dans un appartement où régnoient à l'envi la simplicité, la propreté et la commodité. Je fis aussitôt éclater tous mes transports. Que vous êtes pressant, me dit-elle! Quoi! le plaisir d'aimer et celui d'être aimé ne peuvent vous suffire? Je vous donne un rendez-vous, pour épancher nos cœurs dans une plus grande liberté; le danger auquel je m'expose pour vous avoir ici, ne peut vous convaincre de l'empire que vous avez sur mon cœur: non, vous ne m'aimez point, vous voulez séduire ma vertu, pour me confondre avec les autres femmes, et pouvoir me mépriser comme elles. J'employai les caresses et les empressemens pour la rassurer; je vis qu'elle étoit émue, mais que la pudeur combattoit encore. J'allai fermer les volets, elle ne s'y opposa point, et revenant à ses genoux, je la trouvai foible et complaisante à tous mes désirs. Je saisis ce moment, je l'emportai sur un lit de repos, et je devins

heureux. Dès que mon bonheur fut confirmé, elle fit éclater des regrets que je pris soin de calmer. J'eus, avant le dîner, tout le tems de lui prouver mon amour, et d'éprouver sa tendresse, que rien ne contraignoit plus. Notre dîner, servi par un tour, étoit simple, mais excellent, on me traitoit en directeur chéri. Nous repassâmes dans le lieu de nos plaisirs pour en goûter de nouveaux ; l'heure où finit l'office nous obligea de nous séparer ; nous nous retrouvâmes souvent avec les mêmes précautions. La nouveauté de cette aventure avoit mille charmes pour moi. Rien ne ressembloit dans celle-ci à tout ce que je connoissois. Les valets d'une dévote ne sont point dans la confidence ; ils sont modestes et sages, et n'ont aucunes des insolences que leur donne ordinairement le secret de leur maîtresse. Madame de Gremonville, quoique vive dans ses caresses, paroissoit modérée dans les plaisirs, et sembloit n'avoir d'autre intérêt que ma satisfaction, sans jamais envisager la sienne. Une dévote emploie pour son amant tous les termes tendres et onctueux de l'écriture, et tous ceux du dictionnaire de la dévotion la plus affectueuse et la plus vive. La critique du monde, que ma-

dame de Gremonville faisoit avec esprit, étoit toujours un éloge indirect d'elle-même : elle vantoit les charmes du mystère et les plus grandes voluptés, qu'elle ne présentoit que sous le nom de distractions.

Notre commerce dura six mois, sans que jamais il ait fait le moindre bruit ; mais bientôt j'apperçus du refroidissement et de la contrainte dans les procédés de madame de Gremonville, elle me fit voir des scrupules ; et, comme ils ne pouvoient plus naître de la vertu, je les regardai comme des symptômes d'inconstance. J'ai toujours imaginé qu'une jalousie de directeur, causée par un sentiment d'amour ou par un objet d'intérêt, avoit troublé notre commerce ; ne pouvant pas faire de moi son directeur, je crois que de son directeur elle en fit son amant. Les rendez-vous devinrent plus rares, les difficultés de se voir augmenterent chaque jour : elle me déclara enfin qu'elle ne vouloit plus vivre dans un commerce aussi criminel. J'eus beau la presser, son parti étoit pris, et je fus obligé de m'y soumettre. Je rendis la seule lettre que j'avois, on ne m'en laissoit jamais qu'une, encore ne disoit-elle rien de positif. Quoi qu'il en soit, notre affaire finit sans aucun

éclat. Je fus piqué de me voir quitté; cependant madame de Gremonville n'eut aucun reproche à me faire. J'observai tout ce qu'elle m'avoit recommandé; je la vis même quelque tems chez elle pour la ménager, mais sans remarquer la moindre envie de renouer, ni le moindre souvenir du passé; ses procédés en un mot me parurent plus fiers que ceux d'aucune autre femme. Elle n'eut aucun des ménagemens ordinaires aux femmes dans de pareilles circonstances; il falloit qu'elle comptât beaucoup sur ma probité, et elle me rendoit justice.

La retraite dans laquelle j'avois vécu avec madame de Gremonville, m'avoit fait perdre de vue tous mes amis et les différentes sociétés où j'étois lié auparavant. Je me trouvois donc assez isolé.

Je résolus bien de ne plus tomber dans un pareil inconvénient, et de faire assez de maîtresses pour en avoir dans tous les états, et n'être jamais sans affaire, si j'en quittois ou en perdois quelqu'une.

J'étois dans ces dispositions lorsqu'il m'arriva une discussion avec M. de..., conseiller au parlement, pour des droits de terre. Comme j'ai toujours eu une aversion, et une incapacité naturelle pour les procès, et que le

moyen de les éviter n'est pas toujours de s'en rapporter à ses gens d'affaires, j'allai trouver M. de.... C'étoit un homme fort raisonnable ; d'ailleurs un des grands avantages que les gens de robe retirent de leur profession, est d'apprendre, aux dépens des autres, à fuir les procès; ainsi nous terminâmes nous-mêmes notre différend à l'amiable, et je restai de ses amis. La première marque que je lui en donnai, fut de tâcher de séduire sa femme qui étoit assez jolie, et j'y réussis. Il fallut alors me plier à des mœurs nouvelles, et qui m'étoient absolument étrangères.

La hauteur de la robe est fondée, comme la religion, sur les anciens usages, la tradition et les livres écrits. La robe a une vanité qui la sépare du reste dn monde ; tout ce qui l'environne la blesse. Elle a toujours été inférieure à la haute noblesse ; c'est de là que plusieurs sots et gens obscurs, qui n'auroient pas pu être admis dans la magistrature, prennent droit d'oser la mépriser aussitôt qu'ils portent une épée : c'est le tic commun du militaire de la plus basse naissance. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans la robe plusieurs familles qui feroient honneur à quantité de ceux qui se donnent pour gens de condition. Il est vrai qu'on

qu'on y distingue deux classes; l'ancienne, qui a des illustrations, et qui tient aux premières maisons du royaume, et celle de nouvelle date, qui a le plus de morgue et d'arrogance.

La robe se regarde, avec raison, au-dessus de la finance, qui l'emporte par l'opulence et le brillant, et qui devient à son tour la source de la seconde classe de robe. Le peuple a pour les magistrats une sorte de respect dont le principe n'est pas bien éclairci dans sa tête; il les regarde comme ses protecteurs, quoiqu'ils ne soient que ses juges.

La plupart des gens de robe sont réduits à vivre entre eux, et leur commerce entretient leur orgueil. Ils ne cessent de déclamer contre les gens de la cour, qu'ils affectent de mépriser, quoiqu'ils vous étourdissent sans cesse du nom de ceux à qui ils ont l'honneur d'appartenir. Il ne meurt pas un homme titré, que la moitié de la robe n'en porte le deuil; c'est un devoir qu'elle remplit au centième degré; mais il est rare qu'un magistrat porte celui de son cousin l'avocat. Les sollicitations ne les flattent pas tous également; les sots y sont extrêmement sensibles; les meilleurs juges et les plus sensés s'en trouvent importunés, et pour

l'ordinaire elles sont assez inutiles. En général la robe s'estime trop, et on ne l'estime pas assez.

Les femmes de robe qui ne vivent qu'avec celles de leur état, n'ont aucun usage du monde, ou le peu qu'elles en ont est faux. Le cérémonial fait leur unique occupation, la haine et l'envie leur seule dissipation.

Madame de.... avoit été élevée dans les principes des avantages de la robe, et son mari, fort attaché à ses devoirs, avoit grand soin de les lui répéter tous les jours. Sa jeunesse et une espèce de goût qu'elle prit pour moi, m'arrêterent pendant quelque tems : mais la platitude de la compagnie, les plaisanteries de la robe, qui tiennent toujours du collége, la pédanterie de ses usages, et la triste règle de la maison, me la rendirent bientôt insupportable. Je vis bien que je devois songer à m'amuser ailleurs, et garder madame de.... pour mes heures perdues.

Je commençai à me rendre à la société dont madame de Gremonville m'avoit éloigné. Aussitôt que je fus rentré dans le monde, je fus prié à tous les soupers connus. Paris est le centre de la dissipation, et les gens les plus oisifs par goût et par état, y sont peut-être les plus

occupés; ainsi je n'étois embarrassé que sur le choix des soupers qui m'étoient proposés chaque jour. Je ne les trouvois pas toujours aussi agréables qu'ils avoient la réputation de l'être; mais je m'y amusois quelquefois. Après avoir examiné les maisons qui pouvoient me convenir davantage, je préférai celle de madame de Gerville. J'y allois plus souvent que dans aucune autre, parce que la compagnie y étoit mieux choisie, et que le jeu y étoit fort rare; on n'en faisoit jamais une occupation ni un amusement intéressé.

Je m'y trouvai un jour à souper avec madame d'Alby. Elle me toucha moins par sa figure, qui étoit ordinaire, sans être commune, que par les grâces et la vivacité de son esprit, la singularité de ses idées et celle de ses expressions, qui, sans être précieuses, étoient neuves. Je jugeai que personne n'étoit plus propre que madame d'Albi à me guérir de l'ennui que me causoit le commerce de madame de.... Le hazard m'ayant placé à table auprès d'elle, la conversation qui étoit d'abord générale, devint particulière entre elle et moi; nous oubliâmes parfaitement le reste de la compagnie, et en fûmes bientôt à parler bas.

Madame d'Albi m'accorda la permission

d'aller chez elle, et j'en profitai dès le lendemain. Dans les premiers jours de notre connoissance, notre vivacité réciproque nous fit croire que nous nous convenions parfaitement, et nous vécûmes bientôt conformément à cette idée; mais je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir de l'humeur la plus inégale et la plus capricieuse. Jamais elle ne pensoit deux jours de suite d'une façon uniforme; une chose lui déplaisoit aujourd'hui, par l'unique raison qu'elle lui avoit plu le jour précédent. Son esprit, qui changeoit à chaque instant d'objet, lui fournissoit aussi les raisons les plus spécieuses et les plus persuasives pour justifier son changement; quand elle parloit, elle cessoit d'avoir tort. Quelque sentiment qu'elle défendît, on étoit obligé de l'adopter, tant on étoit frappé de sa sagacité et de son esprit, du feu de ses idées et du brillant de ses expressions; on auroit imaginé qu'elle ne devoit jamais s'écarter de la raison, si l'on avoit pu oublier que son sentiment actuel étoit toujours la contradiction du précédent.

Ce qu'il y avoit de plus fâcheux pour moi, c'est que son cœur étoit toujours asservi à son esprit, dont il suivoit la bizarrerie et les écarts. Quelquefois elle m'accabloit de caresses, et le

moment d'après j'étois l'objet de ses mépris. Triste, gaie, étourdie, sérieuse, libre, réservée, madame d'Albi réunissoit en elle tous ces caractères, et celui qu'elle éprouvoit étoit toujours si marqué, qu'il eût paru être le sien propre, à ceux qui ne l'auroient vue que dans cet instant. Un jour elle me chargea de lui trouver une petite maison pour nous voir, disoit-elle, avec plus de liberté.

Le premier usage de ces maisons particulières, appelées communément petites maisons, s'introduisit à Paris par des amans qui étoient obligés de garder des mesures, et d'observer le mystère pour se voir, et par ceux qui vouloient avoir un asile pour faire des parties de débauche qu'ils auroient craint de faire dans des maisons publiques et dangereuses, et qu'ils auroient rougi de faire chez eux.

Telle fut l'origine des petites maisons, qui se multiplierent dans la suite, et cesserent d'être des asiles pour le mystère. On les eut d'abord pour dérober ses affaires au public; mais bientôt plusieurs ne les prirent que pour faire croire celles qu'ils n'avoient pas : on ne les passoit même qu'à des gens d'un rang supérieur : cela fit encore que plusieurs en prirent par air. Elles sont enfin devenues si communes et si

publiques, qu'il y a des extrémités de faubourgs qui y sont absolument consacrées. On sait tous ceux qui les ont occupées ; les maîtres en sont connus, et ils y mettront bientôt leur marbre. Il est vrai que depuis qu'elles ont cessé d'être secrètes, elles ont cessé d'être décentes; mais aussi elles ont cessé d'être nécessaires. Une petite maison n'est aujourd'hui, pour bien des gens, qu'un faux air, et un lieu où, pour paroître chercher le plaisir, ils vont s'ennuyer secrètement un peu plus qu'ils ne feroient, en restant tout uniment chez eux.

Nous étions bien sûrs, madame d'Albi et moi, de faire un meilleur usage de celle que nous cherchions. J'eus soins de la choisir dans un quartier perdu, et où nous ne pouvions être connus de qui que ce fût. Je ne saurois peindre le plaisir et la vivacité avec lesquels madame d'Albi vint prendre possession de notre retraite : elle la trouvoit préférable à tous les palais. Nous y soupâmes et y passâmes la nuit la plus délicieuse. Nous ne sentîmes, en sortant, que l'impatience d'y revenir. Nous convînmes que ce seroit dans deux jours. Heureusement qu'avant d'aller l'y attendre, je passai chez elle. Je la trouvai seule ; mais au lieu de l'empressement que j'attendois de sa part,

elle me reçut avec mépris, et me dit qu'elle étoit fort surprise qu'au lieu de chercher à lui faire oublier l'outrage que je lui avois fait en la conduisant dans une petite maison, j'osasse encore le lui proposer. J'eus beau lui représenter que c'étoit par ses ordres que j'avois pris cette maison, les précautions que j'y avois apportées, et le secret avec lequel nous nous y étions vus; elle me répliqua que, si j'avois été jaloux de sa gloire, je l'aurois détournée d'une pareille idée; qu'une femme raisonnable, pour peu qu'elle ait soin de sa réputation, ne devoit jamais se trouver dans ces sortes d'endroits, et que les parties les plus secrètes sont les plus malignement interprétées, lorsqu'on vient à les découvrir : enfin il n'y eut point de reproches que je n'essuyasse à ce sujet. C'étoit ainsi que je passois ma vie avec madame d'Albi; il sembloit qu'elle eût dix ames différentes, dont il y en avoit neuf qui faisoient mon supplice. J'étois toujours près de la quitter dans ces momens d'orage, qui étoient fort fréquens; mais sa figure, son esprit, et un caprice plus favorable de sa part, me ramenoient bientôt vers elle. Cependant la tête m'auroit infailliblement tourné, si, pour adoucir la rigueur de ma situation, je n'eusse

trouvé une femme qui, sans rafiner sur le plaisir, s'y livroit naïvement, et l'inspiroit de même.

C'étoit une riche marchande de la rue Saint-Honoré, qui se nommoit madame Pichon. J'eus occasion de la connoître, parce que madame Pichon venoit de faire l'habillement de mon régiment. Les marchands de Paris sont flattés de donner des repas aux officiers des régimens qu'ils fournissent; je me rendis aux instances de M. Pichon, qui voulut absolument me donner à souper. Je m'y étois engagé par complaisance, comptant m'y ennuyer, et je m'y amusai beaucoup. Je fis connoissance avec madame Pichon : elle étoit jeune et jolie, vive, et même un peu brusque, et ce qu'on appelle dans le bourgeois une bonne grosse maman. On la vouloit avoir dans tous les repas qui se donnoient dans son quartier : elle chantoit, elle agaçoit, elle avoit la répartie prompte, et plus libre que délicate, et le plus long souper n'altéroit en aucune façon sa raison. J'imaginai que le nôtre ne s'étoit poussé fort avant dans la nuit qu'en ma considération; la suite me fit voir que c'étoit l'ordinaire de la maison. J'eus envie d'avoir madame Pichon; et, pour y parvenir, je fus obligé de me sou-

mettre à ses parties, et de me livrer à sa société. Madame Pichon étoit portée à une hauteur naturelle à toutes les femmes, et qui se manifeste suivant leurs différens états. Elle me dit que c'eût été la mépriser que de se cacher de la voir, et qu'elle étoit assez jolie pour être aimée; que, si cela ne lui convenoit pas, elle s'étoit bien passée jusqu'ici d'un homme de condition, et qu'elle vouloit avoir son amant dans l'arrière de sa boutique, à sa campagne, et chez ses amies; qu'elle n'avoit enfin à rendre compte de sa conduite à personne qu'à son mari, à qui elle n'en rendoit point. Il fallut donc que je fusse de toutes ses parties de ville et de campagne, et que j'eusse encore l'attention d'en dérober la connoissance à madame d'Albi, dont la fierté eût été extrêmement offensée de la rivalité, et qui ne me l'eût jamais pardonnée.

Quelque nouvelle que fût pour moi la société de madame Pichon, j'en faisois quelquefois la comparaison avec celles où j'avois vécu, et je fus bientôt convaincu que le monde ne diffère que par l'extérieur, et que tout se ressemble au fond. Les tracasseries, les ruptures et les manéges sont les mêmes. J'ai remarqué aussi que les marchands qui s'enri-

chissent par le commerce, se perdent par la vanité. Les fortunes que certaines familles ont faites les portent à ne point élever leurs enfans pour le commerce. De bons citoyens et d'excellens bourgeois, ils deviennent de plats ennoblis. Ils aiment à citer les gens de condition, et font sur leur compte des histoires qui n'ont pas le sens commun; leurs femmes, qui n'ont pas moins d'envie de paroître instruites, estropient les noms, confondent les histoires, et portent des jugemens véritablement comiques pour un homme instruit. Ces mêmes femmes croient imiter celles du monde, et pour n'avoir pas l'air emprunté, disent les mots les plus libres, quand elles sont dans la liberté d'un souper de douze ou quinze personnes. D'ailleurs elles sont solides dans leurs dépenses; elles boivent et mangent par état: l'occupation de la semaine leur impose la nécessité de rire, et d'avoir les jours de fêtes une joie bruyante, éveillée et entretenue par les plus grosses plaisanteries.

Il m'eût été impossible de soutenir ce genre de vie : mon départ pour mon régiment me donna les moyens honnêtes de quitter la bonne madame Pichon. Elle me parut touchée de mon départ, et je me crus obligé de lui con-

seiller de ne jamais prendre d'homme du monde. Je lui représentai les avantages et les commodités de vivre avec un homme de son état qu'elle choisiroit à son gré. Elle me remercia de mes conseils, et convint d'en avoir fait quelquefois la réflexion. Elle me fit promettre, pour la ménager dans son quartier, de la venir voir à mon retour, et je n'y manquai pas. D'ailleurs toutes les femmes avec qui j'ai eu quelque intimité, m'ont toujours été chères, et je ne les ai jamais retrouvées sans ressentir un secret plaisir. J'ai mis à profit pour le monde la société de madame Pichon. Je l'ai toujours comparée à une excellente parodie qui jette un ridicule sur une pièce qui a séduit par un faux brillant.

A mon retour du régiment, je comptois bien nouer quelque intrigue nouvelle, et quitter décemment madame d'Albi, dont je ne voulois plus essuyer les caprices. J'ignore si elle avoit prévu mes arrangemens, mais elle m'avoit donné un successeur pendant mon absence. Je fus piqué d'avoir été prévenu. Quoique je ne me sentisse plus de goût pour elle, et que je fusse déterminé à rompre, je ne l'aurois fait qu'avec les ménagemens que j'ai toujours eus pour les femmes; mais je crus devoir me venger. Je ne négligeai rien pour renouer,

bien résolu de quitter après avec éclat. J'allai la trouver; elle venoit d'avoir avec son nouvel amant un de ces caprices que je lui connoissois : il étoit favorable; elle me reçut au mieux, et nous soupâmes ensemble. Le lendemain je la menai à l'opéra en grande loge, et trois jours après je la quittai authentiquement. Elle en eut un dépit qu'elle ne m'a jamais pardonné volontiers; je me suis même reproché ce procédé, que je n'aurois pas eu, si je n'eusse été emporté par un mouvement de fatuité. Je n'eus pas plutôt terminé cette affaire-là, que je songeai à d'autres.

Un jeune homme à la mode, car j'en avois déjà la réputation, se croiroit déshonoré s'il demeuroit quinze jours sans intrigue, et sans voir le public occupé de lui. Pour ne pas rester oisif, et conserver ma réputation, j'attaquai dix femmes à la fois; j'écrivis à toutes celles dont les noms me revinrent dans la mémoire. Cette façon de commencer une intrigue doit paroître ridicule à tous les gens sensés; c'est cependant une de celles qui réussissent le mieux aux jeunes gens à la mode. La plupart de leurs lettres sont mal reçues; mais de vingt, qu'il y en ait une qui fasse fortune, on n'a pas perdu son temps; cela suffit, avec le courant, pour

entretenir le commerce. La comtesse de Vignolles étoit une de celles à qui j'avois écrit. Je ne la connoissois que de vue ; mais sa coquetterie, ou plutôt son libertinage étoit si bien établi, qu'elle ne fut point étonnée de ma déclaration. Comme le hazard faisoit qu'elle n'avoit point alors d'amant en titre, elle ne balança pas à me faire une réponse favorable. Je crus qu'il ne me convenoit pas de lui rendre des soins, qu'en effet elle ne méritoit guère ; je me contentai de lui envoyer l'adresse de ma petite maison, en l'avertissant que je l'y attendois le lendemain à souper. Elle ne manqua pas de s'y rendre, comme je l'avois prévu. Elle avoit tellement secoué les préjugés de bienséance, qu'elle ne me donna pas la peine de jouer l'homme amoureux. Nous soupâmes avec plus de gaîté que si nous eussions eu un véritable amour l'un pour l'autre. Son cœur n'avoit aucune part à la démarche qu'elle faisoit ; ainsi son esprit et sa gaîté parurent en pleine liberté.

Madame de Vignolles possédoit éminemment le talent de donner des ridicules, et nous fîmes une ample critique de toutes les personnes de notre connoissance. Quand il fut question du principal objet qui conduit dans

une petite maison, au défaut de l'amour nous en goûtâmes les plaisirs, et nous nous séparâmes fort contens l'un de l'autre. L'imagination vive et même déréglée de madame de Vignolles m'amusoit, et sa personne m'étoit agréable. Après cinq à six soupers, j'étois sur le point d'en devenir amoureux, lorsque je m'apperçus que j'étois l'amant qu'elle avouoit en public, et que le jeune comte de Varennes étoit celui qu'elle préféroit en secret. Je voulois faire l'amant jaloux, éclater en reproches; madame de Vignolles n'y répondit qu'en plaisantant. Quoi! me dit-elle, la façon dont nous nous sommes pris a t-elle dû vous faire imaginer que j'aurois une fidélité à toute épreuve pour un homme qui n'a pas même pris la peine de me faire croire qu'il m'aimoit? Nous nous convenions tous deux; nous n'avions personne ni l'un ni l'autre : voilà les motifs qui vous ont déterminé à me choisir; j'avoue que ce sont ceux que j'ai eu en vous acceptant si facilement. Cet aveu singulier me surprit, et bientôt me calma. Le sentiment n'étoit point outragé, l'amour-propre seul étoit blessé; ainsi je me déterminai à prendre cette aventure légérement. Je lui fis seulement promettre, pour la forme, de me sacrifier Varennes; mais, loin

de me tenir parole, elle lui associa un jeune homme de robe, sans compter les passades, qu'elle regardoit comme choses qui ne tiroient pas à conséquence. L'aventure de Varennes avoit éteint l'espèce d'amour naissant que je sentois pour madame de Vignolles ; les autres acheverent de me la faire mépriser. Cependant, comme elle étoit devenue nécessaire à mon amusement, je n'aurois pu me résoudre à la quitter, s'il m'avoit été possible de ne la voir qu'en secret ; mais c'etoit précisément ce qu'elle ne prétendoit pas, parce que j'étois l'amant de représentation.

Il ne se passoit guère de jours que je n'entendisse raconter quelques-unes de ses aventures, ou rapporter le détail de quelque nouveau ridicule qu'elle s'étoit donné. L'esprit seul n'en a jamais garanti : celui de madame de Vignolles ne lui servoit qu'à s'en faire accabler. J'avois outre cela la mortification de voir qu'aucune femme ne vouloit aller avec elle. Celles mêmes qui avoient des amans déclarés, croyoient satisfaire le public en la méprisant, au point de refuser jusqu'aux parties de spectacles qu'elle leur proposoit ; ainsi elle se trouvoit réduite à n'aller que dans les maisons ouvertes, où elle vouloit absolument

que je la suivisse. On partage le ridicule de ce qu'on aime : j'avois beau en parler légérement tout le premier, on regardoit mes discours comme un nouveau genre de fatuité, et l'on s'obstinoit à me croire amoureux pour avoir le plaisir de m'associer aux ridicules de madame de Vignolles. Il faut non-seulement se marier au goût du public, mais encore prendre une maîtresse qui lui convienne, et mon attachement pour madame de Vignolles étoit généralement blâmé. Mon amour-propre eut tant à souffrir pendant trois mois que je vécus avec elle, que je me déterminai enfin à rompre entièrement. Il m'en coûta, je l'avoue ; je trouvois à la fois dans madame de Vignolles la commodité et les agrémens que l'on rencontre avec une fille de l'opéra, et le ton et l'esprit d'une femme du monde, vive, libertine, emportée, sérieuse, raisonnable, avec beaucoup d'esprit et d'agrémens ; elle réunissoit toutes les qualités qui peuvent séduire et amuser : heureusement que le mépris, où elle étoit, donnoit des armes contre elle. Ce fut ce mépris qui me détermina à finir un commerce qui me paroissoit honteux pour moi. Madame de Vignolles fut désespérée de me perdre ; elle n'épargna rien pour me ramener,

mener, mais mon parti étoit pris ; j'étois résolu d'immoler mon plaisir à l'opinion et aux caprices du public ; je résistai aux larmes que le dépit lui arrachoit, et je la quittai aussi malhonnêtement que je l'avois prise.

C'est l'usage parmi les amans de profession, d'éviter de rompre totalement avec celles qu'on cesse d'aimer. On en prend de nouvelles, et on tâche de conserver les anciennes ; mais on doit sur tout songer à augmenter la liste. J'étois trop enivré des erreurs du bon air pour avoir négligé un point aussi essentiel ; ainsi j'avois toujours quelque ancienne maîtresse, qui me recevoit sans façon, lorsque je me trouvois sans affaire réglée. Ces femmes de réserve sont de celles que l'on a sans soins, qu'on perd sans se brouiller, et qui ne méritent pas d'article séparé dans ces mémoires.

Comme je n'avois quitté madame de Vignolles que pour satisfaire à l'opinion publique, je songeai à la remplacer dignement, pour me réconcilier avec le public, et mon choix tomba sur madame de Lery. Elle n'avoit d'autre beauté que des yeux pleins d'esprit et de feu ; mais elle passoit pour sage, et l'étoit en effet avec un fonds de coquetterie inépuisable.

Je la trouvai au bal de l'opéra, qui étoit alors dans sa nouveauté, et peut-être le plus sage établissement de police qui se soit fait dans la régence. Je liai conversation avec elle, et, profitant de la liberté du bal, je lui offris mon hommage. Elle le reçut avec une facilité qui me fit croire que mon commerce seroit bientôt établi, et que je serois l'écueil de sa sagesse; mais je n'en fus pas plus avancé. Madame de Lery avoit trente amans qui l'assiégeoient; elle les amusoit tous également, et n'en favorisoit aucun. J'allois tous les jours chez elle; chaque jour elle me plaisoit davantage, et mes affaires n'en avançoient pas plus. Comme je m'apperçus bientôt du manége et de la coquetterie de madame de Lery, je ne voulus pas perdre mon tems avec elle, et je songeois à l'employer plus utilement ailleurs; mais elle savoit conserver ses amans avec autant d'art qu'elle avoit de facilité à les engager. Elle ne vit pas plutôt que j'étois près de lui échapper, qu'elle employa toutes les marques de préférence pour me retenir. Je crus toucher au moment d'être heureux, et je me rengageai de nouveau. Le succès fut bien différent de ce que j'espérois.

Nous nous trouvions toujours chez madame

de Lery une demi-douzaine d'amans, et ce n'étoit pas le quart des prétendans. Elle étoit vive, parlant avec facilité et agrément, extrêmement amusante, et par conséquent médisante. Elle plaisantoit assez volontiers tous ceux qui l'entouroient; mais elle déchiroit impitoyablement les absens, et les chargeoit de ridicules d'autant plus cruels, qu'ils étoient plus plaisans. Il est rare que les absens trouvent des défenseurs, et l'on n'applaudit que trop lâchement aux propos étourdis d'une jolie femme. J'ai toujours été assez réservé sur cette matière; mais l'homme le plus en garde n'est jamais parfaitement innocent à cet égard. Un jour que madame de Lery tournoit en ridicule le comte de Longchamp en son absence, je me prêtai à la plaisanterie, sans rien dire de fort offensant pour lui. Comme elle ne l'aimoit point, elle n'eut rien de plus pressé que de recommencer devant lui la même plaisanterie, et de donner à ce que j'avois dit les couleurs les plus malignes. Il en fut piqué, et ne le dissimula pas. J'étois absent, et madame de Lery voulant ou feignant de s'excuser, me cita pour avoir tenu les propos en question. Le comte de Longchamp, animé peut-être par un peu de rivalité, sans entrer en explication,

me témoigna son ressentiment; j'y répondis comme je le devois, et lui promis satisfaction. Nous nous trouvâmes à minuit dans la place des Victoires; nous mîmes l'épée à la main, et je n'eus que trop l'honneur de cette affaire, car le comte de Longchamp tomba percé de deux coups d'épée. Le clair de lune qui nous rendoit aisés à reconnoître, mon nom qu'il avoit prononcé dans la chaleur du combat, et sa mort qui arriva le lendemain, m'obligerent à m'éloigner, pour laisser à mes amis le soin d'accommoder cette affaire. Rien n'approche du dépit que j'éprouvai d'être engagé dans une aussi malheureuse affaire pour la seule femme dont je n'avois rien obtenu.

Je sortis de Paris, bien convaincu que la coquette la plus sage est plus dangereuse dans la société que la femme la plus perdue. Je me rendis d'abord à Calais, où étoit mon régiment, et après y avoir arrangé quelques affaires, je passai en Angleterre.

Le vrai mérite des Anglais, avec leur juste critique, seroit la matière d'un ouvrage qui pourroit être agréable et singulier; pour moi, qui ne parle que des femmes, je continuerai le récit de mes aventures avec elles.

Le duc de Somerset, que j'avois connu à

Paris, me présenta au roi. Ce prince me reçut avec sa bonté naturelle; j'eus même l'honneur de souper avec lui chez madame de Candale sa maîtresse. J'allai quelquefois au triste cercle de sa cour. Je fus prié à dîner chez toutes les personnes de marque, et je fus fort étonné de voir la maîtresse de la maison et toutes les femmes sortir de table au fruit. Je demeurois avec les hommes à tosser, et entendre parler politique. Je fus admis aux conversations des dames, et reçu dans les cabarets avec les hommes. Je me prêtai d'abord aux mœurs anglaises; j'appris la langue : je convins du frivole dont on nous accuse, et je réussis assez pour un Français.

Les plaisirs des Anglais en général sont tournés du côté d'une débauche qui a peu d'agrément, et leur plaisanterie ne nous paroîtroit pas légère. Les femmes ne sont pas, comme en France, le principal objet de l'attention des hommes, et l'ame de la société.

Je fis connoissance avec miladi B.... Elle étoit parfaitement bien faite, et sa fierté jointe à un grand air de dédain, après m'avoir révolté, me piqua. Je sentis qu'il falloit se conduire avec art, et cacher mes véritables sentimens à une femme d'un tel caractère. Je

commençai par chercher à mériter sa conversation, en retranchant les bagatelles qui sont nécessaires auprès de nos Françaises. Je cherchai la simple expression du sentiment; je lui donnai un air dogmatique, et bientôt miladi B.... prit plaisir à s'entretenir avec moi. La première faveur qu'elle m'accorda fut celle de me parler français, ce qu'elle n'avoit pas encore voulu faire; mais elle n'en conserva pas moins son air froid et imposant. Je ne lui marquois point d'empressemens; je sentis qu'ils ne convenoient pas, sur-tout ne la voyant jamais en particulier. Je passai plus de trois mois sans retirer d'autre fruit de mes soins que celui d'être souffert, et de ne point voir de rival; je n'osois lui témoigner combien l'indifférence avec laquelle elle me voyoit arriver ou sortir des endroits où je la rencontrois, m'étoit insupportable : je n'avois pas encore acquis le droit de me plaindre. J'étois enfin au moment de tout abandonner, quand un de mes gens vint me dire un matin qu'un cocher de place demandoit à me parler. Ce cocher me dit qu'une femme m'attendoit dans son carosse à la porte de Saint-James. Je m'y rendis, ne comprenant pas quelle affaire pouvoit m'attirer un pareil rendez-vous; mais quelle fut ma

surprise en ouvrant la portière, de trouver miladi B.... eachée dans ses coîffes, qui m'ordonna de monter : je lui obéis. Elle dit au cocher de nous conduire à l'endroit qu'elle lui avoit indiqué. Je voulus lui parler, elle m'imposa silence, et nous arrivâmes dans la Cité, où nous entrâmes par une petite porte carrée dans une maison, dont l'extérieur étoit fort simple. Nous passâmes dans un appartement magnifique, dont elle avoit la clef. Je lui témoignai ma vive reconnoissance, et je vis qu'elle en recevoit toutes les marques que l'amour peut en donner. Vous devez sans doute être étonné, me dit-elle, de la démarche que je fais aujourd'hui. Je voudrois, lui répondis-je, la devoir à l'amour. Soyez content, me dit-elle, je vous aime depuis long-tems. Vous m'aimez, repris-je avec vivacité ! comment ne m'en avez-vous rien témoigné? que vous m'avez fait souffrir ! Ne parlons point du passé, reprit-elle; j'ai examiné votre conduite : je me suis dit à moi-même plus que vous ne m'auriez osé dire : vous devez en être convaincu par la démarche que je fais. Ma fortune et ma vie sont entre vos mains. Je profitai d'un aveu si favorable, et je trouvai cette beauté, qui m'avoit paru si froide et si fière en public, si vive

et si emportée dans le tête-à-tête, que j'avois peine à me persuader mon bonheur. Nous nous séparâmes, après toutes les protestations de fidélité, telles que des amis sincères les peuvent prononcer, c'est-à-dire, dégagées de tout le langage froid et puérile de la galanterie. Ne vous attendez pas, me dit-elle, que je vous donne jamais en public le moindre témoignage de tout ce que vous m'avez inspiré. Si vous voulez continuer à me plaire, soyez aussi réservé dans le monde, que s'il ne s'étoit rien passé entre nous. J'en jugerai ce soir, ajouta-t-elle, au cercle où je compte vous voir, et ne pas même vous regarder. Laissez donc agir mes sentimens, que rien ne peut changer. C'est à moi de vous instruire des jours où je pourrai vous voir, soit ici ou ailleurs. Je me charge de vous écrire et de vous faire rendre mes lettres : vous n'aurez que des réponses à me faire.

Nous vécûmes quelque tems sans la moindre altération dans notre commerce : mais la jalousie vint le troubler. Une Française, de mes parentes, fut attirée à Londres pour quelques affaires : elle devint pour Miladi un sujet de jalousie dont l'effet mérite d'être rapporté.

Elle ne me fit aucun reproche ; je remarquai

seulement en elle un air plus sombre et plus farouche. Loin de chercher à me ramener par des reproches, ou par une plus grande vivacité, ou par des ridicules jetés sur l'objet qui lui déplaisoit, elle évita même de le nommer. Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, et qui ignorois les soupçons de Miladi, j'étois tranquille, lorsque j'en reçus un billet dont le sens étoit : Que transportée de dépit et de fureur sur ma perfidie, elle se sentoit au moment de se donner la mort après m'avoir arraché la vie. Ce billet me fit frémir pour elle ; je savois le mépris que les Anglais font de la mort, par les exemples fréquens de ceux qui se la donnent. J'écrivis sur le champ à Miladi, pour lui demander un rendez-vous. Ma lettre portoit un caractère de candeur, de simplicité et d'innocence. Je l'aimois, et j'étois incapable de lui manquer ; et, quoique ce commerce ne paroisse pas séduisant, la sincérité en fait pardonner la dureté ; et un amant est flatté d'inspirer des sentimens aussi déterminés. Miladi m'accorda ce rendez-vous, et j'achevai de la détromper ; mais son ame avoit éprouvé des agitations dont elle ressentoit toujours l'impression : son amour et sa fierté avoient été trop frappés des seules alarmes qu'ils avoient ressenties.

Je voyois qu'elle étoit agitée. Ce n'étoit pas une femme à laquelle on pût faire dire ce qu'elle n'avoit pas résolu. Je prévoyois un orage ; mais je ne m'attendois pas à la façon dont il éclata.

Elle me donna un rendez-vous dans sa maison de la Cité; je m'y rendis. Après m'avoir témoigné plus d'amour qu'elle n'avoit encore fait : M'aimez-vous véritablement, me dit-elle? je ne veux point être flattée ; parlez-moi avec candeur. Pouvez-vous en douter, lui dis-je ? Mon amour fait tout mon bonheur ; mais, ajoutai-je, mon cœur n'est pas satisfait. Je vois que, depuis quelque tems, vous êtes occupée d'une chose que vous me cachez ; croyez-vous que ma délicatesse n'en soit pas blessée ? ouvrez-moi votre cœur. C'est, reprit-elle, pour vous découvrir le fond de mon ame que j'ai voulu vous parler aujourd'hui. J'ai été jalouse, c'est tout dire pour exprimer ce que j'ai souffert : et, puisque ce sentiment n'a pu me forcer à vous quitter, je vois que je vous aime pour ma vie. J'ai eu tort dans cette occasion : je ne veux plus être exposée à l'avoir. Vous êtes porté à la galanterie ; vous serez aimé, et bientôt vous me serez infidelle. Je veux vous posséder seule sans la crainte de vous perdre. Londres m'est

odieux, je n'y serois pas tranquille : voyez si vous voulez me suivre et venir au bout de l'univers. J'y suis résolue ; si vous me refusez, votre amour est foible, et votre cœur n'est pas digne de moi.

Ce projet m'étonna ; mais ne voulant pas m'opposer avec trop de vivacité à son sentiment, je lui représentai les engagemens qu'elle avoit avec son mari, l'éclat que feroit son départ. J'ajoutai que ma fortune ne me permettoit pas de l'exposer dans un pays où je n'avois aucune ressource. Elle m'écouta sans m'interrompre ; et, quand j'eus cessé de parler : J'ai tout prévu, répliqua-t-elle : les engagemens que j'ai avec mon mari, ne sont à mes yeux, qu'une convention civile. Je n'ai point d'enfans ; j'ai fait la fortune de mon mari par les biens que je lui ai apportés, et que je lui laisse ; mais je suis maîtresse de vendre des habitations considérables que j'ai à la Jamaïque. C'est-là que nous irons d'abord. Nous porterons les fonds que nous en aurons retirés dans les lieux qui vous plairont le plus : les nations me sont égales ; celle que vous choisirez deviendra ma patrie. Je ne vis que pour vous, l'éclat de mon départ m'intéresse peu ; mais parlez-moi vous-même avec sincérité. Regretteriez-vous votre pays ?

Un tel attachement seroit bien éloigné de l'amour, et même de la raison. Songez-vous que ce même pays vous a proscrit pour avoir eu des sentimens, dont la privation vous eût déshonoré? Peut-on regretter des hommes dont les idées sont si fausses et si méprisables? Si vous m'aimez, je vous dois suffire; l'amour doit détruire tous les préjugés. Mon projet, qui est au-dessus du caractère de vos Françaises, peut vous étonner; ainsi je n'exige pas votre parole dans ce moment: je vous donne huit jours, pendant lesquels je vous verrai sans vous faire la moindre question sur le parti que je vous propose. En achevant ces mots, elle me quitta, et me laissa dans un trouble et un embarras inexprimables. La probité étoit révoltée du parti que me proposoit Miladi; mais l'excès de son amour m'attendrissoit, et redoubloit mon attachement pour elle. Je voyois avec douleur que mon refus alloit forcer Miladi à un état affreux pour elle et pour moi. Dans cette situation, j'allai voir l'abbé Dubois, qui depuis a été cardinal, et qui étoit alors chargé à Londres, des affaires de France. Il s'apperçut de mon trouble, et me pressa de lui en dire le sujet.

Son caractère, qui le portoit plus à l'intrigue

qu'à la négociation, lui avoit fait découvrir mon aventure; il m'en avoit souvent parlé, et je ne lui avois répondu que ce qu'il est permis à un honnête homme de dire pour faire respecter son goût, et prévenir les questions. L'abbé, qui, de tous les hommes, étoit celui qui avoit la plus mauvaise opinion des femmes, attendu l'espèce de celles avec lesquelles il avoit toujours vécu, n'auroit pas eu grand égard pour Miladi même, mais il en avoit pour moi; c'est pourquoi je m'ouvris à lui dans cette occasion. L'affaire lui parut importante. Tout est parti en Angleterre, et les femmes sont aussi attachées que les hommes à l'un ou à l'autre de ceux qui la divisent ordinairement. Miladi étoit Thoris, et le régent avoit intérêt, dans ce moment, de les ménager. L'abbé, qui sentit la conséquence d'un éclat causé par un Français, dans les circonstances présentes de sa négociation, ne négligea rien pour m'engager à repasser promptement en France. Je lui représentai les risques de mon retour sans avoir accommodé mon affaire. Il m'offrit une lettre pour M. le duc d'Orléans, et m'assura que ce prince feroit terminer mon affaire à ma satisfaction. Il ajouta même les menaces, voyant que je balançois à suivre ses conseils; et les

menaces de la politique sont assez communément sérieuses. En un mot, l'abbé me força de partir sans voir Miladi, et me permit simplement de lui écrire : je lui écrivis dans les termes les plus passionnés; je lui marquai le regret que j'avois de la quitter; je l'assurai que les reproches que j'aurois à me faire, en acceptant ses dernières propositions, s'opposoient trop aux sentimens d'un homme d'honneur, et m'obligeoient à partir pénétré de ses bontés, dont je conserverois un souvenir éternel. Mon retour fut heureux : le régent fut sensible à ma situation, comme l'abbé me l'avoit assuré, et mon affaire fut heureusement et promptement terminée. Peu de jours après mon retour à Paris, je reçus une lettre de Miladi, où tout ce que l'amour outragé peut inspirer, étoit exprimé. Elle finissoit par me dire un éternel adieu : et j'appris fort peu de tems après, qu'elle s'étoit elle-même donné la mort. Cette nouvelle me plongea dans la plus vive douleur; je ne fus plus sensible au plaisir de me retrouver dans ma patrie. Je m'accusai cent fois de barbarie. L'image de l'infortunée Miladi étoit toujours présente à mon esprit, et même aujourd'hui, je ne me la rappelle point sans émotion.

Cependant mes amis n'oublierent rien pour

me tirer de la retraite où je m'obstinois à vivre, et pour dissiper les noires impressions d'une mélancolie dont ils craignoient les suites pour moi. Je me prêtai d'abord par complaisance à leurs empressemens et à leurs conseils, et bientôt je m'y livrai par raison. Outre les motifs de chagrin qui m'étoient particuliers, on contracte en Angleterre un air sérieux que l'on porte jusques dans les plaisirs : le mal m'avoit un peu gagné, l'air et le commerce de France sont les meilleurs remèdes contre cette maladie.

Aussitôt que je me fus rendu à la société, mon goût pour les femmes se réveilla; mais je fus d'abord assez embarrassé de ma personne. Je retrouvai heureusement quelques-unes de mes anciennes maîtresses assez complaisantes pour moi. Je vis bien qu'on peut compter sur la constance des femmes, quand on n'en exige pas même l'apparence de la fidélité. Cependant une conquête nouvelle m'étoit nécessaire, et je me trouvois dans un assez grand embarras. Après un an d'absence, c'étoit une espèce de début; on étoit attentif au choix que j'allois faire : de ce choix seul pouvoient dépendre tous mes succès à venir. Madame de Limeuil me parut d'abord la seule femme digne

de mes soins; mais la réflexion sut réprimer ce premier transport. Elle étoit jeune, elle passoit pour sage, et il falloit qu'elle le fût, car on n'avoit point encore parlé d'elle. L'attaquer, et ne pas réussir, c'étoit me perdre; un homme à la mode ne doit jamais entreprendre que des conquêtes sûres. Tandis que je combattois par ces réflexions judicieuses, le goût que je me sentois pour madame de Limeuil, j'entendis parler dans plusieurs maisons de l'esprit, des agrémens, et sur tout du mérite de madame de Tonins. On citoit sa maison comme le rendez-vous des gens les plus aimables de Paris: c'étoit une faveur que d'y être admis. Non-seulement les hommes de la meilleure compagnie lui faisoient une cour assidue : on voyoit même les femmes les plus respectables s'empresser à devenir ses complaisantes. On m'offrit de m'y présenter, et je l'acceptai. Madame de Tonins me reçut poliment. Je la trouvai au milieu d'un cercle de quelques beaux esprits et de gens du monde, donnant le ton, et se faisant écouter avec attention. Je trouvai réellement beaucoup de ce qu'on appelle esprit dans le monde, à madame de Tonins et à quelques-uns de sa petite cour, c'est-à-dire, beaucoup de facilité

à

à s'exprimer, du brillant et de la légéreté; mais il me parut qu'ils abusoient de ce dernier talent. La conversation que j'avois interrompue étoit une espèce de dissertation métaphysique. Pour égayer la matière, madame de Tonins et ses favoris avoient soin de répandre dans leurs discours savans un grand nombre de traits, d'épigrammes, et malheureusement des pointes assez triviales. Ce bizarre mélange m'étonna. J'étois mécontent de moi-même de ne pouvoir m'en amuser. Ils rioient ou applaudissoient tous avec tant d'excès au moindre mot qui se proféroit, que je crus de bonne foi que c'étoit ma faute si je n'admirois pas aussi. Je demandai à madame de Tonins la permission de lui faire souvent ma cour; elle me l'accorda, et me pria même à souper pour le lendemain.

Madame de Tonins, pour se délivrer de l'importunité des devoirs, et se donner une plus grande considération, jouoit la mauvaise santé, et en conséquence sortoit rarement de chez elle. Sa maison étoit le rendez-vous de tous ceux qu'elle avoit admis à l'honneur de lui faire leur cour. Je ne manquai pas de m'y rendre de bonne heure le lendemain. J'y trouvai à-peu-près la même com-

pagnie que la veille ; les propos furent aussi les mêmes. Au bout d'une heure, je m'apperçus que la conversation languissoit ; je proposai une partie de jeu, moins par goût que par habitude de voir jouer. Madame de Tonins me dit que le jeu étoit absolument banni de chez elle, qu'il ne convenoit qu'à ceux qui ne savent ni penser, ni parler. C'est, ajouta-t-elle, un amusement que l'oisiveté et l'ignorance ont rendu nécessaire. Ce discours étoit fort sensé ; mais malheureusement madame de Tonins et sa société étoient, malgré tout leur esprit, souvent dans le cas d'avoir besoin du jeu, et ils éprouvoient que la nécessité d'avoir toujours de l'esprit est aussi importune que celle de jouer toujours.

Le jeu devint la matière d'une dissertation qui dura jusques au souper. Les discours de la table étoient d'une autre nature ; toute dissertation, et même toute conversation suivie en étoient bannies. Il n'étoit, pour ainsi dire, permis de parler que par bons mots. Madame de Tonins et ses adorateurs partirent en même-tems ; ce fut un torrent de pointes, de saillies bizarres et de rires excessifs. On tiroit l'élixir des moins mauvais, on renchérissoit sur les plus obscurs. Je cherchois à

entendre et à pouvoir dire quelque chose ; mais lorsque j'avois trouvé un mot, je m'appercevois que la conversation avoit déjà changé d'objet. Je voulus prier celui qui étoit à côté de moi de me tirer de peine, et de m'aider du moins à entendre ce qu'on disoit. Il me fit, en riant, un discours beaucoup moins intelligible que tous ceux qu'on avoit tenus jusqu'alors. Le rire étonnant qu'il excita ne servit qu'à me déconcerter, et je fus tenté un moment de le prendre au sérieux : mais craignant de me donner un ridicule, je pris le parti de répondre sur un pareil ton, quoique je le trouvasse détestable. Je me livrai à ma vivacité naturelle ; je répliquai par quelques traits assez plaisans à ceux qu'on me lançoit : madame de Tonins y applaudit, chacun suivit son exemple, et je devins le héros de la plaisanterie dont j'étois auparavant la victime. Le souper finit bientôt après. On parla alors de deux romans nouveaux et d'une comédie que l'on jouoit depuis quelques jours : on me demanda mon avis. Comme j'ai toujours été plus sensible au beau qu'au plaisir de chercher des défauts, je dis naturellement que, dans les deux romans, j'avois trouvé beaucoup de choses qui

m'avoient fait plaisir, et que la comédie, sans être une bonne pièce, avoit de grandes beautés. Madame de Tonins prit la parole pour faire la critique de ce que je venois de louer. Je voulus défendre mon sentiment, et je cherchai des yeux quelqu'un qui pût être de mon avis. J'ignorois qu'il n'y en avoit jamais qu'un dans cette société. Madame de Tonins, peu accoutumée à la contradiction, soutint son opinion avec aigreur, et la compagnie en chœur applaudissoit sans cesse à tout ce qu'elle disoit. Je pris le parti de me taire, m'appercevant un peu trop tard que le ton de cette petite république étoit de blâmer généralement tout ce qui ne venoit pas d'elle, ou qui n'étoit pas sous sa protection. Je reconnus cette vérité à l'éloge qu'on fit de trois ou quatre ouvrages qui m'avoient paru, ainsi qu'au public, au-dessous du médiocre. Je résolus donc de me conduire à l'avenir en conséquence de cette découverte.

Ce qui me rendit encore plus complaisant pour les sentimens de madame de Tonins, furent ceux qu'elle m'inspira. Sans être absolument jeune, elle étoit encore aimable; d'ailleurs la considération où elle vivoit, quoiqu'assez peu méritée, étoit ce qui piquoit

mon goût. L'opinion nous détermine presqu'aussi souvent que l'amour. Madame de Tonins étoit à la mode, et dès-lors elle me paroissoit charmante. Le respect que l'on avoit pour elle ne laissoit pas de m'imposer, et je fus un peu embarrassé sur ma démarche : je pris enfin mon parti. J'arrivai un jour chez elle de si bonne heure, que je la trouvai seule, et je lui déclarai mes sentimens.

Madame de Tonins ne fut ni offensée, ni embarrassée de ma déclaration. Je n'emploierai point avec vous, me dit-elle, la dissimulation si ordinaire aux femmes en pareille occasion ; je suis sensible à vos sentimens. Votre figure me plaît, j'estime votre caractère, et votre esprit m'amuse ; mais avant d'écouter vos sentimens, il faut que vous soyez instruit des miens, et c'est déjà vous donner une très-grande marque de confiance.

Il y a deux choses auxquelles je suis également sensible, et que je prétends concilier, quoiqu'elles paroissent inalliables, le plaisir et la considération. Par le genre de vie que j'ai embrassé, je me suis fait d'avance une retraite honorable, lorsqu'il ne me sera plus permis de prétendre ni à la jeunesse, ni à la beauté. Une femme n'a point alors d'autre

parti à prendre que le bel esprit ou la dévotion ; le dernier parti est trop contraire à mon goût, et je ne le soutiendrois pas ; au lieu qu'en embrassant celui du bel esprit, je puis jouir dès aujourd'hui de la considération, sans être obligée de renoncer aux plaisirs dans lesquels je veux apporter toute la décence possible. Il y a peu de femmes qui ne fussent flattées de votre hommage, et qui peut-être n'en fissent gloire ; pour moi, en prenant un amant, je n'en veux pas l'éclat. J'approuvai le plan de madame de Tonins : je me jettai à ses genoux, et je lui promis une discrétion inviolable, si elle m'accordoit ses bontés. Doucement, monsieur, me dit-elle, il faut que votre conduite me prouve vos sentimens. Dans ce moment il arriva du monde, et je sortis. J'allai quinze jours de suite chez madame de Tonins, sans pouvoir vaincre sa résistance. Elle crut à la fin mon amour si sincère, qu'elle consentit à me rendre heureux. Nous vécûmes ensemble, dans le plus grand mystère, pendant près d'un mois ; mais la société s'apperçut enfin de notre intelligence, et me marqua sur-le-champ autant d'égards que madame de Tonins m'en témoignoit. On me trouva

mille fois plus d'esprit qu'auparavant : mais j'étois peu sensible à la gloire du bel esprit. Autrefois les gens de condition n'osoient y aspirer, ils sentoient qu'ils ne prenoient pas assez de soin de cultiver leur esprit pour la mériter : mais ils avoient une considération particulière et une espèce de respect pour les gens de lettres. Les gens de condition se sont avisés depuis de vouloir courir la carrière du bel esprit ; et, ce qu'il a de plus bizarre, c'est qu'en même-tems il y ont attaché un ridicule. J'étois bien éloigné d'avoir un sentiment si faux ; mais je ne me sentois ni talent ni étude.

La fureur de jouer la comédie régnoit alors à Paris ; on trouvoit par tout des théâtres. La société de madame de Tonins prenoit le même plaisir, et portoit l'ambition plus haut. Pour comble de ridicule, on n'y vouloit jouer que du neuf ; presque tous les acteurs étoient auteurs des pièces qu'ils jouoient. Nos représentations, car je fus bientôt admis dans la troupe, étoient d'un ennui mortel ; on se le dissimuloit : nous applaudissions tout haut, et nous nous ennuyions tout bas. Madame de Tonins m'obligea aussi de faire une comédie. J'eus beau lui représenter combien j'en étois incapable,

elle blâma cette modestie, et m'assura qu'avec ses conseils je ferois d'excellens ouvrages. Je n'en crus rien; mais, par complaisance, je me mis à travailler. Dans ce tems-là, Dufresny, qui étoit un peu engagé dans notre société, nous proposa d'essayer sur notre théâtre sa comédie du mariage fait et rompu, avant de la donner au public; on l'accepta, et on la joignit à la mienne. Dix ou douze spectateurs choisis furent admis à cette représentation; ma pièce réussit au mieux, et celle de Dufresny fut trouvée détestable. Je fus moi-même indigné d'un jugement si déraisonnable; je pris seul le parti de la comédie de Dufresny. La dispute s'échauffa tellement à ce sujet, que madame de Tonins voulut absolument faire donner ma pièce aux comédiens français en même-tems que le mariage fait et rompu. Je voulus en vain m'y opposer, et lui représentai que c'étoit un ridicule de plus que je me donnerois, que les gens de mon état n'étoient point faits pour devenir auteurs, et que, s'ils l'étoient par complaisance pour l'amusement d'une société, ils ne devoient jamais se donner en public. Madame de Tonins me cita qnelques exemples de gens à-peu-près de ma sorte qui avoient bravé avec succès ce préjugé, et me promit que ja-

mais on ne me connoîtroit pour l'auteur de cette pièce. Quoique ces raisons ne fusssent que spécieuses, il fallut céder et me soumettre à tout. Les deux pièces furent jouées à quelques jours de distance. Celle de Dufresny fut applaudie, comme elle le méritoit ; elle est restée au théâtre, et le public la revoit toujours avec plaisir ; et ma comédie, dont on ne connoissoit point l'auteur, fut trouvée fort ennuyeuse. Le parterre désespéré de ne pouvoir s'y intéresser, ni rire, ni même siffler, fut réduit à bâiller. Le bon ton et l'esprit qu'on admiroit chez madame de Tonins ne firent point d'effet au théâtre. Point d'action, peu de fonds, quelques portraits de société qui ne pouvoient pas être entendus, et qui ne valoient guère la peine de l'être, ne faisoient pas une pièce que l'on pût hazarder en public. Je vis clairement que les gens du monde, faute d'étude et de talent exercé, sont rarement capables de former un tout, tel que le théâtre l'exige. Ils composent comme ils jouent, mal en général, et passablement dans quelques endroits. Ils ont quelques parties au-dessus des comédiens de profession; mais le total du jeu et de la pièce est toujours mauvais : l'intelligence générale de toute l'action, et le concert, ne s'y trouvent jamais.

Le dépit de me voir auteur malgré moi, la nécessité d'admirer tout ce qui émanoit de notre société, et sur tout de madame de Tonins, me dégoûterent bientôt et d'elle et du bel esprit. Ce fut alors que je commençai à connoître véritablement madame de Tonins et sa petite cour. Je m'apperçus que chaque société, et sur tout celle du bel esprit, croit composer le public, et que j'avois pris pour une approbation générale le sentiment de quelques personnes que les airs imposans et la confiance de madame de Tonins avoient prévenues et séduites. Le public, loin d'y applaudir, s'en moquoit hautement. Le droit usurpé de juger sans appel les hommes et les ouvrages, notre mépris affecté pour ceux qui réduisoient notre société à sa juste valeur, étoient autant d'objets qui excitoient la plaisanterie et la satyre publique. Outre ces ridicules que je partageois en communauté, on m'en donnoit encore de particuliers. On prétendoit que madame de Tonins, qui donnoit de l'esprit à qui il lui plaisoit, n'en pouvoit pas refuser à celui qui avoit l'honneur de ses bonnes grâces. D'ailleurs notre société n'étoit pas moins ennuyeuse que ridicule; j'étois étourdi, excédé de n'entendre parler d'autre chose que de comédies, opé-

ra, acteurs et actrices. On a dit que le dictionnaire de l'opéra ne renfermoit pas plus de six cents mots, celui des gens du monde est encore plus borné.

Tous ces bureaux de bel esprit ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots, et révolter le public. Je cédai au dépit, et quittai madame de Tonins assez brusquement. Je rentrai dans le monde, bien convaincu que toute société tyrannique et entêtée de l'esprit, doit être odieuse au public, et souvent à charge à elle-même.

Pour me guérir radicalement, et me dégager la tête de toutes les vapeurs du bel esprit, je résolus de vivre quelque tems dans la finance, et ce remède me réussit ; mais il n'étoit pas sûr, et je reconnus que j'avois eu jusques là, sur les financiers, des idées très-fausses à bien des égards.

La finance n'est point du tout aujourd'hui ce qu'elle étoit autrefois. Il y a eu un tems où un homme, de quelque espèce qu'il fût, se jetoit dans les affaires, avec une ferme résolution d'y faire fortune, sans avoir d'autres dispositions qu'un fonds de cupidité et d'avarice, nulle délicatesse sur la bassesse des premiers

emplois, le eœur dégagé de tous serupules sur les moyens, et inaeeessible aux remords après le suecès. Avec ces qualités on ne manquoit pas de réussir. Le nouveau riehe, en conservant ses premières mœurs, y ajoutoit un orgueil féroce dont ses trésors étoient la mesure: il étoit humble ou insolent, suivant ses pertes ou ses gains, et son mérite étoit, à ses propres yeux, comme l'argent dont il étoit idolâtre, sujet à l'augmentation et au décri.

Les financiers de ee tems-là étoient peu eommunicatifs, la défiance leur rendoit tous les hommes suspeets, et la haine publique mettoit encore une barrière entre eux et la société.

Ceux d'aujourd'hui sont très-différens. La plupart, qui sont entrés dans la finanee avec une fortune faite ou avaneée, ont eu une éducation soignée, qui en France se proportionne plus aux moyens de se la proeurer, qu'à la naissance. Il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve parmi eux des gens fort aimables. Il y en a plusieurs qui aiment et cultivent les lettres, qui sont recherehés par la meilleure eompagnie, et qui ne reçoivent chez eux que celle qu'ils choisissent.

Le préjugé n'est plus le même à l'égard des

financiers : on en fait encore des plaisanteries d'habitude, mais ce ne sont plus de ces traits qui partoient autrefois de l'indignation, que les traités et les affaires odieuses répandoient sur toute la finance. Je sais que personne n'a encore osé en parler avantageusement; pour moi, qui rapporte librement les choses comme elles m'ont frappé, je ne crains point de choquer les préjugés de ceux qui déclament stupidement contre la finance, à qui ils doivent peut-être leur existence sans le savoir.

La finance est absolument nécessaire dans un Etat, et c'est une profession dont la dignité ou la bassesse dépend uniquement de la façon dont elle est exercée.

En donnant à ceux qui l'exercent avec honneur, les justes éloges qu'ils méritent, j'avoue que j'ai trouvé plusieurs financiers qui avoient conservé les mœurs de leurs ancêtres. Cela se rencontre parmi ceux qui, avec un cœur bas, ont la tête trop foible pour soutenir l'idée de leur opulence. De ce nombre sont encore plusieurs de ceux qui sont les premiers auteurs de leur fortune. Ces deux espèces de financiers sont rampans, insolens, avares et magnifiques; c'est même par cet endroit que j'ai d'abord connu la finance. M. Ponchard, dont le

hazard me fit connoître la femme dans le tems que je cherchois un contre-poison au bel esprit, étoit précisément ce qu'il me falloit. C'étoit un de ces nouveaux parvenus. Sorti de la bassesse, il étoit monté par degrés des plus vils emplois aux plus grandes affaires. Il étoit intéressé dans toutes celles qui se faisoient, et il ne lui manquoit pour décorer, plutôt que pour achever sa fortune, que le titre de fermier-général. Sa femme, qui étoit d'une extraction aussi basse, en avoit toute la grossièreté, qu'on avoit négligé de corriger par l'éducation. Les grandes fortunes se commencent souvent en province, mais ce n'est qu'à Paris qu'elles s'achevent, et qu'on en jouit. M. Ponchard avoit achevé de gagner à Paris un million d'écus, et sa femme y avoit apporté un million de ridicules. Elle n'étoit plus occupée qu'à s'enrichir encore de ceux des femmes de condition, mais elle n'en saisissoit pas les grâces, qui seules les font pardonner à celles-ci. Comme elle avoit remarqué que presque toutes les femmes du monde avoient des amans, elle en voulut avoir aussi, et ce fut dans ces dispositions que je la trouvai. Elle me jugea digne d'elle, et la facilité de sa conquête me détermina d'autant plus, qu'elle

étoit assez bien de figure, quoiqu'elle ne fût pas aimable.

Chaque chose a sa langue; celle de l'opulence m'étoit inconnue, et j'eus le tems de l'étudier sous M. Ponchard. Il ne parloit que d'or et d'argent, comme un gentilhomme de campagne ne parle que de généalogies. Il étoit confiant dans ses propos; son ton étoit décidé, et son triomphe étoit à table, dont la chère, quoiqu'abondante, ne laissoit pas d'être délicate. Il y avoit aussi du goût dans ses meubles, et il s'en trouve nécessairement dans toutes les maisons opulentes de Paris, par la facilité que les gens riches, quelque grossiers qu'ils soient, ont d'avoir à leur service ou à leurs ordres ceux dont la profession s'occupe des choses de goût. Mais comme ce goût n'est que d'emprunt, il ne sert souvent qu'à mieux faire sentir la crasse primitive du maître de la maison, qu'on ne peut pas façonner comme un meuble.

Pour madame Ponchard, elle n'étoit occupée qu'à étudier et copier les grands airs, qu'elle avoit le malheur de prendre toujours à gauche. Quoiqu'elle tirât son orgueil de la fortune de son mari, elle rougissoit de sa personne.

Je fus bientôt lié dans toute la finance ; ce fut ainsi que je connus plusieurs maisons de financiers, dont je ne pouvois pas faire une comparaison qui fût avantageuse à celle de M. Ponchard. D'ailleurs, pour me dégoûter de madame Ponchard, il suffisoit d'elle-même ; peu s'en falloit qu'elle ne me fît regretter madame de Tonins, et préférer les ridicules aux dégoûts. Elle regardoit un amant comme un meuble, et mon hommage flattant sa vanité, elle vouloit que je fusse par tout avec elle. Je ne fus pas de ce sentiment-là, et bientôt je commençai à négliger auprès d'elle des devoirs que je n'avois jamais remplis bien exactement. J'étois obligé de faire ma cour, je voulois vivre avec mes amis, et madame Ponchard devint fort mécontente de ma conduite. Une financière aime à citer souvent un homme de la cour qui lui est attaché; mais il est encore plus flatteur de se faire voir avec lui en public : l'on fait une partie de campagne, ou l'on donne un souper, toutes les autres femmes ont leur amant, et l'on est réduite à parler du sien. Cette situation peut faire du tort à la longue, et donner de mauvaises impressions. Il est bon d'avoir un homme de condition pour en passer la fantaisie, et n'y pas retourner. Le bon sens

sens l'emporta donc à la fin sur la vanité; et, sans me donner mon congé, madame Ponchard me donna pour associé un jeune commis qu'elle fit entrer dans les sous-fermes, et pour qui elle étoit une duchesse. Je me gardai bien d'éclater en reproches: je la quittai avec autant de mystère; je n'eus pas même les égards de rompre avec elle dans les formes, et nous nous trouvâmes libres et débarrassés l'un de l'autre.

Malgré l'extrême dissipation qui m'emportoit je ne laissois pas de me faire des amis, j'en ai dû quelques-uns aux plaisirs; mais je puis dire que je les ai conservés par mon caractère. Le goût pour des maîtresses doit être subordonné aux devoirs de l'amitié, on y doit être plus fidelle qu'en amour; mais, lorsque j'ai voulu juger du caractère d'un homme que je n'ai pas eu le tems d'étudier, je me suis toujours informé s'il avoit conservé ses anciens amis. Il est rare que cette règle-là nous trompe. Je n'en ai jamais perdu qu'un par une aventure, assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée.

Senecé étoit un de ceux avec qui je n'étois lié que par les plaisirs. Le fonds de son caractère étoit une facilité et une bonté qui alloient jusqu'à la foiblesse. Avec un cœur naturelle-

ment droit, ses bonnes et ses mauvaises qualités dépendoient de ses liaisons. Il ne tenoit à rien par son goût, et se livroit à tout par celui des autres; on lui faisoit accepter aussi indifféremment une cérémonie de deuil qu'une partie de plaisir; il assistoit à tout, et n'imaginoit rien, parce qu'il étoit uniquement déterminé par l'envie de plaire. Il n'étoit jamais embarrassé que de se conformer à tous nos sentimens, qui n'étoient pas toujours aussi uniformes que nos goûts. Senecé étoit enfin le plus complaisant des amis, l'amour en fit un esclave.

Je m'apperçus que, depuis un tems, Senecé n'étoit plus aussi fidelle à nos plaisirs qu'il l'avoit toujours été. Je lui en parlai; il m'avoua qu'il étoit amoureux à la fureur, de la plus aimable et de la plus respectable des femmes. Les éloges des amans m'ont toujours été fort suspects; ceux de Senecé qui n'avoit jamais rien blâmé, l'étoient encore davantage. Il me proposa de me présenter à sa maîtresse, me dit qu'il lui avoit déjà parlé de moi comme de son ami particulier, et que j'en serois parfaitement bien reçu. J'acceptai la proposition, j'y allai avec lui ce jour-là même.

Ce chef-d'œuvre, que m'avoit vanté Senecé, étoit une femme d'environ quarante ans, qui

avoit encore des restes de beauté, sans avoir jamais eu d'agrémens. Il lui restoit de ses anciens charmes un air un peu plus que hardi, qui relevoit merveilleusement la fadeur d'une blonde un peu hazardée.

Madame Dornal, c'étoit son nom, me fit assez d'accueil, quoiqu'elle m'insinuât que je devois être sensible à une préférence qu'elle me donnoit sur beaucoup de personnes qui désiroient d'être admises chez elle, où toute la compagnie étoit choisie. Je fus médiocrement flatté de la distinction; je ne laissai pas de lui répondre poliment; mais je n'avois pas envie d'abuser de la permission qu'elle me donnoit, et je n'allai chez elle dans la suite que pour céder aux importunités de Senecé. Je connus bientôt le caractère de madame Dornal, et je fus indigné de voir un galant homme assez aveugle pour lui être attaché.

Quoique cette femme fut sans naissance, et son mari un homme assez obscur, une de ses manies étoit de se donner pour femme de condition, et d'en parler aussi souvent que tous ceux qui en importunent toujours, et ne persuadent jamais. Le cercle brillant qui se rendoit chez elle se réduisoit à cinq ou six vieilles joueuses, et quelques ennuyeux qui n'étoient

bons qu'à vivre avec elle. Pour le mari, c'étoit une espèce d'imbécille qu'on faisoit manger en particulier, quand sa présence pouvoit incommoder. Cela ne faisoit pas une maison fort amusante; mais quand la compagnie auroit été capable de m'y attirer, la maîtresse étoit faite pour en écarter tout honnête homme. C'étoit un composé de fausseté, d'envie et d'impertinence. Elle avoit eu plusieurs amans dans sa jeunesse, et n'en avoit jamais aimé aucun: elle n'en étoit pas digne; son cœur n'étoit fait que pour le vice. Elle auroit été trop dangereuse, si elle eût eu de l'esprit. Heureusement elle n'en avoit point; ce n'est pas qu'elle n'y prétendît: elle vouloit même paroître vive, parce qu'elle s'imaginoit que cela lui donnoit un air de jeunesse et d'esprit, et la vivacité qui n'en vient pas ajoute encore à la sottise. Je ne concevois pas l'aveuglement de Senecé, ni qu'on pût être attaché à une femme sans jeunesse, et dont l'ame auroit enlaidi la beauté même. Je crus qu'il étoit du devoir de l'amitié d'ouvrir les yeux à mon ami; un attachement indigne commence par donner un ridicule à un homme, et finit par le rendre méprisable. Je n'ignorois pas qu'une pareille entreprise étoit délicate avec un hom-

me amoureux, et j'étois fort embarrassé. Ce qui me détermina fut de voir que Seneeé rompoit insensiblement avec tous ses amis, et particulièrement avec sa famille. On n'est pas toujours obligé d'avoir ses parens pour amis; mais il est décent de vivre avec eux comme s'ils l'étoient, et de cacher au public toutes les dissentions domestiques. Seneeé eut avec sa sœur, qui étoit une femme respectable, une discussion qui fit éclat; tout le monde donnoit le tort à mon ami, et je vis clairement que ce scandale étoit l'ouvrage de la Dornal. Elle connoissoit assez la facilité de son amant, pour craindre qu'on ne le lui enlevât; elle avoit résolu de le subjuger; et comme elle ne se croyoit pas assez jeune pour s'assurer de sa constance, elle commença par l'éloigner de tous ceux dont les conseils auroient pu déranger ses projets. J'eus l'honneur de ne lui être pas moins suspect qu'un autre. Elle fit quelque tentative contre moi auprès de Seneeé; mais soit qu'elle l'eût trouvé un peu trop prévenu en ma faveur, et qu'elle craignît une indiscrétion de sa part avec moi, soit qu'elle voulut me mettre dans ses intérêts, il n'y eut point d'avances et de bassesses qu'elle ne fît pour me plaire. Elle ajouta encore par-là au mépris que j'avois

déjà pour elle. J'en parlai à Senecé, et ce fut sans aucun ménagement. Je lui fis sentir, ou plutôt je lui représentai le tort qu'il se faisoit. Apparemment qu'il avoit déjà entendu parler désavantageusement de sa maîtresse, car il m'interrompit sur le champ. Je vois, me dit-il, que vous êtes aussi prévenu que les autres contre madame Dornal. Ne m'est-il pas permis d'avoir une maîtresse, et ne suis-je pas trop heureux d'en faire mon amie? La pauvre madame Dornal est bien malheureuse avec les sentimens nobles qu'elle a, de n'avoir que des ennemis. Vous êtes plus injuste qu'un autre à son égard, car elle vous aime, et je suis témoin qu'elle n'a rien oublié pour vous plaire.

Je laissai Senecé dire tout ce qu'il voulut; après quoi je repris en ces termes:

Vous savez que ma morale est celle d'un honnête homme et d'un homme du monde qui n'est jamais sévère sur l'amour. Puis-je trouver mauvais que vous soyez amoureux? Ce seroit reprocher à quelqu'un d'être malade. Quoique votre attachement paroisse ridicule, on ne doit que vous plaindre, et non pas vous blâmer. N'est-on pas trop heureux, dites-vous, de trouver une amie dans sa maîtresse? Oui, sans doute, et c'est le comble du bonheur de

goûter avec la même personne les plaisirs de l'amour et les douceurs de l'amitié, d'y trouver à la fois une amante tendre et un ami sûr, je ne désirerois pas d'autre félicité; malheureusement pour vous c'est un état où vous ne pouvez pas prétendre avec la Dornal. Vous en êtes amoureux, faites-en votre maîtresse, l'amour est un mouvement aveugle qui ne suppose pas toujours du mérite dans son objet; on n'est heureux que par l'opinion, et l'on ne dispose pas librement de son cœur, mais on est comptable de l'amitié. L'amour se fait sentir, l'amitié se mérite, elle est le fruit de l'estime. La Dornal en est-elle digne? Je fis alors à Seneeé le portrait de sa maîtresse; il étoit affreux, car il ressembloit. On est bien à plaindre, ajoutai-je, d'aimer l'objet du mépris universel; mais, quand on ne sauroit se guérir d'un attachement honteux, il faut du moins s'en cacher, et il semble que vous affectiez de vous montrer par tout avec elle. On vous voit ensemble aux spectacles, sans qu'elle puisse trouver d'autre compagnie que celle que vous y engagez par surprise, ou par une complaisance forcée. Je ne suis point la dupe des politesses intéressées de votre maîtresse; peut-être n'a-t-elle pris ce parti-là qu'après avoir

inutilement essayé de me détruire dans votre esprit; je serois même fâché qu'elles fussent sincères, son amitié me seroit importune, et son estime déshonorante. J'ai cru devoir vous parler avec force et franchise. D'ailleurs comme je suis le seul de vos anciens amis qui aille dans cette maison, je serois au désespoir qu'on me soupçonnât d'approuver votre commerce. C'est à vous d'accorder votre plaisir avec vos devoirs; satisfaites vos désirs, mais qu'une femme ne vous arrache, ni à votre famille, ni à vos amis. Senecé demeura un peu interdit; il me répondit que si je la connoissois mieux, j'en prendrois d'autres sentimens. Enfin il me parut confus et plus affligé que converti. La bonté de son cœur, qui rendoit justice à mes intentions, l'empêcha de s'emporter contre moi, comme la plupart des amans l'auroient fait; mais il n'en parut pas plus détaché de sa maîtresse.

Il n'étoit guère convenable que je continuasse d'aller chez une femme dont je pensois et parlois si mal; je cessai mes visites, je n'y allois que lorsque Senecé m'y entraînoit. Elle m'en fit d'abord quelques reproches; mais apparemment qu'il lui rendit compte de mes motifs et de notre conversation, car elle chan-

gea tout-à-coup l'accueil qu'elle avoit coutume de me faire, et me marqua une haine qui étoit aussi sincère que ses premières amitiés avoient été fausses. J'en fus charmé, et je cessai absolument d'y aller.

Cependant je voyois toujours Senecé; il craignoit de me parler de sa maîtresse, et je ne lui en disois pas un mot. De tems en tems, je le trouvois triste et pensif; je l'aimois véritablement, et je m'intéressois à son état. Je lui demandai un jour le sujet de son chagrin, son embarras me fit soupçonner une partie de la vérité. Après plusieurs défaites, il m'avoua qu'il avoit quelquefois des altercations avec sa maîtresse, et qu'elle le traitoit avec beaucoup de hauteur et même de dureté. C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous êtes subjugué, et que votre maîtresse n'est pas contente d'avoir un amant auquel elle ne devoit plus raisonnablement prétendre, à moins qu'elle n'en devienne le tyran. Je voulus lui rappeler alors ce que je lui avois déjà dit. Vous ne m'apprendrez rien, reprit-il en m'interrompant, que je ne sache, et que je ne me sois dit. Je sens avec vous, et avec tout le monde, le mépris qu'elle mérite, c'est ce qui achève mon malheur; je la méprise et je l'aime. Dans

ce cas, lui répliquai-je, je ne puis que vous plaindre; mais j'imagine qu'il n'est pourtant pas difficile de rompre un engagement dont on rougit. Ce n'est pas tout, reprit-il, je la redoute, c'est un étrange caractère, une femme emportée, qui est capable des partis les plus violens. Je lui ai fait connoître que j'étois excédé de sa tyrannie, et sur le point de m'en affranchir; elle ne m'a point dissimulé qu'elle ne me verroit pas infidelle impunément, et qu'elle auroit recours aux moyens les plus cruels. Impertinence de sa part, repris-je, ridicule de la vôtre; elle n'est pas si déterminée, et ne vous croit pas si timide. Pardonnez-moi, reprit Seneeé, elle a pénétré mes craintes. Ne doutez point, dis-je alors, qu'elle ne soit capable du crime, puisqu'elle est assez indigne pour vous en pardonner les soupçons, et pour vous revoir. Si quelque chose peut vous rassurer, ce sont ses menaces. Mais il est un moyen plus simple; ne la revoyez jamais, vous n'aurez rien à redouter de sa part. Seneeé soupira et rougit: Je suis, reprit-il, assez humilié pour ne pas craindre de l'être davantage. J'avoue que je n'en suis pas détaché; je ne puis pas m'empêcher de regarder ses emportemens comme les effets de son

amour, je suis persuadé qu'elle m'aime, et l'on doit pardonner bien des choses à l'amour; son cœur est uniquement à moi; et il n'y a personne qu'elle me préférât. Je crois, lui dis-je, que vous pouvez être assuré de sa constance, sans être soupçonné d'amour-propre. Il lui faut un amant, elle vous a trouvé par un destin unique; si elle vous perdoit, pourroit-elle se flatter d'un second miracle qui vous donnât un successeur? Voilà ce qui l'attache à vous, non pas comme une amante, car elle n'est digne ni d'aimer ni d'être aimée, mais comme une furie qui craint de perdre sa proie. Je ne suis pas prévenu en ma faveur; et, malgré l'horreur que je me flatte de lui inspirer, je suis sûr que je vous supplanterois, sans avoir rien pour moi que la nouveauté. Seneeé trouva ma témérité ridicule.

Notre conversation n'eut pas d'autre suite: Seneeé retourna le soir même souper chez la Dornal. Ce que j'avois avaneé me fit naître l'idée de l'exécuter, (comme l'unique moyen de détromper et de guérir mon ami.) Après la première conversation que j'avois eue avec Seneeé au sujet de sa maîtresse, j'avois résolu de ne lui en jamais parler, et de respecter l'erreur d'un ami, puisqu'il y trouvoit son bon-

heur ; mais lorsqu'il m'eût fait connoître son état, et que son indigne attachement, en le faisant mépriser, ne le rendoit pas plus heureux, je ne songeai plus qu'à l'arracher à ses fers honteux. La difficulté étoit de revoir la Dornal, et le hazard y pourvut. Je l'aperçus un jour à la comédie avec Seneeé dans une loge, au fond de laquelle il se cachoit, car il faut lui rendre justice, il rougissoit d'être avec elle. Je feignis de n'avoir reconnu que lui, et j'allai le trouver comme pour lui demander une place. Mon abord les déconcerta l'un et l'autre ; je vis dans les yeux de la Dornal toute la rage que ma vue lui inspiroit, et qu'elle avoit peine à cacher : elle ne put cependant empêcher que je ne prisse la place que j'avois demandée, et que Seneeé n'avoit osé me refuser ; et, comme j'avois mon dessein, je ne parus pas faire attention à la mauvaise grâce dont elle me fut accordée.

Pendant la comédie, je fis à la Dornal quelques politesses qui commencerent à la calmer, je les augmentai par degrés ; enfin, soit qu'elle attribuât mon procédé au remords de lui avoir déplu, soit qu'elle aimât encore mieux me gagner, que d'avoir à combattre contre moi dans le cœur de Seneeé, elle finit par me

faire un accueil assez flatteur. Je lui offris la main pour la conduire à son carosse ; elle l'accepta, et me demanda si je ne venois pas souper avec eux. J'y consentis, et Senecé m'en parut charmé. Le souper se passa fort bien : je fis à la Dornal plusieurs agaceries auxquelles elle répondit, et nous nous séparâmes meilleurs amis que nous ne l'avions jamais été. J'y retournai le lendemain, je fus encore mieux reçu que la veille. Je tins la même conduite pendant plusieurs jours, et je n'oubliai rien pour lui persuader que j'étois amoureux d'elle. J'y allois dans l'absence de Senecé, et je voyois qu'elle lui faisoit mystère de mes visites. Il me disoit qu'il vivoit plus tranquillement avec elle, et que si elle continuoit à le traiter avec autant de douceur, il seroit le plus heureux des hommes. Je compris facilement la raison de ce changement, mais je me gardai bien de la lui dire ; il n'étoit pas encore tems. Enfin, lorsque la Dornal crut avoir assez fait de progrès dans mon cœur, elle se hazarda à me parler avec confiance. Elle me fit des plaintes et des reproches des discours que j'avois tenus sur son compte à Senecé, qui avoit eu la foiblesse de les lui rapporter. Je profitai sur le champ de l'ouverture qu'elle me donnoit ; j'en avouai

plus qu'il n'en avoit dit, et j'ajoutai que la jalousie m'en avoit encore inspiré davantage. Feignant alors de ne pouvoir plus cacher mon secret, je lui dis en rougissant, et je le pouvois à plus d'un titre, que je l'avois aimée dès le premier moment, que je n'avois pu supporter le bonheur de Senecé, et que j'avois fait tous mes efforts pour le dégoûter et l'éloigner, n'espérant pas de pouvoir le supplanter autrement.

Je remarquai que la Dornal avaloit à longs traits le poison que je lui présentois; ses yeux s'attendrirent, elle me répondit qu'elle avoit été bien injuste à mon égard, qu'elle ne pouvoit pas me blâmer, que l'amour portoit son excuse avec lui, qu'elle m'eût préféré à Senecé, si elle eût pénétré mes sentimens; qu'elle l'avoit sincèrement aimé; mais que, depuis quelque tems, il n'en étoit guère digne, et qu'elle sentoit qu'un hommage tel que le mien étoit bien capable de la déterminer à abandonner un amant qui m'étoit si fort inférieur. Elle prononça ces derniers mots avec une rougeur qui ne lui convenoit guère. Je me jettai à ses genoux, et lui fis entendre, par mes remercîmens, qu'elle venoit de s'engager avec moi.

Les préliminaires d'une intrigue ne languis-

sent pas avec une femme consommée ; les retardemens auroient eu un air d'enfance, dont la vertueuse Dornal étoit fort éloignée. En peu de jours nos affaires furent réglées, et il fut arrêté qu'on me donneroit la première nuit que Senecé passeroit à Versailles.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'étoit content de sa maîtresse que depuis qu'elle s'éloignoit de lui : ce n'étoit pas mon compte ; pour l'exécution de mon projet, il falloit qu'il fût jaloux. J'affectois inutilement d'avoir devant lui un air d'intelligence avec sa maîtresse, nous nous lancions des regards qui dévoilent tant de mystères, et trahissent les amans : tout cela échappoit au tranquille Senecé. Un jour il me dit qu'il comptoit aller le lendemain à Versailles, pour les affaires de son régiment. J'évitai de me trouver ce jour-là à souper avec lui chez la Dornal. Je ne doutois point qu'elle ne m'avertît du voyage, et je voulois la mettre dans la nécessité de me l'écrire : je ne me trompai point. Dès le lendemain matin, je reçus d'elle un billet très-galant, et encore plus clair, par lequel elle me donnoit rendez-vous pour la nuit suivante ; elle y parloit de Senecé avec mépris, et me donnoit les assurances de l'amour le plus violent.

J'allai aussitôt chez Senecé, je lui parlai de son voyage de Versailles avec un air d'intérêt d'autant plus suspect, que cela devoit m'être indifférent; il y fit attention, et je le remarquai. Lorsque je l'eus amené au point que je désirois, je le quittai; mais, en tirant mon mouchoir, je laissai tomber exprès, le billet de la Dornal; je vis que Senecé fut près de le ramasser, et qu'il n'attendit que je fusse sorti, que pour s'en saisir plus sûrement. Je ne doutai point de l'effet que ce billet produiroit sur lui, et je me préparai à mon rendez-vous, dont je n'avois assurément pas envie de profiter; mais je croyois que l'unique moyen de détromper mon ami, étoit de paroître à ses yeux, pousser l'aventure jusqu'à la dernière extrémité.

Je me rendis chez la Dornal sur le minuit, avec un air de mystère affecté. Senecé qui y avoit soupé, venoit d'en sortir. Il étoit monté en chaise, comme pour se rendre à Versailles; mais au bout de la rue il en étoit descendu, et revenu à pied à quatre pas de la maison, où je l'apperçus qui faisoit le guet. Je ne fis pas semblant de l'avoir vu, et j'entrai.

Je trouvai la fidelle Dornal dans le déshabillé le plus galant: il ne lui manquoit que de la jeunesse

nesse et des charmes, et à moi de l'amour. J'eus quelques remords sur le rôle que je jouois : mais je me raffermis par le motif. Je ne doutois point que Senecé ne me suivît bientôt. Je ne me trompois pas. Il entra un moment après moi, et dans le tems que la Dornal vint m'embrasser avec transport, en me pressant de nous mettre au lit. Senecé l'entendit distinctement. La fureur le tint quelque tems immobile; la Dornal fut extrêmement déconcertée, et je parus l'être. Enfin, Senecé me regardant avec des yeux furieux : C'est toi, perfide ami, me dit-il, qui partage l'infidélité de cette malheureuse, et en même-tems vint sur moi l'épée à la main. Je n'eus que celui de me mettre en défense, et de parer le coup qu'il me portoit; mais l'audacieuse Dornal, qui s'étoit rassurée dans l'instant, le saisit, lui demanda de quel droit il venoit chez elle faire un tel scandale, et lui ordonna de sortir.

Rien n'égale l'étonnement que me donna cette impudence : il augmenta encore lorsque j'en vis l'effet. Ces paroles, qui auroient dû mettre le comble à la fureur de Senecé, lui en imposerent. La Dornal continua de le traiter avec la dernière hauteur, et je vis Senecé trembler devant son tyran.

Lorsque je vis qu'il n'y avoit pas autre chose à craindre, je sortis, et j'attendis dans la rue pour voir la suite de cette aventure. J'y fus bien une heure sans voir paroître Senecé. Je ne pouvois pas imaginer ce qui le retenoit, je ne croyois pas que le procédé de la Dornal exigeât une explication si longue; ennuyé d'attendre, je me retirai chez moi.

Le lendemain j'écrivis à Senecé une lettre détaillée, dans laquelle je lui rendois un compte exact de ma conduite et de mes motifs: je n'en reçus point de réponse. J'appris, quelques jours après, qu'il continuoit de revoir sa maîtresse. Je ne concevois pas comment elle avoit pu se justifier, ni qu'il eût été assez foible pour lui pardonner. Il m'a toujours évité depuis. Pour moi, après lui avoir fait faire de ma part, toutes les avances possibles, j'ai cessé de le rechercher. J'ai su depuis que le mari de la Dornal étant mort assez brusquement, Senecé avoit eu la lâcheté d'épouser cette vile créature. Comme il est parfaitement honnête homme, très-estimable d'ailleurs, et qu'il a été mon ami, je n'ai pu m'empêcher de le plaindre, et je le trouve trop puni.

J'ai compris par cette aventure, qu'il est impossible de ramener un homme subjugué;

et que la femme la plus méprisable, est celle dont l'empire est le plus sûr. Si le charme de la vie est de la passer avec une femme qui justifie votre goût par ses sentimens, c'est le comble du malheur d'être dans un esclavage honteux, asservi aux caprices de celles qui désunissent les amis, et portent le trouble dans les familles. Les exemples n'en sont que trop fréquens dans Paris.

Les intrigues où j'étois engagé pour mon compte m'empêcherent de songer davantage à cette aventure. Je me trouvois alors trois maîtresses à la fois : il faut des talens bien supérieurs pour les conserver, c'est-à-dire, les tromper toutes, et faire croire à chacune qu'elle est unique.

Une femme n'a pas besoin d'être bien pénétrante pour soupçonner des rivales ; la multiplicité des devoirs d'un amant les empêche d'être bien vifs.

Il y en eut une dont je m'ennuyai, et que je quittai bientôt, parce qu'elle étoit trop, ce qu'on appelle vulgairement *caillette*. Celle de ce caractère, ou plutôt de cette espèce, n'a ni principes, ni passions, ni idées. Elle ne pense point, et croit sentir ; elle a l'esprit et le cœur également froids et stériles. Elle n'est

occupée que de petits objets, et ne parle que par lieux communs, qu'elle prend pour des traits neufs. Elle rappelle tout à elle, ou à une minutie dont elle sera frappée. Elle aime à paroître instruite, et se croit nécessaire. La tracasserie est son élément; la parure, les décisions sur les modes et les ajustemens font son occupation. Elle coupera la conversation la plus importante pour dire que les taffetas de l'année sont effroyables, et d'un goût qui fait honte à la nation. Elle prend un amant comme une robe, parce que c'est l'usage. Elle est incommode dans les affaires, et ennuyeuse dans les plaisirs. La *caillette* de qualité ne se distingue de la *caillette* bourgeoise que par certains mots d'un meilleur usage et des objets différens : la première vous parle d'un voyage de Marli, et l'autre vous ennuie du détail d'un souper du Marais. Qu'il y a d'hommes qui sont des *caillettes!*

Je rompis bientôt après avec une autre, parce que j'étois après le jeu ce qu'elle aimoit le mieux. Ce n'étoit point que je fusse piqué de n'être pas son unique passion; mais il n'y a rien de si désagréable, que de ne pouvoir compter sur un rendez-vous fixe qu'elle sacrifioit toujours à la première partie qui se

présentoit. D'ailleurs, je ne pouvois aller chez elle que je n'y trouvasse toujours quelqu'une de ces prétendues comtesses ou marquises, parmi lesquelles on en trouve quelquefois de réelles, qui déshonorent leur nom par l'indigne commerce qu'elles font. Une femme dont la maison est livrée au jeu, s'engage ordinairement à plus d'un métier. Ce n'étoit pas encore ce qui me déplaisoit le plus. Il n'y a point de mauvaise compagnie en femme qu'on ne puisse désavouer suivant les différentes circonstances, mais on doit être plus délicat sur les liaisons avec les hommes. Malheureusement je trouvois encore, chez ma maîtresse, de ces chevaliers qui sont réduits à vivre brillamment à Paris, faute de pouvoir subsister dans leur province, dont ils sont quelquefois obligés de sortir par une mauvaise humeur de la justice.

A peine eus-je quitté celle dont je viens de parler, que je fus obligé d'en sacrifier une autre aux devoirs de la société. Madame Derval, c'étoit son nom, étoit ce qu'on appelle une bonne femme. Elle avoit le cœur droit, l'esprit simple, et de la candeur dans le procédé. Il étoit aussi nécessaire à son existence d'aimer que de respirer. Chez elle l'a-

mour avoit sa source dans le caractère, et ne dépendoit point d'un objet déterminé. Il lui falloit un amant, quel qu'il fût: son cœur n'auroit pas pu en supporter la privation; mais elle en auroit eu dix de suite, pourvu qu'ils se fussent succédés sans intervalle, qu'à peine se seroit-elle apperçue du changement. Elle aimoit de très-bonne foi celui qu'elle avoit, et conservoit les mêmes sentimens à son successeur. La figure de madame Derval, qui étoit charmante, lui assuroit toujours un amant, l'inconstance naturelle aux amans heureux le lui faisoit bientôt perdre; mais il ne la quittoit que pour faire place à un autre, dont le bonheur étoit aussi sûr et la constance aussi foible.

D'ailleurs, le bon air étoit de l'avoir eue, et je voulus en passer ma fantaisie. Je comptois que ce seroit une affaire de quelques jours; mais la bonté de son caractère, sa complaisance, ses attentions, ses caresses, son empressement pour moi, m'arrêterent insensiblement. Je l'avois prise par caprice, je m'y attachai par goût; et il y avoit déjà deux mois que je vivois avec elle, sans songer à la quitter, lorsque je reçus un billet conçu en ces termes:

« Lorsque vous avez pris madame Derval, » Monsieur, j'étois dans le même dessein ; » mais vous m'avez prévenu, votre fantaisie m'a paru toute simple, et j'ai pris le » parti d'attendre qu'elle fût passée pour satisfaire la mienne. Cependant votre goût » devroit être épuisé depuis deux mois, un » terme si long tient de l'amour et même de » la constance. J'espérois toujours que vous » quitteriez madame Derval ; j'attendois mon » tour ; dans cette confiance, j'ai rompu avec » une maîtresse que j'aurois gardée. Vous » êtes un trop galant homme pour troubler » l'ordre de la société ; rendez-lui donc une » femme qui lui appartient ; vous devez sentir la justice de ma demande ».

Ce billet me parut si singulier, que j'allai sur-le-champ le communiquer à madame Derval ; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis par ses réponses obscures et équivoques, que cela lui paroissoit aussi simple qu'indifférent ! Dès ce moment je sentis mes torts ; je songeai à les réparer, et je rendis dans le jour même à la société madame Derval, comme un effet qui devoit être dans le commerce.

Quoique je ne vécusse au milieu des plai-

sirs que dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'étois trop répandu pour n'être pas du moins connu de la mauvaise. On n'est point impunément un homme à la mode. Il suffit d'être entré dans le monde sur ce pied-là, pour continuer d'y être, lors même qu'on ne le mérite plus. Aussi-tôt qu'un homme parvient à ce précieux titre, il est couru de toutes les femmes, qui sont plus jalouses d'être connues qu'estimées. Ce n'est sûrement pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les détermine; c'est par air qu'elles courent après un homme qu'elles méprisent souvent, quoiqu'elles le préfèrent à un amant qui n'a d'autre tort que d'être un honnête homme ignoré.

On croit qu'elles en sont assez punies par l'indiscrétion, la perfidie et tous les mauvais procédés qu'elles essuyent : point du tout; elles sont déshonorées, elles ne désirent que d'être sur la scène du monde; l'éclat qui feroit périr de désespoir une femme raisonnable, les console de tout.

Les filles qui vivent de leurs attraits ont la même ambition que les femmes du monde; non-seulement la conquête d'un homme célèbre met un plus haut prix à leurs charmes,

mais cela les élève encore à une sorte de rivalité avec certaines femmes de condition qui n'ont que trop de ressemblance avec elles, de sorte que vous entendez souvent citer les mêmes noms par des femmes qui ne seroient pas faites pour avoir les mêmes connoissances. D'ailleurs, indépendamment des commerces réglés, je me trouvois quelquefois engagé dans des soupers de liberté, où il sembleroit qu'on vînt se dédommager de la contrainte qu'exigent les honnêtes femmes, si l'on pouvoit leur faire un reproche si mal fondé.

C'étoit dans ces parties que je connoissois les beautés nouvelles que la misère, le libertinage et la séduction fournissent à la débauche de Paris.

J'avoue que je ne m'y suis jamais trouvé sans une secrète répugnance. Ces tristes victimes de nos fantaisies et de nos caprices, m'ont toujours offert l'image du malheur, et jamais celle du plaisir.

Je me voyois l'objet des agaceries des coquettes et des déclarations peu équivoques de plusieurs autres. Ce manége qui m'avoit amusé pendant quelque tems, me parut enfin ridicule. Je m'apperçus du mépris que les gens sensés, même ceux qui aiment le plai-

sir, font d'un homme à la mode, et je commençai à rougir d'un titre que je partageois avec des gens fort méprisables. L'idée d'une vie plus tranquille vint se présenter à mon esprit. Je jugeai qu'elle seroit plus conforme à mes véritables sentimens, et je résolus de vivre avec moins d'éclat. Une aventure qui m'arriva alors acheva de me déterminer à céder au penchant de mon cœur.

On m'avoit souvent adressé de ces lettres que les personnes connues à Paris par leur goût pour le plaisir, ou par leur fortune, sont en possession de recevoir. Le sujet et le style en sont toujours les mêmes. C'est une jeune et aimable personne qui vous déclare timidement un goût décidé pour vous, et vous offre ses faveurs à un prix raisonnable. Je me divertissois de ces billets; c'est toute la réponse qu'ils exigent, à moins qu'on n'accepte la proposition. Mais je fus un jour exposé à une épreuve plus séduisante.

Mon valet de chambre entra un matin dans mon appartement, et me dit qu'une femme assez mal vêtue attendoit depuis longtems que je fusse éveillé pour me parler d'une affaire qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, communiquer qu'à moi. J'ordonnai qu'on la fît

entrer, et qu'on nous laissât seuls. J'attendois qu'elle m'expliquât ce qu'elle vouloit; mais je n'ai jamais vu d'embarras pareil au sien. Tout ce que le malheur, la honte, la misère et la vertu humiliée peuvent inspirer, étoit peint sur son visage. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche; la parole expiroit toujours sur ses lèvres. Son état me toucha : je cherchai à la rassurer; je lui marquai toute la sensibilité qui pouvoit l'encourager. Après plusieurs efforts, et tâchant de me dérober des larmes qui sortoient malgré elle d'une voix basse et entrecoupée, elle me dit qu'elle étoit dans la dernière misère; qu'elle avoit perdu son mari qui la faisoit vivre de son travail; qu'elle avoit été obligée de vendre ce qui lui étoit resté pour payer quelques dettes; qu'elle avoit une fille d'environ seize ans, qui achevoit son malheur, par la tendresse qu'elles avoient l'une pour l'autre, et l'impossibilité où elle étoit de la faire subsister. Elle s'arrêta là : les larmes qu'elle avoit tâché de suspendre, sortirent avec plus d'abondance, et lui couperent la voix. Je me sentois ému; son discours, son état, sa physionomie m'intéressoient. Je fis cependant effort sur moi-même pour lui cacher mon trouble, pour calmer

le sien et l'engager à continuer. Je lui demandai ce qu'elle désiroit que je fisse pour elle. On m'a assuré, me répondit-elle avec un trouble nouveau, et qui paroissoit encore augmenter à chaque instant, qu'il y avoit des personnes riches qui vouloient bien avoir soin des filles qui n'ont d'autre ressource que la charité : je viens implorer la vôtre. Je sens bien, poursuivit-elle toujours en pleurant, à quelle reconnoissance j'engage ma malheureuse fille ; mais je ne puis me résoudre à la voir mourir, accablée par la misère. Ces dernières paroles furent celles qui lui coûterent le plus, à peine les put-elle articuler. La honte lui fit baisser les yeux ; je sentis que j'en étois autant l'objet qu'elle-même. Elle rougissoit à-la-fois d'un discours humiliant pour elle, et que la nature, qui se révoltoit, lui faisoit sans doute trouver offensant pour moi. Je pénétrai son ame, ses sentimens passerent dans mon cœur ; j'essayai de la consoler ; et comme je ne me trouvois pas moi-même fort tranquille, je lui donnai l'argent que j'avois sur moi, et la renvoyai pour respirer en liberté. Que le malheur rend reconnoissant ! J'eus toutes les peines du monde à me dérober à l'excès de ses remercîmens.

Lorsqu'elle fut sortie, je fis réflexion sur son état, sur les combats que son cœur dut essuyer avant de faire cette démarche, et combien notre vertu dépend de notre situation.

Je vécus ce jour-là comme à mon ordinaire, c'est-à-dire, que je me trouvai avec les mêmes personnes et dans les mêmes plaisirs; mais je fus toujours traversé par des distractions. L'impression que cette infortunée avoit faite sur mon ame ne me laissoit pas tranquille. Je me retirai chez moi toujours occupé de cette image.

Le lendemain matin on m'annonça la même personne : j'ignorois ce qui pouvoit la ramener; j'ordonnai qu'on la fît entrer. Elle entra suivie d'une jeune fille que je jugeai être la sienne, et qui l'étoit en effet. J'étois encore au lit. Elles s'avancerent l'une et l'autre auprès de moi. La mère me fit encore les remercîmens les plus humbles de ce que je lui avois donné la veille. La fille, qui gardoit le silence, joignit seulement aux discours de sa mère l'air le plus soumis. J'eus le tems de l'examiner. Je n'ai jamais rien vu de si aimable; la surprise qu'elle me causa m'empêcha d'imposer silence à la mère. Je la laissois parler sans songer à ce qu'elle me disoit, tant j'étois frappé de la beauté de

sa fille. La candeur, la vertu, l'innocence étoient peintes sur son visage. On ne voit point de ces physionomies-là dans le grand monde. Les traits les plus réguliers et les plus séduisans ne perdoient rien de leur éclat, malgré l'abattement et la pâleur qui devoient naturellement les éteindre. Elle n'avoit pas la force de se soutenir : elle n'osoit me regarder, et ne respiroit que par de profonds soupirs. Je lui dis d'approcher, elle le fit en tremblant; sa frayeur me parut extrême. Que craignez-vous, lui dis-je, mademoiselle? vous est-il arrivé quelque nouveau malheur? quelle raison vous a fait venir ici? Celle de vous marquer notre reconnoissance, répondit-elle en hésitant. Vous en avez plus, lui dis-je, que ne mérite un simple sentiment d'humanité; il faut que vous ayiez d'autres sujets de vous affliger; parlez en assurance; je ne vous demande pour toute reconnoissance, que de me faire connoître vos nouveaux besoins. Au lieu de me répondre, elle jeta les yeux sur sa mère, et se mit à pleurer. La mère ne put retenir ses larmes, elle prit sa fille entre ses bras; elles se tenoient l'une et l'autre embrassées; elles se serroient, comme si elles eussent craint d'être séparées pour toujours. Je ne savois que pen-

ser d'une douleur si immodérée; je crus enfin en pénétrer le motif. Auriez-vous craint, leur dis-je, que j'osasse abuser de votre malheur? N'est-ce point une idée si injurieuse pour moi qui cause votre frayeur? Hélas! monsieur, reprit la mère, j'ai cru devoir amener Julie pour remercier notre bienfaiteur, nous n'osions l'une et l'autre envisager d'autres motifs. Mais.... je l'interrompis à l'instant; son embarras ne me fit que trop connoître son idée; je pensai que je devois épargner au malheur de la mère, à la pudeur de la fille, et à moi-même une explication plus détaillée. Ne parlez plus, repris-je, du foible secours que je vous ai donné, vous ne m'en devez point de reconnoissance, et je vous offre tous ceux dont vous pouvez avoir besoin. Prenez des sentimens plus consolans pour vous, plus flatteurs pour moi, et moins injurieux à nous trois. En leur parlant, je vis tout-à-coup paroître la sérénité sur leur visage, et particuliérement sur celui de sa fille, que je considérai avec plus d'attention et de liberté, aussitôt que ma présence ne la fit plus rougir: ou plutôt il me parut qu'elle ne sentoit pas des mouvemens moins vifs; mais ils n'étoient ni douloureux, ni humilians. Elles tomberent l'une et l'autre à ge-

noux auprès de mon lit; leurs larmes ne s'arrêterent point, le prineipe seul étoit changé. Elles parloient ensemble, et se confondoient dans leurs remereîmens. Il sembloit que leur cœur ne pût suffire à leur joie; elle éclatoit : elles ne pouvoient l'exprimer, leurs discours étoient sans ordre, elles ne se faisoient entendre que par leurs transports. Quoi, disoient-elles, le ciel nous offre un bienfaiteur dont la générosité pure!... grand Dieu! que nous sommes heureuses!... que de grâces!... Elles me prenoient les mains; Julie me les serroit, en les mouillant de larmes. La reconnoissance et la vertu la faisoient me prodiguer des caresses dont sa pudeur auroit été effrayée, si j'eusse osé les hazarder. L'innocence est souvent plus hardie que le vice n'est entreprenant.

Je fus attendri de ce spectacle; mes yeux avoient peine à retenir mes larmes. Je les fis relever, et les obligeai de s'asseoir. Je leur imposai enfin silence; je vis combien leur reconnoissance se faisoit violence pour m'obéir.

Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté de Julie. Je l'avouerai cependant, cette figure charmante ne m'inspira pas le moindre désir dont sa vertu eût pu être blessée. Un sentiment

timent de respect pour son malheur et pour sa vertu, avoit fermé mon cœur à tous les autres.

Je leur demandai leur situation. Elles m'apprirent en détail ce que la mère m'avoit dit la veille, que son mari avoit un emploi qui les faisoit vivre, et qui étoit toute leur fortune; que, sans cette mort précipitée, Julie alloit épouser un jeune homme dont elle étoit aimée, et qu'elle aimoit. Julie rougit, et sa mère ayant voulu faire l'éloge de ce jeune homme, elle renchérit sur elle avec tant de vivacité, que je jugeai que la mère m'accusoit juste. Je leur demandai si ce jeune homme ne persistoit pas toujours dans les mêmes sentimens, et si leur état n'avoit point changé son cœur. Oh! mon Dieu, non, reprit Julie, les procédés qu'il a eus avec nous depuis la mort de mon père, méritent bien toute mon estime. Il a partagé avec nous, ajouta la mère, les revenus d'un petit emploi qu'il a; mais je me suis aperçu qu'il s'incommodoit extrêmement sans pouvoir nous fournir le nécessaire dont je vois qu'il se prive; c'est ce qui nous a obligées de recourir à votre charité.

Je leur dis de me l'amener le lendemain, et les renvoyai; mais ce ne fut pas sans leur im-

poser silence sur des remercîmens qu'elles vouloient toujours recommencer.

J'eus ce jour-là l'esprit encore plus occupé que je ne l'avois eu la veille. Je me rappelois sans cesse la beauté de Julie, je songeois qu'elle aimoit, il étoit bien naturel qu'elle fût aimée. L'amour étoit né de l'inclination, fortifié par l'habitude, peut-être même par le malheur qui unit de plus en plus ceux qui n'ont d'autre ressource que leur cœur. Les bienfaits de ce jeune homme devoient encore lui attacher sa maîtresse par les liens de la reconnoissance; ses services étoient supérieurs à tous ceux que je pouvois leur rendre; ils me coûtoient trop peu, et il avoit sacrifié le nécessaire. Que cet amant me paroissoit heureux! Ces idées m'occupoient continuellement, je le remarquai; j'en fus affligé ou du moins inquiet. Je craignis qu'il se glissât dans mon cœur quelque sentiment jaloux; mais je me rassurai bientôt. Je jugeai que ceux que Julie m'avoit inspirés, quoique tendres, étoient d'une nature bien différente de l'amour. Quelque belle qu'elle fût, quelque goût que j'eusse pour les femmes, son honneur étoit en sûreté avec moi. J'avois cherché toute ma vie à séduire celles qui couroient au-devant de leur défaite;

mais j'aurois regardé comme un viol d'abuser de la situation d'une infortunée, qui étoit née pour la vertu, et que son malheur seul livroit au crime.

Cependant, soit vertu, soit amour-propre, je n'avois été qu'humain : je voulus être généreux. Je résolus de respecter deux amans heureux, de les unir, et de partager leur félicité par le plaisir de la faire, en assurant leur fortune et leur état.

On n'est point vertueux sans fruit. Je n'eus pas plutôt formé ce dessein, que je sentis dans mon ame une douceur que ne donnent point les plaisirs ordinaires.

Julie ne manqua pas de venir le lendemain avec sa mère me présenter son amant; il étoit d'une figure aimable, et paroissoit avoir vingt-deux ans. Comme Julie l'avoit prévenu que je ne voulois le voir que pour lui rendre service, il me salua avec cette espèce de timidité qu'éprouve tout honnête homme qui a une grâce à demander ou à recevoir. Je lui demandai quel étoit son emploi; il satisfit pleinement à ma question. Je ne concevois pas, par les détails qu'il me fit, qu'il eût de quoi subsister, bien loin de fournir à la subsistance des autres. Il n'y a que l'amour qui puisse

trouver du superflu dans un nécessaire si borné. Pendant qu'il me parloit, je remarquai que Julie ne levoit les yeux de dessus lui que pour me regarder avec autant d'attention. Elle craignoit qu'il ne me plût pas, et cherchoit à lire dans mes yeux l'impression qu'il faisoit sur moi. En effet, je n'eus pas plutôt témoigné à ce jeune homme que j'étois également satisfait de sa figure et de ses discours, que je vis la joie se répandre sur la figure de Julie. Je leur demandai s'ils n'étoient pas toujours dans le dessein de s'épouser. Le jeune homme prit aussitôt la parole : Mon bonheur, me dit-il, dépendroit sans doute d'être uni avec Julie, si je pouvois la rendre heureuse ; je ne désirerois des biens que pour les lui offrir : mais je n'en ai aucuns, et je ne me consolerois jamais de faire son malheur. Si cette crainte, leur dis-je à tous deux, est l'unique obstacle qui s'oppose à votre union, je me charge de votre fortune. Dans ce moment, Julie me fit des remercîmens si vifs des bontés qu'elle disoit que j'avois déjà eues pour sa mère et pour elle, que je vis clairement qu'elle étoit encore plus reconnoissante des offres que je faisois à son amant. Il me dit que les bontés que je lui marquois lui seroient encore plus précieuses, si elles pou-

voient l'attacher à moi, et qu'il y sacrifieroit son emploi. Tous les trois me firent les mêmes protestations. Je fis mon arrangement sur l'idée qu'ils m'offroient. La plus grande partie de mes biens est en Bretagne, où j'ai des terres considérables. La dissipation où je vivois à Paris, ne me permettoit guère de veiller moi-même à mes affaires, et ceux qui en étoient chargés en province s'en acquittoient fort mal. Je leur demandai s'ils n'auroient point de peine à aller vivre dans mes terres, où je leur ferois un parti assez avantageux, et où ils auroient soin de mes affaires.

Le jeune homme m'assura que le lieu le plus heureux pour lui seroit celui où il vivroit avec Julie, et qu'il préféreroit à tous les emplois le bonheur de m'être attaché. Julie et sa mère me firent voir les mêmes sentimens. Peu de jours après, j'unis Julie avec son amant. J'obtins pour eux un emploi assez considérable qu'ils pouvoient exercer sans négliger mes affaires, et je les fis partir pour la Bretagne. Rien ne m'a donné une plus vive image du bonheur parfait que l'union et les transports de ces jeunes amans. Ils n'éprouvoient avec leur amour d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance qu'ils s'empressoient de me mar-

quer à l'envi l'un de l'autre. Je n'ai jamais senti, dans ma vie, de plaisir plus pur que celui d'avoir fait leur bonheur. L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. Il sembloit que leur état se réfléchît sur moi. Tous les plaisirs des sens n'approchent pas de celui que j'éprouvois. Il faut qu'il y ait dans le cœur un sens particulier et supérieur à tous les autres.

Je n'ai pas eu lieu de me repentir de leur avoir confié mes affaires; mais je leur ai une obligation plus sensible et plus réelle.

Je leur dois en partie le changement qui arriva dès lors dans mon cœur. Leur état m'en fit désirer un pareil. Je trouvai un vide dans mon ame que tous mes faux plaisirs ne pouvoient remplir; leur tumulte m'étourdissoit au lieu de me satisfaire, et je sentis que je ne pouvois être heureux, si mon cœur n'étoit véritablement rempli. L'idée de ce bonheur me rendit tous les autres plaisirs odieux; et, pour me dérober à leur importunité, je résolus d'aller à la campagne chez un de mes amis, qui me prioit depuis long-tems de le venir voir dans une terre qu'il avoit à quelques lieues de Paris.

J'y trouvai la comtesse de Selve. Elle avoit

environ vingt-trois-ans, et étoit veuve depuis deux. Elle avoit été sacrifiée à des intérêts de famille en épousant le comte de Selve. C'étoit un homme âgé, et d'un caractère extrêmement dur et jaloux, parce qu'il avoit toujours vécu en assez mauvaise compagnie où l'on n'apprend pas à estimer les femmes. Comme il sentoit qu'il n'étoit pas aimable, le dépit ne l'avoit rendu que plus insupportable. La jeune comtesse faisoit, malgré sa répugnance, tout ce que la vertu pouvoit en exiger. Elle ne pouvoit pas donner son cœur : mais elle remplissoit ses devoirs, et sa conduite la faisoit respecter, sans la rendre plus heureuse.

Je la connoissois à peine, parce qu'elle vivoit peu dans le monde; et, lorsque le hazard me l'avoit fait rencontrer, son caractère sérieux m'avoit prodigieusement imposé. Les femmes avec lesquelles je vivois communément n'avoient guère de rapport avec madame de Selve, qui m'avoit toujours paru trop respectable pour moi. J'étois alors dans des dispositions différentes, et je la vis avec des yeux plus favorables. Sa conversation et le commerce plus familier qu'on a à la campagne me la firent mieux connoître, et toujours à son avantage. Comme elle n'avoit jamais eu de goût

pour son mari, elle soutenoit le veuvage avec plus de décence que d'affliction, et rien n'empêchoit son caractère de paroître dans tout son jour.

La comtesse de Selve avoit plus de raison que d'esprit, puisqu'on a voulu mettre une distinction entre l'un et l'autre, ou plutôt elle avoit l'esprit plus juste que brillant. Ses discours n'avoient rien de ces écarts qui éblouissent dans le premier instant, et qui bientôt après fatiguent. On n'étoit jamais frappé, ni étonné de ce qu'elle disoit; mais on l'approuvoit toujours. Elle étoit estimée de toutes les personnes estimables, et respectée de celles qui l'étoient le moins. Sa figure inspiroit l'amour, son caractère étoit fait pour l'amitié, son estime supposoit la vertu. Enfin la plus belle ame unie au plus beau corps, c'étoit la comtesse de Selve. J'apperçus bientôt tout ce qu'elle étoit, je le sentis encore mieux; j'en devins amoureux sans le prévoir, et je l'aimois avec passion, quand je croyois simplement la respecter.

Je ne fus pas long-tems sans être au fait de mes sentimens. Il y avoit quelques jours que j'étois dans cette maison avec la comtesse, lorsqu'elle donna ordre qu'on tînt son équipage prêt pour retourner à Paris. Cet ordre

m'affligea, sans savoir pourquoi, mais j'en sentis bientôt le véritable motif; j'avois trop d'expérience de mon cœur pour n'en pas connoître l'état. Je reconnus que j'aimois plus vivement que je n'avois jamais fait. J'étois au désespoir de laisser partir la comtesse sans l'avoir instruite de mes sentimens : heureusement pour moi le maître de la maison l'engagea à rester encore deux jours. Je résolus bien d'en profiter, et de me déclarer avant son départ. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation plus embarrassante. Moi qui avois tant d'habitude des femmes, et qui étois avec elles libre jusqu'à l'indécence, je n'osois presqu'ouvrir la bouche avec la comtesse. Que les femmes ne se plaignent point des hommes, ils ne sont que ce qu'elles les ont faits. J'eus plusieurs fois l'occasion de m'expliquer avec madame de Selve; le respect me retint toujours dans le silence. Ne pouvant enfin triompher de ma timidité, je pris le parti de lui faire connoître mes sentimens par ma conduite, sans oser les lui avouer. Je me contentai de lui demander la permission d'aller lui faire ma cour. Il me parut que ma proposition l'embarrassoit. Au lieu de me répondre positivement, elle me dit que sa maison seroit peu de mon goût, que la

retraite où elle vivoit ne convenoit guère à un homme aussi répandu que je l'étois. Cette réponse approchoit si fort d'un refus, que je ne voulus pas la presser de s'expliquer plus clairement, bien résolu de l'interpréter comme une permission. Je ne lui répondis alors que par ces politesses vagues, qui veulent dire tout ce qu'on veut, parce qu'elles ne disent rien.

Madame de Selve partit le lendemain. Je ne demeurai pas long-tems après elle, et je ne fus pas plutôt à Paris que j'allai la voir. Elle en parut surprise, mais elle me reçut poliment. Je fis ma visite courte, j en fis plusieurs autres qui ne furent pas longues; je craignois de lui être importun avant d'être en possession d'aller librement chez elle. Mes visites devinrent de plus en plus fréquentes; bientôt je ne quittai plus la maison de madame de Selve, tout autre lieu me déplaisoit. Mes amis, c'est-à-dire, mes connoissances ordinaires, me trouvoient emprunté avec eux; ils m'en faisoient la guerre, quand ils me rencontroient, sans me faire cependant aucune violence pour me ramener dans leur société. Voilà ce qu'il y a de commode avec ceux qui ne sont liés que par les plaisirs. Ils se rencontrent avec plus de viva-

cité qu'ils n'ont d'empressement à se rechercher; ils se prennent sans se choisir, se perdent sans se quitter, jouissent du plaisir de se voir, sans jamais se désirer, et s'oublient parfaitement dans l'absence.

Je jouissois donc tranquillement du bonheur de voir madame de Selve. Comme elle recevoit fort peu de monde, j'aurois trouvé aisément le moment de lui découvrir mon cœur; mais, soit que cette facilité même m'empêchât de rien précipiter dans la certitude de la retrouver, soit que le respect qu'elle m'avoit d'abord inspiré m'imposât toujours, je n'osois hazarder cet aveu. J'avois fait ces déclarations à toutes celles dont je n'étois pas amoureux, et ce fut dans le moment que je ressentis si véritablement l'amour, que je n'osai plus en prononcer le nom. Je ne disois pas à la vérité à madame de Selve que je l'aimois, mais toute ma conduite le lui prouvoit; je m'appercevois même que mes sentimens ne lui échappoient pas. Une femme n'en est jamais offensée; mais l'aveu peut lui en déplaire, parce qu'il exige du retour, et suppose toujours l'espérance de l'obtenir. J'imaginai que le moyen le plus sûr de réussir auprès d'elle, étoit d'essayer de me rendre maître de son cœur, avant que d'oser le lui

demander. Il y avoit déjà plus d'un mois que je voyois madame de Selve sur ce ton-là avec la plus grande assiduité, et j'aurois peut-être tenu encore long-tems la même conduite, si elle ne m'eût elle-même offert l'occasion de me déclarer.

Elle me dit un jour qu'elle étoit surprise qu'un homme aussi dissipé que moi, pût demeurer aussi long-tems que je le faisois dans une maison aussi retirée et aussi peu amusante que la sienne. Cela doit vous faire voir, lui répondis-je, madame, que la dissipation est moins la marque du plaisir que l'inquiétude d'un homme qui le cherche sans le trouver; et, lorsque j'ai le bonheur de vous faire ma cour, je n'en désire point d'autre. Je ne cherchois pas, reprit madame de Selve, à m'attirer un compliment; mais j'étois réellement étonnée que vous fussiez aussi dissipé qu'on le dit, ou que vous fussiez si prodigieusement changé. C'est à vous, madame, que je dois, lui dis-je, un changement si singulier, c'est vous qui m'avez arraché à tous mes vains plaisirs, c'est avec vous que j'éprouve les plus vifs et les plus purs que j'aie goûtés de ma vie: trop heureux si vous daignez un jour les partager. Madame de Selve voulut m'interrompre; je ne

lui en donnai pas le tems. J'avois jusqu'alors gardé un silence contraint. Je ne l'eus pas plutôt rompu, que je me sentis délivré du plus pesant fardeau, et je continuai avec la plus grande vivacité. Oui, madame, poursuivis-je, je sens que je vous suis attaché pour ma vie, que tout me seroit insupportable sans vous, et que vous me tenez lieu de tout. Jusqu'ici j'ai été plongé dans les plaisirs, sans avoir véritablement connu l'amour; c'est lui qui m'éclaire, et vous seule pouviez me l'inspirer. Je ne rapporterai point ici toute la suite du discours que je tins à madame de Selve; il suffit de dire qu'il se réduisoit à l'assurer de l'amour le plus violent, et lui jurer une constance à toute épreuve.

Je n'eus pas plutôt fait cet aveu, que je redoutai sa réponse. Madame de Selve ne me marqua ni plaisir ni colère, mais elle me répondit avec sang-froid. L'habitude, me dit-elle, Monsieur, où vous êtes de vous livrer au premier goût que vous sentez pour les femmes que vous voyez, vous fait croire que vous êtes amoureux; peut-être même imaginez-vous que ces discours doivent s'adresser à toutes les femmes, et soient un devoir de votre état d'homme du monde. Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soupçonner votre sincérité, si vous sentez

quelque goût pour moi, je vous conseille de ne vous y pas livrer; vous ne seriez pas heureux d'aimer seul, et je ne voudrois pas risquer de me rendre malheureuse, en y répondant. Eh ! quels malheurs, répliquai-je, envisagez-vous à partager les sentimens d'un honnête homme qui vous aimeroit uniquement ? Les plus grands, me répondit-elle, qui puissent arriver à une femme raisonnable. L'honnête homme dont vous parlez, et tel qu'on l'entend, est encore bien éloigné d'un amant parfait; et celui dont la probité est la plus reconnue, n'est peut-être jamais ni sans reproche, ni sans tache aux yeux d'une femme, je ne dis pas éclairée, mais sensible. Elle est souvent réduite à gémir en secret; son amant est irrépréhensible dans le public, elle n'en est que plus malheureuse. Madame de Selve s'appercevant que j'allois l'interrompre pour la rassurer sur ses craintes: il est inutile, ajouta-t-elle, d'entrer dans une plus grande discussion à ce sujet, ni d'entreprendre de détruire mes idées sur des dangers où je serois résolue de ne pas m'exposer, quand j'aurois même à combattre mon cœur, qui, heureusement, est tranquille. Cependant, comme je n'ai aucun sujet de me plaindre de vous, que votre caractère me paroît estimable, je

veux bien vous accorder mon amitié, et je serai plus flattée de la vôtre, que d'un sentiment aussi aveugle que l'amour.

Je fus si frappé de la sagesse de ce discours, qu'il augmenta encore mon estime pour madame de Selve, et par conséquent mon amour. Quand cette passion est une fois entrée dans le cœur, notre ame ne reçoit plus d'autres sentimens qui ne servent encore à fortifier l'amour. Je me trouvois fort soulagé de m'être déclaré, et trop heureux d'obtenir le retour que m'offroit madame de Selve; ce n'étoit que de l'amitié; mais celle d'une femme aimable et jeune, inspire un sentiment si tendre et si délicieux, que ma reconnoissance étoit celle d'un amant.

Je n'osai combattre les raisons de madame de Selve; quand on les apperçoit, comme elle faisoit, on sait les soutenir, et la contradiction peut affermir dans un sentiment; mais je me proposois de faire naître dans la suite, des discours sur cette matière. Une femme qui parle souvent des dangers de l'amour, s'aguerrit sur les risques, et se familiarise avec la passion; c'est toujours parler de l'amour, et l'on n'en parle guère impunément.

Je ne manquois pas un jour d'aller chez ma-

dame de Selve ; mes visites ne pouvoient pas devenir plus fréquentes, mais elles furent encore plus longues qu'à l'ordinaire. J'y passois ma vie, sans oser lui demander du retour, je lui parlois de ma passion, l'aveu que j'en avois fait m'autorisoit. Je lui disois que le refus des sentimens que je demandois, ne pouvoit pas changer les miens ; et puisque je ne pouvois prétendre qu'à son amitié, je la conjurois de m'accorder la plus tendre. Elle m'en assuroit ; je me hazardai alors à lui baiser la main. Les caresses de l'amitié peuvent échauffer le cœur, et faire naître l'amour. Séduite par le prétexte d'un attachement pur, madame de Selve y résistoit foiblement. Je l'accoutumai insensiblement à m'entendre parler de ma passion, et j'attendois que le tems et ma constance lui fissent naître les sentimens que je désirois, ou plutôt que je pusse en obtenir l'aveu ; car je m'appercevois que je faisois chaque jour de nouveaux progrès dans son cœur. L'amour qui ne révolte pas d'abord, devient bientôt contagieux.

Je passai trois mois avec elle sur ce ton-là ; j'étois étonné de ma constance : toute autre femme ne m'avoit jamais retenu si long-tems, ni en me rendant heureux, ni en me tenant rigueur.

gueur. Comme il n'y avoit que les sens qui jusqu'alors m'eussent attaché aux femmes, le succès me réfroidissoit bientôt, et la sévérité me rebutoit ; au lieu que l'amour et l'estime m'avoient fixé auprès de madame de Selve. Je n'étois occupé que du désir de lui plaire ; elle m'y paroissoit sensible, et il ne manquoit plus que d'obtenir cet aveu qui établit plus les droits d'un amant que toutes les bontés qu'on lui marque.

Madame de Selve m'avouoit que mon caractère, qui l'avoit d'abord effrayée, lui convenoit parfaitement, et que j'aurois été le seul homme pour qui elle eût eu du penchant, si elle n'eût été en garde contre l'amour. Je faisois naître souvent ces conversations. Je voulus lui parler du comte de Selve, son mari, afin d'en prendre occasion de lui faire sentir la différence qu'il y a de se livrer aux transports d'un amant tendre et passionné, ou d'être asservie aux bizarreries d'un mari odieux. Madame de Selve convenoit de bonne foi avec moi, qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour son mari, que la disproportion d'âge et d'humeur ne le permettoit pas ; mais à peine avouoit-elle qu'elle n'avoit pas été parfaitement heureuse ; et, comme j'insistois sur les tour-

mens qu'elle avoit éprouvés de la jalousie du comte de Selve, elle me répondit simplement qu'une femme raisonnable ne devoit jamais faire d'éclat à ce sujet; que c'étoit à elle à guérir la jalousie par sa conduite, et même à la pardonner en faveur de l'amour qui en est le principe. Enfin, madame de Selve ne prononça jamais un mot dont la mémoire de son mari pût être offensée. Tout ce qui ajoutoit à mon respect pour madame de Selve, augmentoit aussi mon amour. J'étois presque sûr que l'amitié qu'elle disoit avoir pour moi, n'étoit plus qu'un prétexte pour couvrir l'amour que j'étois assez heureux pour lui avoir inspiré. Je me hazardai enfin d'en obtenir l'aveu.

Un jour que par ses discours et sa confiance, elle me donnoit les marques de la plus tendre amitié: pardonnez-moi, lui dis-je, madame, ma témérité, je ne puis plus douter que vous n'ayiez pour moi des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié; accordez-m'en l'aveu, il ne servira qu'à m'attacher encore plus inviolablement. Madame de Selve parut interdite, et soupira au lieu de me répondre. Je ne voulus pas lui donner le tems de se remettre, je crus devoir profiter de l'instant. Je la pressai de nouveau, je me jettai à ses genoux, et lui

fis les protestations les plus vives. Je crains bien, me dit-elle, de vous avoir plus instruit de mes sentimens par ma conduite avec vous, que toutes les paroles que vous exigez ne le pourroient faire. Je ne cherche point à vous cacher mon ame. J'ai senti pour vous l'intérêt le plus tendre, avant que je m'en fusse apperçue. Je ne suis plus en état de combattre un penchant qui m'a entraînée, peut-être même n'en aurois-je ni la force ni la volonté. Vous voyez jusqu'où va ma confiance : puissiez-vous ne m'en pas faire repentir. Je fus si charmé d'entendre ce que j'avois si ardemment désiré, que je fis éclater ma reconnoissance par les transports les plus vifs. Je la rassurai sur ses craintes, et lui jurai une constance éternelle. J'étois libre de disposer de ma main, je la lui offris pour garant de ma sincérité. Ce ne seroit pas, me dit-elle, les sermens ni les loix qui pourroient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendroit pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles, que parce qu'ils sont forcés; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire. Je ne refuse cependant pas l'offre que vous me faites; nos états se conviennent, et je voudrois imaginer des nœuds nouveaux pour m'unir encore plus étroi-

tement avec vous. Mais, quoique je sois maîtresse de ma conduite, je ne la suis pas par mon âge, de disposer librement de ma main. Ceux à qui la loi donne encore quelque autorité sur moi à cet égard, ont d'autres vues intéressées, qui nous feroient peut-être essuyer quelques contradictions de leur part. Je puis vous assurer que je rendrai leurs desseins inutiles; mais il faut que nous différions encore quelque tems. Il ne convient ni à vous ni à moi de prendre devant le public, que des engagemens absolument libres de tous obstacles. Jusques-là j'aurai le tems d'éprouver votre cœur, et notre union n'en aura que plus de charmes pour nous.

J'approuvai le parti que madame de Selve me proposoit, et je consentis à tout ce qu'elle voulut. Quelques désirs que j'eusse de la posséder, je n'avois d'autre volonté que la sienne. Je vivois avec elle dans cette espérance; et, quoique je désirasse encore, j'étois dans une situation des plus heureuses que j'aie éprouvées de ma vie.

Je goûtois avec madame de Selve, tous les charmes d'un amour pur; c'est l'état le plus heureux des amans. Ce genre de vie étoit bien nouveau pour moi, j'étois accoutumé à moins

d'estime et plus de liberté. Je voulois quelquefois tenter de faire approuver à madame de Selve, mes anciennes habitudes avec les femmes. Je lui disois que lorsqu'on avoit donné son cœur, on ne devoit pas refuser à un amant des faveurs dont le prix est moins précieux, quoique le plaisir en soit plus vif. Je lui présentois mes raisons sous toutes les faces possibles, et je lui débitois enfin ces maximes et tous ces lieux communs que j'avois autrefois employés avec succès. Ces raisonnemens m'étoient alors inutiles, parce que madame de Selve ne se conduisoit pas d'après les mêmes principes que celles que j'avois rencontrées.

Elle me répondoit sans s'émouvoir, quelquefois même en plaisantant, que cet usage, tout ridicule qu'il me paroissoit, décidoit de l'honneur, et même du bonheur d'une femme; que son cœur m'étoit aussi favorable que le préjugé m'étoit contraire, quoique les hommes semblassent même l'approuver, puisqu'on ne les voyoit pas rester attachés à celles qui leur avoient sacrifié ces mêmes préjugés. Je me sentois forcé d'approuver des raisons qui me déplaisoient infiniment; mais il falloit bien me soumettre aux idées de madame de Selve, puisque je ne pouvois pas lui faire adopter les

miennes, qui, sans doute, n'étoient pas les plus justes. Les amans seroient trop heureux que leurs désirs fussent entretenus par des obstacles continuels; il n'est pas moins essentiel pour le bonheur, de conserver des désirs que de les satisfaire.

Nous vivions dans un commerce délicieux, lorsqu'il se répandit un bruit de guerre. Il fallut que je songeasse à joindre mon régiment. Je sentis tout ce qu'il m'en alloit coûter pour me séparer de madame de Selve; mais rien n'approche de la douleur que lui causa cette nouvelle. En préparant mon départ, je n'osois pas lui en parler, de peur de l'affliger encore; mais je ne pouvois pas m'empêcher d'y paroître sensible. Elle le remarqua, et me dit que son état étoit bien différent du mien; que je n'avois que les inquiétudes ordinaires de l'absence, au lieu qu'elle alloit être dans les alarmes les plus cruelles. Elle ne m'en dit pas davantage; mais son silence et ses larmes m'en dirent plus qu'elle n'auroit pu faire. Je n'ai jamais vu de douleur plus vive, j'en fus pénétré. Après avoir inutilement essayé de la consoler, je me retirai pour me livrer moi-même librement à ma douleur. Je réfléchis sur l'honneur chimérique auquel j'immolois le bonheur de ma vie. Ces idées

m'agiterent long-tems. Je fus tenté de tout abandonner, et de m'inquiéter peu des discours qu'on pourroit tenir, pourvu que je fusse heureux. Je rougissois bientôt d'écouter des sentimens si peu dignes de ma naissance et de ma profession. Je passai toute la nuit dans ces agitations.

Je retournai le lendemain comme à mon ordinaire chez madame de Selve. Je la trouvai aussi affligée et plus abattue que la veille. J'aurois triomphé de ma douleur, mais je ne pouvois pas supporter la sienne. J'oubliai tous les sentimens d'honneur qui m'avoient soutenu jusque-là; ils me parurent une barbarie, et je résolus de les sacrifier à la tranquillité de madame de Selve. Je me jetai à ses genoux; je lui dis que je ne pouvois pas résister à ses larmes; que pour les faire cesser, j'allois abandonner le service, trop content de ne vivre que pour elle. Je ne doutois point que ce discours ne rétablît le calme dans son ame. Madame de Selve me regarda quelque tems sans rien dire, et m'embrassant tout d'un coup avec transport, ce qu'elle n'avoit jamais fait: Je sens, me dit-elle, combien il vous en coûte pour me faire le sacrifice que vous m'offrez; mais j'en serois indigne, si j'étois capable de

l'accepter. Oui, ajouta-t-elle, je suis trop contente du pouvoir que l'amour me donne sur vous; je vous rends à votre cœur; je vous rends à vos devoirs, et c'est vous rendre à vous-même. Je fus si transporté d'admiration, que je lui aurois fait par reconnoissance ce sacrifice que je ne lui avois offert que par compassion pour la douleur qu'elle m'avoit fait voir. Je lui dis tout ce que l'amour et le respect m'inspirerent; je l'assurai qu'elle étoit maîtresse absolue de mon sort et de ma conduite. Je ne pouvois pas avoir un meilleur guide qu'un esprit si juste et un caractère si respectable.

Dès ce moment madame de Selve me parut plus tranquille, ou plutôt je m'apperçus qu'elle dissimuloit sa sensibilité pour ne pas trop exciter la mienne. Elle me dit qu'un homme de ma naissance n'avoit point d'autre parti à prendre et à suivre que celui des armes, que c'étoit l'unique profession de la noblesse française, comme elle en est l'origine, et qu'une femme, qui oseroit inspirer d'autres sentimens à son amant, n'étoit digne que de servir à ses plaisirs, et non pas de remplir son cœur. Enfin aussitôt qu'il fut question de mon devoir, la tendre madame de Selve dis-

parut; je trouvai en elle l'ami le plus sûr et le plus ferme. Quelque eruelle que l'absence dût être pour notre amour, j'étois charmé de trouver des sentimens si généreux, ma passion en devint eneore plus vive. Madame de Selve, eomme je viens de le dire, m'avoit embrassé dans son premier transport; eette faveur m'enhardit à en exiger d'autres; et, quoique je ne dusse qu'à une espèee d'importunité les caresses qu'elle me souffroit, je croyois m'appereevoir que la pudeur s'y opposoit plus que tout autre motif. Je la pressai d'achever mon bonheur; elle me conjura de ne rien exiger d'elle qui fût contraire à ses devoirs. Elle me dit que son eœur, dont j'étois sûr, devoit me suffire, et que je lui étois trop eher pour qu'elle risquât de me perdre. Je vis que mes empressemens l'affligeoient; je n'insistai pas davantage, et je la quittai, après en avoir reçu toutes les assurances de l'amour le plus tendre.

Le tems qui me restoit jusqu'au départ, m'étoit trop précieux pour ne le pas donner tout entier à madame de Selve. Je passois tous les jours avec elle; nos entretiens ne rouloient que sur notre amour, la rigueur des devoirs et la nécessité de les remplir. Je trou-

vois toujours en madame de Selve la même tendresse et les mêmes charmes. Bien loin que je pusse rester dans la réserve qu'elle exigeoit, je sentois que mes désirs s'enflammoient de plus en plus. Je commençai à la presser ; je lui jurai que mon cœur lui étoit trop inviolablement attaché ; qu'elle étoit devenue trop nécessaire au bonheur de ma vie, à ma propre existence, pour qu'elle dût craindre mon inconstance. Elle voulut me rappeler à mon respect pour elle ; mon amour étoit trop violent pour être retenu. Je priai, je pressai : à la vivacité des sollicitations et aux sermens, je joignis les entreprises, je l'embrassai, elle étoit émue, elle soupiroit : je ne trouvai plus qu'une foible résistance, et je devins le plus heureux des hommes. Pour concevoir mon bonheur, il faut avoir éprouvé les mêmes désirs. Quoique j'eusse passé ma vie avec des femmes, ce plaisir fut nouveau pour moi ; c'est l'amour seul qui en fait le prix. Je ne sentis point succéder au feu des désirs ce goût humiliant pour les amans vulgaires. Mon ame jouissoit toujours.

Attaché par l'amour, fixé par le plaisir, je trouvois madame de Selve encore plus belle ; je l'accablois de baisers ; sa bouche, ses yeux,

toute sa personne étoient l'objet de mes caresses et la source de mes transports, une ivresse voluptueuse étoit répandue dans tous mes sens. A peine fut-elle un peu calmée, que je remarquai que madame de Selve n'osoit me regarder; elle laissoit même couler des larmes. Sa douleur passa dans mon ame; j'étois fait pour avoir tous ses sentimens. Je me regardai comme criminel. Je craignis de lui être devenu odieux; je la conjurai de ne me point haïr. Hélas! me répondit-elle, seroit-il en mon pouvoir de vous haïr? Mais je sens que je vous perdrai. Et puis-je me le pardonner? Je n'oubliai rien pour dissiper ses craintes que je trouvois injurieuses pour moi; je l'assurai d'une constance inviolable. Je lui jurai qu'aussitôt qu'elle voudroit me donner la main, nous serrerions par le sceau de la loi et de la foi publique des nœuds formés par l'amour. La vivacité de mes caresses appuyoit mes sermens. Madame de Selve se calma, et me dit en m'embrassant tendrement, qu'elle ne se reprocheroit jamais d'avoir tout sacrifié à mes désirs, tant qu'elle seroit sûre de mon cœur, dont la fidélité ou l'inconstance la rendroit la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes. Mes ser-

mens, mes transports et l'amour dissiperent toutes ses craintes ; j'obtins mon pardon, et nous le scellâmes par les mêmes caresses, qui, un moment auparavant, m'avoient rendu criminel, et qui deviennent également innocentes et délicieuses quand deux amans les partagent. Etat heureux, où les désirs satisfaits renaissent d'eux-mêmes ! Je passai encore quelques jours avec madame de Selve dans des plaisirs inexprimables. Il fallut enfin partir, et notre séparation fut d'autant plus cruelle, que nous étions plus heureux.

Le bruit de guerre qui s'étoit répandu ne servit qu'à rendre la paix plus assurée, et la campagne se borna à un camp de paix.

Je revins à Paris plus amoureux que je n'en étois parti, et dans la résolution de presser mon mariage avec madame de Selve. Attaché par l'amour, le plaisir et la reconnoissance, j'aurois voulu imaginer de nouveaux liens pour m'unir plus étroitement avec elle. Nous nous revîmes avec des transports qui ne se peuvent comprendre que par ceux qui les ont éprouvés. Je passai un an dans une ivresse de plaisir ; l'amour en étoit la source, et ils ajoutoient encore à l'amour. Je ne voyois que madame de Selve ; j'étois tout pour elle, et sans

elle tout étoit étranger pour moi. Pourquoi faut-il qu'un état si délicieux puisse finir ? Ce n'est point une jeunesse inaltérable que je désirerois ; elle est souvent elle-même l'occasion de l'inconstance. Je n'aspire point à changer la condition humaine ; mais nos cœurs devroient être plus parfaits, la jouissance des ames devroit être éternelle.

Les principes de mon bonheur étoient toujours les mêmes ; cependant il s'altéra, puisque je commençai à le moins sentir. Les plaisirs qui m'avoient entraîné autrefois avec tant de violence, m'étoient devenus odieux quand ils m'arrachoient d'auprès de madame de Selve. Insensiblement je les envisageai avec moins de dégoût ; ils me parurent nécessaires pour empêcher la langueur de se glisser dans le commerce de deux amans. La constance n'est pas loin de s'altérer, quand on la veut réduire en principes. Si je ne cherchai pas mes anciens amis de plaisir qui s'étoient dispersés, je crus devoir vivre en sociétés. Paris en est plein : on n'est pas obligé de les rechercher ; il suffit de ne les pas fuir. J'allai chez madame de Selve un peu moins assidument, c'est-à-dire, que je n'y allois pas tous les jours, ou du moins je faisois mes visites

un peu moins longues, ce qui suppose qu'elles commençoient à me le paroître. Le goût que j'avois eu autrefois pour les spectacles, et que madame de Selve avoit suspendu, parce qu'elle y alloit peu, et que je ne pouvois vivre qu'aux lieux où elle étoit, se réveilla chez moi, et j'y retournai. J'y trouvois ordinairement quelques-uns de mes amis qui m'emmenoient souvent souper avec eux.

La première fois que je manquai de revenir chez madame de Selve, où je soupois toujours, elle en fut extrêmement inquiète ; elle craignit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Dès le lendemain matin elle envoya savoir de mes nouvelles. J'allai aussitôt la voir : elle me fit de tendres reproches. Il ne me sembloit pas que je les eusse mérités : cependant j'en fus embarrassé, et je rougis. Il faut qu'il y ait en nous un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur qui est la mesure de notre sensibilité.

Quelques jours après, je fus encore engagé dans un souper. Les premiers reproches que m'avoit faits madame de Selve, m'in-

quiétoient en l'abordant ; j'en craignois de nouveaux, et je me trouvai fort soulagé de ce qu'elle ne m'en fit point. Cependant mes absences devinrent plus fréquentes ; mais je ne manquois jamais d'aller souper avec elle que je n'en sentisse quelques remords, et on ne les sent point sans les mériter. Quand on s'examine bien scrupuleusement, on en trouve les motifs. En effet, madame de Selve étoit presque toujours seule. Comme je lui avois marqué que je ne trouvois rien de si odieux que ces visites qui contraignent les caresses et les épanchemens des amans, elle s'étoit défaite insensiblement du peu de monde qu'elle voyoit avant de me connoître. Je devois donc partager une solitude où elle ne s'étoit réduite que pour me plaire. Depuis les premiers reproches que madame de Selve m'avoit faits avec douceur, elle ne m'en fit plus ; mais je remarquois qu'elle avoit l'esprit moins libre, et l'humeur un peu mélancolique. Je lui en demandois quelquefois la raison, elle me répondoit toujours qu'elle n'avoit rien ; et, comme j'insistois en lui demandant si elle avoit quelque sujet de se plaindre de moi, elle m'assuroit qu'elle étoit parfaitement contente, et me faisoit toutes les caresses capa-

bles de me détromper. Rassuré, ou plutôt m'abusant moi-même sur mon innocence, je me livrai de plus en plus à la dissipation. J'étois cependant inquiet de voir madame de Selve plus sérieuse avec moi sans en être moins tendre; je me le reprochois, cela m'affligeoit; et, quoiqu'elle ne me contraignît en rien, je me trouvois gêné, parce que j'avois des remords. L'habitude de les mériter les fait bientôt perdre. La facilité, ou plutôt la bonté de madame de Selve, y contribuoit. Lorsque j'avois été quelques jours sans la voir, je voulois lui alléguer des excuses, elle me les épargnoit, et me faisoit entendre qu'elle étoit charmée que je m'amusasse, qu'un homme ne peut rester dans une solitude continuelle, qui convient mieux à l'état d'une femme; et, quelque désir qu'elle eût d'être avec moi, mon plaisir, disoit-elle, la consoloit de tout. Ces sentimens m'étoient d'autant plus agréables, qu'ils me mettoient à l'aise. Madame de Selve m'en devenoit plus chère, et non pas plus nécessaire. Nous chérissons machinalement ceux qui nous épargnent des torts, et encore plus ceux qui les excusent. Quelque complaisance qu'elle eût pour mes goûts, je ne pouvois pas me dissimuler

muler le plaisir que lui causoit ma présence. Je formois quelquefois le dessein de passer plusieurs jours avec elle, et de faire par reconnoissance ce que je faisois autrefois avec tant d'ardeur, et ce qu'il m'eût été impossible de ne pas faire. Le tems qu'on ne donne qu'au devoir paroît toujours fort long. L'ennui me gagnoit involontairement. Il sembloit que madame de Selve s'en apperçut avant moi. Elle étoit la première à m'engager à la quitter pour chercher des plaisirs plus vifs; elle ne me le disoit pas, mais elle m'en fournissoit des prétextes que je n'eusse peut-être pas imaginés, et que je désirois. J'admirois alors combien elle étoit aveugle sur mes torts, avec tant de pénétration à prévenir mes désirs.

J'aimois uniquement madame de Selve; elle n'avoit point de rivale. J'imaginai que rien ne manqueroit à mon cœur, et que notre commerce deviendroit aussi vif que jamais, si elle vivoit en société. Je le lui proposai, elle y consentit; elle n'avoit jamais d'autre volonté que la mienne. Nous vécumes quelque tems sur ce ton-là; j'y trouvai plus d'agrémens. Les amans qui ont usé le premier feu de la passion, sont charmés qu'on coupe la longueur du tête-à-tête. Si mes plaisirs n'étoient aussi vifs qu'ils

l'avoient été, du moins je n'en désirois point d'autres.

Cette tranquillité ne fut pas longue; je n'étois qu'inconstant, je devins infidelle. Il y a des femmes qui, en faisant des agaceries, n'ont d'autre objet que d'engager un amant; quelquefois c'est une simple habitude de coquetterie. Il y en a d'autres qui seroient insensibles de s'attacher à un homme, si elles ne l'arrachoient à une maîtresse. J'en trouvai une de ce caractère, et malheureusement elle me plut. Ma liaison avec madame de Selve étoit connue; un commerce peut être secret, mais il n'y en a point d'ignoré. Madame Dorsigny résolut de devenir la rivale de madame de Selve, et n'y réussit que trop.

C'étoit une petite figure de fantaisie, vive, étourdie, parlant un moment avant de penser, et ne réfléchissant jamais. Sa jeunesse, jointe à une habitude de plaisir et de coquetterie, lui tenoit lieu d'esprit, et suppléoit souvent à l'usage du monde. Je ne lui donnai assurément aucune préférence sur madame de Selve, à qui elle étoit inférieure de tout point; elle n'avoit pour elle que la nouveauté. Mon cœur fut toujours à madame de Selve; mais je résolus de m'amuser avec madame Dorsigny; elle ne

méritoit pas autre chose, et ne paroissoit pas exiger davantage.

Elle avoit pour mari un homme riche qui tenoit une fort bonne maison, et ne s'embarrassoit guère de la conduite de sa femme, pourvu qu'elle lui attirât compagnie chez lui. Ces maisons-là n'en manquent point, bonne ou mauvaise. J'y avois été mené par un de mes amis, qui n'avoit pas d'autre droit de m'y présenter que d'y avoir été mené lui-même depuis huit jours. J'y soupai plusieurs fois. La vivacité de madame Dorsigny m'amusa; elle me parut propre à me délasser du sérieux où je vivois avec madame de Selve. Les véritables passions et le vrai bonheur s'accommodent mieux du caractère de madame de Selve; mais un simple commerce de galanterie veut plus d'enjouement.

La petite madame Dorsigny, qui avoit entendu parler de ma liaison avec madame de Selve, me parla d'elle comme les femmes parlent les unes des autres, c'est-à-dire, qu'elle fit l'éloge de sa figure et de son esprit avec tous *les mais et les si*, qui sont d'usage en pareille occasion. J'y répondis comme je le devois. Je rendis justice à madame de Selve, en ajoutant qu'il n'y avoit jamais eu entre elle et moi

qu'une liaison d'amitié; c'étoit assez dire que j'en pouvois avoir une autre. Cet entretien me servit de déclaration; sans amour j'offris mon cœur à madame Dorsigny, et elle le reçut de même.

Elle crut avoir effacé de mon cœur madame de Selve; pour moi, je savois bien que je ne faisois que remplacer quelqu'un dont le tems étoit fini. Je fus aussitôt reconnu dans la société pour l'amant en titre, c'est-à-dire, pour le maître de la maison.

Je jouissois de toutes les prérogatives de ma nouvelle dignité, dont les importunités font partie. Je pouvois à la vérité amener chez madame Dorsigny toutes les personnes qui me plaisoient; mais il falloit aussi que je fusse à la tête de toutes les parties, qui n'étoient pas toujours aussi amusantes que bruyantes.

Il n'étoit pas possible que je fusse entraîné par ce torrent, et que je pusse conserver encore auprès de madame de Selve une assiduité décente. J'en étois affligé. Je ne l'aimois pas avec la même vivacité que j'avois fait; mais enfin je n'aimois qu'elle; elle étoit encore plus nécessaire à mon cœur, que madame Dorsigny à ma dissipation. L'état le plus incommode pour un honnête homme, est de ne pouvoir

Digitized by Google

pas accorder son cœur avec sa conduite. Ma peine augmentoit encore, lorsque j'étois auprès de madame de Selve. Je la trouvois quelquefois dans un abattement qui pénétroit mon ame. Elle recevoit mes caresses, mais elle ne m'en faisoit plus. Je ne remarquois point que son cœur fût refroidi pour moi; il sembloit seulement qu'elle craignît de m'être importune. Quand je l'avois quittée, son image me suivoit et empoisonnoit tous mes plaisirs. Je fus près cent fois de revenir, pour toujours, auprès d'elle; mon état y pouvoit être languissant, mais du moins il auroit été sans remords. Ce qui achevoit de m'inquiéter, étoit la crainte que madame de Selve ne vînt à être instruite de mon intrigue avec madame Dorsigny, que je croyois aimer; le plaisir imite un peu l'amour.

Ce n'est pas que je ne rendisse une justice exacte à l'une et à l'autre; mon esprit étoit plus juste que mon cœur. Je m'amusois avec madame Dorsigny, mais je n'avois nulle confiance en elle; au lieu qu'il n'arrivoit rien dans ma fortune et mon état, que je n'allasse sur le champ en rendre compte à madame de Selve, et lui demander ses conseils. Je la retrouvois toujours la même, tendre, sage, éclairée; je

n'en étois pas digne. Dans ces occasions mon amour se ranimoit avec vivacité, mais il retomboit bientôt dans la langueur. Les feux de l'amour une fois amortis, ne produisent plus d'embrasemens. Je crus que, pour avoir la tranquillité avec moi-même, je devois rendre plus rares mes visites chez madame de Selve, et devenir plus criminel, pour perdre mes remords. Mes visites peu fréquentes n'étoient donc plus qu'un devoir que je remplissois avec contrainte.

Cependant madame de Selve étoit en état d'accepter ma main ; mais je n'avois plus l'empressement de la lui offrir. Je ne doutois point qu'elle ne me rappelât une parole dont son honneur dépendoit, et j'en redoutois le moment. Elle ne m'en disoit pas un mot; elle attendoit sans doute que la proposition vînt de ma part. Je profitois de sa délicatesse pour n'en point avoir, et j'écartois tout ce qui pouvoit lui en rappeler l'idée. Madame de Selve ne me faisoit pas même le moindre reproche sur mes absences.

D'un autre côté, madame Dorsigny, plus vaine que jalouse, puisqu'il n'y avoit point de véritable amour entre elle et moi, prétendoit que ma liaison d'amitié avec madame de

Selve lui étoit suspecte; elle me défendoit de la voir, et j'avois la lâcheté de le lui promettre. J'étois dans la situation la plus cruelle. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend plus de ces petits intérêts, frivoles en apparence, que des affaires les plus importantes. Plus de sincérité ou d'équité m'auroit épargné bien des peines.

J'étois dans cet état, lorsqu'un de mes parens, qui vivoit ordinairement dans une terre peu distante de Paris, vint solliciter une affaire qu'il avoit à la cour. Je m'y employai assez utilement pour la faire terminer à sa satisfaction. Avant de retourner chez lui, il voulut me donner à souper. J'y allai. Il me dit en entrant, avec un air de contentement, qu'il avoit eu soin de me donner compagnie qui me seroit agréable; qu'une de ses grandes attentions étoit d'assortir les personnes qui se convenoient. Il me débita à ce sujet beaucoup de maximes de savoir vivre, et il en étoit encore sur les éloges de sa rare prudence, lorsque je vis entrer madame Dorsigny. J'en fus charmé, et je trouvois déjà que mon parent, pour un homme qui vivoit à la campagne, avoit des attentions assez délicates; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car un instant après

on annonça madame de Selve. Mon maudit campagnard s'étoit informé des personnes que je voyois le plus fréquemment, et n'avoit pas manqué de les prier; et, comme toutes celles qui vivent dans le monde se connoissent toujours assez pour accepter un souper, il avoit rassemblé huit ou dix personnes. A Paris on dîne avec ses amis : pour un souper, les connoissances suffisent.

Je ne me suis jamais trouvé dans une situation si cruelle. Je ne pouvois me dispenser de faire à madame de Selve et à madame Dorsigny un accueil qui convînt à la conduite que je tenois dans le particulier avec l'une et l'autre. La supériorité du rang de madame de Selve sur sa rivale m'autorisoit bien à rendre à la première tous les honneurs de préférence ; mais indépendamment des égards dus à la condition, ceux qui partent du cœur ont un caractère distinctif, et toutes deux avoient droit d'y prétendre. D'ailleurs la petite madame Dorsigny ne doutoit nullement que l'amour ne dût régler les rangs, qu'il ne l'emportât chez moi sur tous les usages, et se promettoit bien de triompher aux yeux de sa rivale. Je comptois en vain de profiter de son peu d'esprit pour excuser sur la naissance et l'amitié, mes at-

tentions pour madame de Selve. Je m'abusois; toutes les femmes ont de l'esprit sur cette matière, la vanité les éclaire, et, qui pis est, les rend injustes. La plus grande difficulté étoit de cacher à madame de Selve mon intrigue avec madame Dorsigny. Je ne devois pas naturellement avoir tant de familiarité avec une femme que je n'avois jamais dit connoître. Il faut convenir que la situation étoit embarrassante : les gens d'esprit la sentiront mieux que les sots.

Je me trouvai à table entre les deux rivales. Il n'y eut point d'agaceries que ne me fit madame Dorsigny: elle outra toutes les libertés que l'usage tolere, et que les femmes raisonnables s'interdisent. Madame de Selve ne paroissoit seulement pas s'en appercevoir : j'en étois charmé, et la petite Dorsigny en paroissoit piquée, ce qui ne faisoit que la rendre encore plus étourdie. J'étois au supplice, quand, pour m'achever, le maître de la maison me rappela tout haut une promesse vague que je lui avois faite de l'aller voir à sa maison de campagne, et en même tems pria tous ceux qui étoient à table d'être de la partie, voulant, disoit-il, réunir chez lui une si bonne compagnie. Il s'adressa d'abord à madame de

Selve, qui ne refusa pas absolument, attendant quelle seroit ma réponse. Madame Dorsigny la fit pour moi, et approuva fort la résolution. Le voyage fut fixé au surlendemain. J'allai le jour suivant chez madame de Selve, fort embarrassé de ma contenance. Je ne pouvois pas concevoir son aveuglement, il étoit trop grand pour ne m'être plus suspect. Je le regardai comme un effet de sa prudence, et je ne doutois point qu'elle n'eût réservé pour une explication particulière ce qu'elle avoit dissimulé en public.

Je ne trouvai pas le moindre changement dans l'accueil qu'elle me fit. Je crus l'avoir absolument trompée, et qu'elle n'avoit pas le plus léger soupçon sur madame Dorsigny. Je redoutois la partie de campagne, mais je me rassurai. Je comptai qu'après avoir réussi à l'abuser pendant le souper, cela me seroit aussi facile à la campagne, et je la pressai d'y venir. Elle fit des difficultés qui m'étonnerent; mais enfin elle y consentit, et nous partîmes le lendemain. Je m'y rendis de mon côté, pour éviter de me trouver avec l'une ou l'autre de ces deux rivales.

La campagne se passa comme le souper. J'y fus d'abord contraint; madame de Selve

fort sérieuse, et madame Dorsigny très-étourdie. La tranquillité de madame de Selve me rendit la sécurité. Je la crus assez aveugle pour que je n'eusse pas besoin de garder des ménagemens; le plaisir l'emporta sur l'estime, et je me livrai à toutes les fantaisies de madame Dorsigny: elle ne parut pas faire plus d'attention à madame de Selve. En me rappelant ma conduite passée, j'ai senti combien il est important pour un honnête homme d'être attentif sur l'objet de son attachement: nos vertus ou nos vices en dépendent, avec cette différence, que nous nous contentons quelquefois d'estimer les vertus, au lieu que nous partageons toujours les folies.

Je négligeois extrêmement madame de Selve, qui, d'un autre côté, étoit l'objet des égards et des attentions du reste de la compagnie. Nous gardions si peu de mesures, madame Dorsigny et moi, que les moins clairvoyans auroient pénétré le secret de notre commerce. Mais il éclata enfin aux yeux de celle à qui il m'importoit le plus de le dérober.

Nous nous étions retirés, madame Dorsigny et moi, dans un endroit du bois très-peu fréquenté, où nous badinions avec une liberté qui n'avoit pas besoin de témoins. Le lieu,

l'occasion et le plaisir nous séduisirent, nous le poussâmes aussi loin qu'il pouvoit aller, lorsque madame de Selve, qui cherchoit la solitude, fut conduite par le hazard dans le lieu même où nous étions. Elle nous trouva dans une situation qui n'étoit pas équivoque. Elle ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'elle se retira précipitamment; mais elle ne le put faire, sans que nous fussions convaincus que rien ne lui avoit échappé.

On ne sauroit peindre la surprise et la douleur que nous éprouvâmes. Nous restâmes quelque tems immobiles, et sans nous parler. J'étois au désespoir d'avoir eu pour témoin de mon infidélité celle même que j'outrageois, qui le méritoit si peu, et que je me flattois d'avoir impunément trompée jusques-là. J'avois le cœur déchiré. Madame Dorsigny, qui ne pénétroit pas le fond de mon ame, et qui n'imaginoit pas qu'un homme, qui pour l'ordinaire n'est guidé que par le plaisir et la vanité, pût, en pareille occasion, avoir des ménagemens pour lui-même, croyoit que le malheur ne tomboit que sur elle. Elle venoit d'être surprise par celle qu'elle regardoit comme une rivale offensée; d'ailleurs elle connoissoit son sexe, elle en jugeoit par elle-même, et

sentoit qu'une femme n'a pas besoin de rivalité pour abuser d'un pareil secret. Elle se désoloit, et me dit qu'elle vouloit partir sur le champ pour Paris, sans oser retourner au château.

J'employai toutes les raisons imaginables pour la calmer, quoique j'eusse besoin moi-même d'un pareil secours. Je la rassurai sur la probité de madame de Selve. En effet, je craignis son ressentiment contre moi; mais j'étois sûr de sa discrétion. Je fis comprendre à madame Dorsigny que notre départ en feroit plus penser que madame de Selve n'en pourroit dire.

Nous retournâmes au château avec la crainte et l'abattement de deux criminels. Avant que madame de Selve m'eût formé un cœur nouveau, j'aurois peut-être paru avec un air de triomphe. Il étoit déjà tard, la compagnie étoit rassemblée, et l'on étoit près de se mettre à table. Madame Dorsigny dit qu'elle étoit indisposée, et qu'elle avoit besoin de repos. Le maître de la maison crut qu'il étoit de la politesse de la presser de se mettre à table; et quoiqu'elle eût désiré d'être seule, comme le trouble et la crainte étoient alors les principes de toutes ses actions, elle n'osa le refuser.

Madame de Selve, qui savoit la cause de l'indisposition de madame Dorsigny, n'épargna rien pour la rassurer. Il n'y eut point de prévenances qu'elle ne lui fit, point d'attentions qu'elle ne lui marquât; il n'y avoit que l'excès de ses égards qui pussent en déceler les motifs, c'est-à-dire, sa compassion généreuse. Ils échapperent à madame Dorsigny : elle n'avoit ni le cœur assez délicat, ni l'esprit assez pénétrant pour démêler des principes de probité si peu communs. Madame Dorsigny se rassura, et crut que sa rivale n'avoit rien apperçu; car elle ne supposoit pas qu'une femme, avec tant d'avantage, pût n'en pas abuser. Sa gaîté revint avec sa santé; et, avant la fin du souper, elle fut aussi vive et aussi étourdie qu'elle eût jamais été. Madame de Selve étoit charmée que madame Dorsigny eût pris le change.

J'en jugeai différemment. Tout ce qui portoit le caractère de vertu me faisoit reconnoître madame de Selve. Elle étoit plus sensible au plaisir de rassurer madame Dorsigny, qu'elle ne l'eût été à la reconnoissance que celle-ci n'eût éprouvée qu'aux dépens de son honneur.

Je n'osois regarder madame de Selve, et je

craignois encore plus me trouver seul avec elle. Je ne voulois pas tirer madame Dorsigny de l'erreur où elle étoit; mais je brûlois d'impatience d'être à Paris, où nous revînmes le lendemain.

La conduite que madame de Selve avoit tenue dans cette occasion m'ouvrit les yeux. Je compris que si elle n'avoit pas eu jusqu'ici les preuves que je venois de lui donner de mon infidélité, elle l'avoit fort soupçonnée. Je vis clairement la cause de son chagrin et de sa réserve avec moi; mais je ne pouvois pas concevoir ce qui avoit pu l'empêcher de rompre. Je ne doutois point qu'elle n'eût voulu avoir des convictions, et je concluois qu'elle ne me revcrroit que pour me donner mon congé. J'en étois au désespoir. Je n'avois plus à la vérité pour madame de Selve cette vivacité, cette fougue de passion qui m'avoit d'abord rendu tout autre objet indifférent; mais je ne l'aimois pas moins. Mon amour devenu plus tranquille s'étoit uni à l'amitié la plus tendre. L'inconstance que j'avois dans l'esprit, plus que dans le cœur, l'habitude d'intrigues où j'avois vécu, me faisoient toujours rechercher quelque commerce libre; mais j'aimois uniquement madame de Selve, et je sentois

qu'elle étoit absolument nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne pouvois penser sans frémir qu'elle alloit pour jamais me défendre de la voir.

Je lui aurois sacrifié madame Dorsigny et toutes les femmes du monde pour obtenir mon pardon. Je résolus d'aller voir madame de Selve, de lui avouer mes torts, de lui en marquer mes remords, et de tâcher de la fléchir; trop heureux d'accepter toutes les conditions qu'elle voudroit m'imposer.

J'y allai avec toutes ces craintes. Je l'abordai en tremblant. Elle me reçut avec un sérieux où je ne remarquai point d'indignation; je n'osois cependant ouvrir la bouche. Enfin, après mille combats que j'éprouvois intérieurement, je lui dis que je venois à ses pieds comme un coupable, lui demander une grâce dont je sentois que je n'étois pas digne. Madame de Selve eut pitié de mon trouble; elle ne me laissa pas continuer un discours qu'elle jugeoit qui me coûtoit si fort.

Je vois, me dit-elle, que vous commencez à connoître vos torts; mais peut-être ne vous reprochez-vous pas tous ceux que vous avez, et qui m'ont été les plus sensibles. Vous savez que je vous ai tout sacrifié; ne croyez pas que

que les sens m'aient séduite. Ce n'est pas que je n'aie partagé vos plaisirs, mais l'amour seul m'a déterminée ; je n'ai jamais eu d'autre désir que celui de faire votre bonheur. Ce n'est pas à vos sermens que je me suis rendue ; ils engageoient votre probité, mais ils ne sont pas les liens des cœurs, et je n'ai consulté que le mien. Vous n'en étiez pas moins obligé de les remplir ; cependant j'ai vu combien vous craigniez que je ne vous en rappelasse l'idée, je n'en ai rien fait. Je vous aurois peut-être exposé au comble des mauvais procédés en vous offrant ma main, ou si l'honneur vous l'eût fait accepter, je n'en aurois été que plus malheureuse. Vos engagemens n'auroient fait qu'aggraver vos torts, et je vous serois devenue odieuse.

A ces mots j'interrompis madame de Selve, je me jettai à ses genoux, je lui marquai le plus vif et le plus sincère repentir. Je la conjurai d'accepter ma main, et je lui jurai une fidélité éternelle.

Il n'est plus tems, me dit-elle, je crois vos offres et vos protestations sincères dans ce moment ; mais vous promettez plus que vous ne pouvez tenir. Vous m'avez été infidelle, vous le seriez encore : il est impossible de ne

jamais l'être, mais il est sans exemple qu'on ne le soit qu'une fois. Il a été un tems où je pouvois me flatter de votre constance; vous aviez été livré à la galanterie et aux intrigues sans avoir aimé véritablement. L'amour pouvoit vous fixer, j'avois osé l'espérer; puisqu'il ne l'a pas fait, rien ne peut le faire. Vous pourriez observer les décences; mais les égards ne suppléent point à l'amour. Je n'ai pas vu votre refroidissement pour moi sans la douleur la plus amère. J'ai senti avant vous le premier instant de votre inconstance; une amante est bien éclairée. Je vous ai caché mes peines autant que je l'ai pu. J'ai dissimulé mon chagrin; les plaintes et les reproches ne ramènent personne. Je vous aurois affligé inutilement; vous n'étiez que réservé avec moi; et, si je vous avois paru plus pénétrante, je vous aurois peut-être obligé à recourir à la fausseté pour me tromper. Je vois que la constance n'est pas au pouvoir des hommes, et leur éducation leur rend l'infidélité nécessaire. Leur attachement dépend de la vivacité de leurs désirs : quand la jouissance, quand la confiance d'une femme, qui n'est crédule que parce qu'elle aime, les a éteints, ce n'est pas l'estime, ce n'est pas même l'amour qui les ral-

lume, c'est la nouveauté d'un autre objet, d'ailleurs le préjugé encourage les hommes à l'infidélité. Leur honneur n'en est point offensé, leur vanité en est flattée, et l'usage les autorise.

Si quelque chose me console, c'est de voir que j'ai conservé votre estime, et j'oserois dire votre amour, ou du moins toute la tendresse dont votre cœur est encore capable. Vous ne m'avez pas été aussi infidelle que vous l'auriez peut-être désiré; car enfin il est toujours cruel d'avoir à combattre son cœur, et vous avez éprouvé des remords dont vous auriez été affranchi en cessant de m'aimer. Je possède uniquement votre cœur, je n'ai rien fait pour le perdre; et celles que vous pourrez me préférer dans vos plaisirs n'en seront peut-être pas dignes, ou du moins il ne dépendra pas de vous de les aimer.

Jugez à présent s'il me convient d'accepter votre main, moi qui ne pourrois être heureuse, si je ne trouvois à-la-fois dans mon mari, et un amant et un ami. C'est de ce dernier titre que je suis la plus flattée. Je ne veux, je ne dois, et je ne puis en prétendre un autre. J'ai eu assez d'intérêt de vous étudier, et le tems de vous connoître. Votre cœur est bon et fidelle, mais votre esprit est

léger, et la dissipation fait le fonds de votre caractère. Suivez vos goûts, ayez des maîtresses; je serai trop flattée de rester votre amie; il est si rare que l'amitié survive ou succède à l'amour! Que d'autres partagent vos plaisirs; je jouirai de toute votre estime. Je n'aurai point de rivale dans mes sentimens; mais j'ai trop de délicatesse et de fierté pour vous partager avec qui que ce soit. Tant que j'ai espéré de vous ramener, j'ai paru aveugle sur vos écarts; la persuasion où vous étiez de paroître innocent à mes yeux vous laissoit la liberté de cesser d'être coupable. Une pareille conduite de ma part ne vous imposeroit plus, et ne serviroit qu'à m'avilir.

Je fus si frappé de la sagesse du discours de madame de Selve, que tout mon amour se ralluma pour elle. Je n'avois dessein de lui sacrifier madame Dorsigny que comme une condition de notre réconciliation, et dans ce moment je lui aurois sacrifié l'univers. Je la conjurai de reprendre pour moi ses premiers sentimens, et d'acepter ma main pour gage des miens; toutes mes protestations furent inutiles. Je trouvai madame de Selve également tendre dans l'amitié, et ferme dans sa

résolution. Tous les droits de l'amant m'étoient interdits. Je vécus ainsi deux mois avec elle sans la quitter un moment, sans voir aucune femme, et sans rien gagner par ma persévérance.

Enfin désespérant de la fléchir, et n'osant la condamner, je cessai de la presser, je me soumis à ses ordres, et je repris mes anciennes habitudes. Madame de Selve, qui le remarqua, fut la première à m'en parler, et je l'assurai qu'aussitôt qu'elle le voudroit, je lui sacrifierois tout pour revenir à elle. Je la voyois aussi assidument que jamais, parce que sa présence ne m'embarrassoit pas, et que je n'étois plus occupé à lui cacher mes intrigues et mes remords.

Elle me parloit de mes maîtresses; elle m'en faisoit le portrait, et me donnoit des leçons pour ma conduite. J'admirois toujours la justesse de son esprit. Je ne lui faisois pas une infidélité, si je puis encore me servir de ce terme, dans la situation singulière où je vivois avec elle, qui ne me fît découvrir de nouvelles qualités dans son ame, de nouveaux charmes dans son esprit, et qui ne servît à m'attacher à elle de plus en plus.

Le commerce qui étoit entre madame de

Selve et moi, étoit assurément d'une espèce nouvelle. Je craignois quelquefois qu'il ne donnât atteinte aux sentimens qu'elle m'avoit jurée de me conserver. J'en aurois été au désespoir; son cœur m'étoit encore plus précieux que tous mes plaisirs.

L'indulgence, lui disois-je, que vous avez pour toutes mes intrigues de passage, ne peut venir que de votre indifférence. Il est sans doute bien bizarre que ce soit moi qui sois jaloux; mais enfin je ne puis me défendre d'un peu de jalousie, lorsque je vous en vois si peu. Si vous me jugez innocent, vous ne vous croirez pas bien coupable vous-même d'écouter un autre amant. Madame de Selve ne pouvoit s'empêcher de rire de ma jalousie.

Ce ne seroit pas, me répondit-elle, votre conduite qui devroit me donner des scrupules, si j'avois des complaisances pour quelqu'autre; mais vous pouvez vous rassurer. Rien n'égaloit mon bonheur lorsque j'étois l'unique objet de vos empressemens; mais j'aime encore mieux conserver votre cœur par mon indulgence, que de vous éloigner par une sévérité, dont l'effet retomberoit particulièrement sur moi. Si je suivois votre exemple, vous ne pourriez pas raisonnable-

ment me blâmer. La nature n'a pas donné d'autres droits aux hommes qu'aux femmes; cependant vous auriez la double injustice de condamner en moi ce que vous vous pardonnez. Ce qui doit principalement vous rendre la tranquillité à cet égard, c'est que les femmes, avec plus de tendresse dans le cœur que les hommes, ont les désirs moins vifs. Les reproches injurieux qu'on leur fait, injustes en eux-mêmes, doivent plutôt leur origine à des hommes sans probité, et maltraités des femmes, qu'à des amans favorisés. Pour moi, je vous avoue que je suis fort peu sensible aux plaisirs des sens; je ne les aurois jamais connus sans l'amour. J'ajouterois que les sens n'exigent que ce qu'on a coutume de leur donner, et que les hommes mêmes sont souvent plus occupés à les irriter qu'à les satisfaire. Ainsi soyez sûr de ma fidélité, quoique vous ne soyez pas en droit de l'exiger. Vous êtes moins heureux que moi, et j'ai plus de plaisir à vous aimer, que vous n'en trouvez dans votre inconstance.

Mon admiration et mon respect augmentoient chaque jour pour madame de Selve. Ses sentimens me faisoient rougir des miens, mais ils ne me corrigeoient pas. Ce n'étoit

pas la raison qui devoit me ramener et me guérir de mes erreurs; il m'étoit réservé de me dégoûter des femmes par les femmes mêmes. Bientôt je ne trouvai plus rien de piquant dans leurs commerces. Leurs figures, leurs grâces, leurs caractères, leurs défauts même, rien n'étoit nouveau pour moi. Je ne pouvois pas faire une maîtresse qui ne ressemblât à quelqu'une de celles que j'avois eues. Tout le sexe n'étoit plus pour moi qu'une femme dont le goût étoit usé; et ce qu'il y a de singulier, c'est que madame de Selve reprenoit à mes yeux de nouveaux charmes. Sa figure effaçoit tout ce que j'avois vu, et je ne concevois pas que j'eusse pu lui préférer personne. L'habitude qui diminue le prix de la beauté ajoute au caractère, et ne sert qu'à nous attacher. D'ailleurs, mon inconstance pour madame de Selve lui avoit donné occasion de me montrer des vertus que je croyois au-dessus de l'humanité, et que mon injustice avoit fait éclater.

Madame de Selve reprit tous ses droits sur mon cœur, ou plutôt ce n'étoient plus ces mouvemens vifs et tumultueux qui m'avoient d'abord entraîné vers elle avec violence, et qui étoient ensuite devenus la source de mes

erreurs ; ce n'étoit plus l'ivresse impétueuse des sens. Un sentiment plus tendre, plus tranquille et plus voluptueux remplissoit mon ame, il y faisoit régner un calme qui ajoutoit encore à mon bonheur, en me laissant la liberté de le sentir.

Je n'avois jamais cessé absolument de voir madame de Selve ; mes visites, que j'avois suspendues pendant quelque tems, lorsque je voulois lui dérober la connoissance de mes infidélités, redevinrent plus fréquentes, aussitôt qu'elles ne furent plus contraintes. Bientôt je ne trouvai de douceur que chez elle. Insensiblement, et sans que je m'en apperçusse distinctement, le dégoût me détacha du monde, que la dissipation m'avoit fait rechercher.

Ce fut madame de Selve qui me le fit remarquer la première. J'en convins avec elle, et je saisis cette occasion pour la presser de nouveau de recevoir ma main. J'y consens aujourd'hui, me dit-elle, je ne suis plus dans le cas de la refuser. Je ne crains plus de vous perdre ; mais vous m'avouerez qu'il est bien singulier que, pour prendre un mari, j'aie été obligée d'attendre qu'il n'eût plus d'amour ; c'est cependant ce qui me rend sûre de votre

cœur. Ce n'est point mon amant que j'épouse; c'est un ami avec lequel je m'unis, et dont la tendresse et l'estime me sont plus précieuses que les emportemens d'un amour aveugle.

Comme notre mariage n'avoit besoin d'autres préparatifs que notre consentement, il fut bientôt conclu. Ce n'étoit plus les plaisirs de l'amour que nous cherchions; un sentiment plus tendre régnoit dans mon cœur. J'étois charmé de m'être assuré pour toujours la possession de tout ce que j'avois de plus cher au monde, et d'être sûr de passer ma vie auprès de madame de Selve, en qui je trouvois les mêmes désirs. Le monde, bien loin d'être nécessaire à notre bonheur, ne pouvoit que nous être importun. Je proposai à madame de Selve d'aller passer quelque tems dans mes terres. Elle l'accepta avec empressement. Elle me dit que par tout elle ne désiroit que moi, et que les lieux où elle en jouiroit le plus tranquillement, lui seroient toujours préférables. Il y a un an que nous avons quitté Paris, et nous n'y sommes pas rappelés par le moindre désir. Eh! qu'y ferions-nous? Le monde est inutile à notre bonheur, et ne feroit que nous trouver ridicules. Nous sommes de plus en plus charmés de notre solitude. Je trouve l'univers en-

tier avec ma femme, qui est mon amie : elle est tout pour mon cœur, et ne désire pas autre chose que de passer sa vie avec moi. Nous vivons, nous sentons, nous pensons ensemble.

Nous jouissons de cette union des cœurs, qui est le fruit et le principe de la vertu. Ce qui m'attache le plus à ma femme, c'est que je lui dois cette vertu précieuse, et sans doute elle me chérit comme son ouvrage. Je vis content, puisque je suis persuadé que l'état dont je jouis, est le plus heureux où un honnête homme puisse aspirer.

C'est madame de Selve qui m'a fait connoître de quel prix est une femme raisonnable. Jusques-là je n'avois point connu les femmes ; j'en avois jugé par celles qui partageoient mes égaremens, et j'étois injuste à l'égard de celles-là même. De quel droit osons-nous leur reprocher les fautes dont nous sommes les auteurs et les complices? La plupart ne sont tombées dans le déréglement, que pour avoir eu dans les hommes une confiance dont ils ne sont pas dignes.

Plusieurs n'auroient jamais eu de foiblesse, si elles n'eussent pas eu l'ame tendre, qualité qui naît encore de la vertu.

Les deux sexes ont eu commun les vertus et

les vices; mais la vertu a quelque chose de plus aimable dans les femmes, et leurs fautes sont plus dignes de grâce, par la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Dans l'enfance on leur parle de leurs devoirs, sans leur en faire connoître les vrais principes; les amans leur tiennent bientôt un langage opposé. Comment peuvent-elles se garantir de la séduction?

L'éducation générale est encore bien imparfaite, pour ne pas dire barbare; mais celle des femmes est la plus négligée. Cependant il n'y a qu'une morale pour les deux sexes.

La célebre Ninon Lenclos, amante légère, amie solide, honnête femme et philosophe, se plaignoit de la bizarrerie et de l'injustice du préjugé à cet égard. J'ai réfléchi, disoit-elle, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes et dans les femmes. Je vis qu'on nous avoit chargé de ce qu'il y avoit de plus frivole, et que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles; dès ce moment je me fis homme. Elle le fit, et fit bien.

FIN.

HISTOIRE
DE
MADME. DE LUZ.

HISTOIRE
DE
MADme. DE LUZ,

Anecdote du règne de Henri IV.

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble que la vertu d'une femme soit dans ce monde un être étranger, contre lequel tout conspire. L'amour séduit son cœur. Elle doit être en garde contre la surprise des sens. Quelquefois l'indigence, ou d'autres malheurs encore plus cruels l'emportent sur toute la fermeté d'une ame trop long-tems éprouvée. Il faut qu'elle succombe. Le vice vient alors lui offrir des secours intéressés, ou d'autant plus dangereux, qu'il se montre sous le masque de la générosité. Le malheur les accepte, la reconnoissance les fait valoir; et une vertu s'arme contre l'autre. Environnée de tant d'écueils, si une femme est séduite, ne devroit-on pas regarder sa foiblesse, plutôt comme un malheur, que comme un crime. Car enfin, la vertu est dans le cœur; mais la malignité humaine ne veut juger ici que sur l'extérieur;

quoique dans d'autres occasions elle cherche à développer le principe secret des actions les plus brillantes, pour en diminuer le prix et en obscurcir l'éclat. Quels sont donc les avantages d'une vertu si difficile à soutenir ? Etrange condition que celle d'une femme vertueuse ! Les hommes la fuient, ou la recherchent peu. Les femmes la calomnient ; et elle est réduite comme les anciens stoïciens, à aimer la vertu pour la vertu seule.

La baronne de Luz est un des plus singuliers exemples du malheur qui suit la vertu. Elle étoit fort jeune, lorsqu'elle épousa le baron de Luz. C'étoit un homme déjà avancé en âge, d'une probité reconnue, et qui, sans avoir aucune des qualités brillantes, avoit toutes les essentielles. Il auroit pu rendre heureuse une femme dont l'âge eût été plus assorti au sien, et dont les devoirs n'eussent été troublés par aucune passion.

Madame de Luz étoit bien éloignée d'un état si tranquille. Peut-être ignoroit-elle encore elle-même le véritable état de son cœur, lorsqu'on disposa de sa main ; mais elle ne fut pas long-tems sans le connoître. Elle avoit été élevée avec le jeune marquis de Saint-Geran, son cousin. L'habitude de se voir, la conformité de

de caractère, la jeunesse et les agrémens qui leur étoient communs, avoient fait naître entre eux l'inclination la plus forte; ils la sentoient, ils ne la connoissoient pas; ils croyoient obéir à la force du sang : mais ils ne furent pas plutôt séparés qu'ils s'apperçurent en même-tems qu'ils se manquoient l'un à l'autre. Ils trouverent un vide dans leur cœur; ils en soupirerent; ils désirerent de se revoir; ils se revirent; le sang qui les unissoit étoit un prétexte naturel. Mais cette vue, qui étoit pour eux autrefois un plaisir aussi tranquille que vif, sembloit alors augmenter leur chagrin. Ils se regardoient en rougissant. Les mêmes sentimens donnent les mêmes idées. Ils n'osoient se parler, mais ils s'entendirent. Malgré les plaisirs et les dissipations qu'on s'empresse de procurer aux nouvelles mariées, madame de Luz fut assez triste. Le baron de Luz, qui ne connoissoit pas encore sa femme, attribua sa mélancolie à un caractère sérieux; il n'en fut pas fâché; ces caractères suppléent quelquefois à l'âge.

Le marquis de Saint-Geran continuoit toujours de voir sa cousine. Le monde qui se trouvoit chez elle, empêchoit qu'on ne remarquât l'embarras qu'ils avoient l'un avec l'autre;

mais enfin ils se trouverent seuls. Une entrevue particulière, après laquelle les amans soupirent ordinairement, étoit l'objet de la crainte de deux personnes, qui loin de s'être communiqué leurs sentimens, n'osoient pas se les avouer à eux-mêmes.

Le marquis de Saint-Geran s'étant un jour présenté chez M. de Luz, ses gens lui dirent qu'il étoit sorti pour quelques affaires, et que madame de Luz étoit un peu incommodée.

M. de Saint-Geran, que l'idée du tête-à-tête avoit d'abord ému, voulut se retirer, en disant qu'il craignoit de l'importuner; lorsqu'un valet de chambre lui dit que les ordres n'étoient pas pour lui, et que M. de Luz avoit même ordonné, en sortant, qu'on allât le prier de venir tenir compagnie à madame. Le valet de chambre, sans attendre la réponse du marquis, s'avança en même-tems vers l'appartement de madame de Luz, et annonça M. de Saint-Geran.

Madame de Luz fut encore plus interdite que le marquis. Il la salua d'un air mal assuré; leur embarras étoit égal. Cependant M. de Saint-Geran faisant effort pour dissiper son trouble : Madame, lui dit-il, vos gens viennent de m'apprendre que vous étiez indispo-

sée. Il est vrai, monsieur, lui répondit-elle. Ils furent ensuite, l'un et l'autre, quelque tems sans parler. Tous deux craignoient de laisser pénétrer leurs sentimens; tous deux gardoient le silence : qu'auroient-ils pu se dire qui les décélat davantage? Ils s'en apperçurent en même-tems.

Il me semble, madame, dit M. de Saint-Geran, que ma présence vous incommode, et que madame de Luz n'est plus ce que mademoiselle de Saint-Geran étoit pour moi. Vous vous trompez, monsieur, je vois toujours mes amis avec plaisir; et vous avez pu apprendre que M. de Luz vous avoit envoyé prier de passer ici la journée. Oui, madame, répliqua M. de Saint-Geran; je comprends aisément qu'un tel ordre ne pouvoit venir que de lui, et que ce n'est pas à vous-même que j'aurois dû le bonheur de vous voir. Eh! pourquoi, monsieur, dit madame de Luz? Ah! madame, reprit M. de Saint-Geran, je ne sens que trop que vous avez pénétré mes sentimens; qu'ils vous déplaisent, et que vous m'en punisssez. Vos sentimens, monsieur, répliqua-t-elle; pourriez-vous en avoir qui fussent offensans pour moi? Hélas! reprit M. de Saint-Geran, ils ne devroient pas l'être. Elevé avec vous dès

l'enfance, séduit par le charme de l'amitié, je me suis livré aux mouvemens de mon cœur : aurois-je dû prévoir que ce qui faisoit alors le bonheur de ma vie, en feroit un jour le malheur? Car enfin, j'ai pour vous la passion la plus forte; je l'ai toujours eue sans doute, et il falloit que je ne connusse véritablement mon cœur, que lorsque mon malheur seroit complet.

Madame de Luz, aussi surprise que si elle n'eût pas eu les mêmes sentimens, demeura quelque tems interdite, et elle ne prit la parole que pour empêcher M. de Saint-Geran de poursuivre. Quel espoir, lui dit-elle, monsieur, fondez-vous sur un pareil aveu? Ah! madame, reprit M. de Saint-Geran, s'il me restoit encore quelque espoir, j'aurois eu plus de discrétion : mais je vois avec douleur que je vous ai perdue sans ressource; et c'est dans le moment même où je vous perds, que je sens combien vous étiez nécessaire au bonheur de ma vie. Je ne croirai jamais, monsieur, reprit-elle, que votre sort puisse être attaché au mien; mais je n'aurois pas dû craindre que ce fût de votre part que je fusse obligée de souffrir un pareil discours. Ah! madame, répliqua M. de Saint-Geran, mon malheur peut-il

me rendre criminel? Quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle me rend malheureux; mais elle ne peut jamais intéresser votre gloire. L'aveu du moins en est offensant, reprit madame de Luz; ma jeunesse et ma conduite m'ont donné un peu d'expérience sur un tel sujet, et votre discours doit être bien nouveau et bien étranger pour moi; mais je ne laisse pas de croire qu'un tel aveu marque toujours un espoir outrageant. Quelque amitié que j'aie eue jusqu'ici pour vous; quoique les liens du sang pussent la faire naître et l'autoriser, je ne sais si je puis encore sans crime la conserver à un homme qui m'estime assez peu pour oser espérer davantage. Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Geran, ne suis-je pas assez malheureux? pourquoi voulez-vous que je sois coupable? De grâce, n'ajoutez pas à mon malheur; rien ne peut l'adoucir que l'amitié dont vous m'honoriez. Ne me la refusez pas, cette cruelle amitié. Je craindrois, dit madame de Luz, que mes sentimens, qui jusqu'à ce jour étoient innocens, ne cessassent de l'être, ou du moins ne fussent dangereux à mon repos: cependant je vous les conserverai toujours si vous continuez à les mériter, en vous défaisant des vôtres; j'en

crains trop les suites ; et si vous voulez me persuader de la sincérité de votre repentir, j'exige que vous cessiez de me voir. De vous voir, madame, s'écria M. de Saint-Geran ! Oui, monsieur, reprit-elle aussitôt, du moins pendant quelque tems, j'en vois la nécessité, et pour vous et pour moi. Madame, ajouta M. de Saint-Geran, quoique vous exigiez le plus cruel sacrifice, je respecterois assez vos ordres pour m'y soumettre ; mais daignez faire attention que le public est témoin de mes visites, elles ne lui sont pas suspectes ; le sang qui nous unit les autorise : on sera surpris de mon éloignement, on en cherchera les raisons, et celles que l'on suppose sont toujours plus injurieuses que les véritables. Monsieur, reprit madame de Luz, je suis très-sensible à vos craintes, ou à vos égards ; mais des scrupules imaginaires ne doivent pas balancer un péril certain pour mon repos et pour mon honneur ; vous avez d'ailleurs un moyen bien simple de me satisfaire, sans courir tous les risques que vous paroissez appréhender ; vous pouvez aller quelque tems à la campagne, les prétextes en sont toujours prêts. Je vous en prie par l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, et qui, dites-vous, vous est chère : je vous l'or-

donne, si j'ai quelque droit sur votre cœur. Et si ces motifs ne sont pas capables de vous déterminer, mon ressentiment me fournira d'autres moyens pour vous interdire ma présence.

M. de Saint-Geran alloit sans doute répliquer, et peut-être eût-il promis d'obéir aux ordres de madame de Luz : le respect d'une passion naissante est plus sûr, que la reconnoissance d'un amour heureux et satisfait. Mais le baron de Luz rentra dans ce moment. Son arrivée les troubla l'un et l'autre. Le baron n'y fit pas attention. Les personnes qui ont passé l'âge des passions, ou qui n'en ont jamais connu les égaremens, ne sont pas ordinairement les plus clair-voyantes. Le baron, sans prendre garde à leur embarras, alla d'abord embrasser son cousin.

Madame de Luz désirant que le marquis de Saint-Geran prît le parti qu'elle avoit exigé de lui, s'adressa sur le champ à M. de Luz : Le marquis, lui dit-elle, venoit ici prendre congé de vous ; il va passer trois mois dans ses terres. Ah, ah ! dit le baron, quel esprit de retraite, marquis, vient vous saisir, et vous fait subitement abandonner la cour ? Auriez-vous donc des affaires si pressées, qui exigeas-

sent votre présence chez vous? M. de Saint-Geran n'osant ni désavouer ouvertement madame de Luz, ni se résoudre à l'abandonner : ce ne sont pas, dit-il, précisément des affaires qui m'appellent en province; mais j'avois quelque dessein d'aller dans mes terres.

Oh bien, reprit le baron de Luz, puisque vos affaires ne sont pas plus importantes, je compte que vous me les sacrifierez, et que vous nous accompagnerez. J'arrive du Louvre, où le roi m'avoit ordonné de me rendre. Il vient de me donner la lieutenance générale de Bourgogne; il me l'a annoncé lui-même, et je ne saurois trop me presser de partir, et d'aller, par mes services, mériter ses bontés. Je vais donner ordre aux équipages qui nous sont nécessaires. Comme le maréchal de Biron demeurera encore quelque tems à la cour, les affaires du gouvernement de la province rouleront sur moi pendant son absence, et je veux que vous veniez avec madame de Luz m'aider à en faire les honneurs.... Madame de Luz, qui vit toutes les suites d'un pareil engagement, voulut l'éviter, et prenant la parole : Personne, dit-elle, ne seroit plus propre que M. de Saint-Geran, à nous rendre le service que vous lui demandez; mais ce seroit abuser de

sa complaisance, que de lui faire abandonner ses affaires; et s'il ne va pas dans ses terres, il est obligé de rester ici pour faire sa cour. Bon, reprit M. de Luz, on ne sauroit mieux faire sa cour au roi, qu'en allant apprendre le métier de la guerre. Il viendra avec moi. Le roi accorde plutôt les emplois aux services, et à ceux qui marquent l'envie de s'instruire, qu'à toutes les importunités d'un courtisan oisif. Si quelque autre chose pouvoit le retenir à Paris, ce seroit sans doute une maîtresse; il est jeune et aimable, il en trouvera par tout, et je suis sûr que si vous le priez bien de faire ce voyage avec nous, il ne vous refusera pas, et qu'il sacrifiera ses maîtresses à ses amis.

M. de Saint-Geran croyant avoir marqué assez de déférence aux ordres de madame de Luz, en ne se pressant pas d'accepter la proposition du baron, répondit que personne ne connoissoit mieux que lui la force de l'amitié, et qu'il étoit disposé à les accompagner par tout. Je n'en doutois point, marquis, reprit le baron de Luz. Dans le moment plusieurs personnes entrerent pour lui faire leur compliment, et M. de Saint-Geran sortit.

Quoique madame de Luz n'eût pas reçu la déclaration de M. de Saint-Geran, d'une façon

à lui donner de grandes espérances, il se sentoit fort soulagé. Quelle que soit l'idée qu'on a de la vertu d'une femme, ce n'est certainement que l'espoir qui fait qu'on lui déclare l'amour qu'on ressent pour elle; et l'on n'est jamais malheureux quand on espère. Madame de Luz même, née avec la vertu la plus pure, attachée à ses devoirs, et craignant les suites d'un pareil engagement, n'étoit pourtant pas encore aussi affligée qu'interdite. Elle ne pouvoit plus se dissimuler ses propres sentimens pour M. de Saint-Geran. Elle sentoit combien il lui étoit cher. Il auroit été trop humiliant pour elle d'aimer seule. Elle venoit de connoître toute la passion de M. de Saint-Geran. Ainsi, quoiqu'elle redoutât le danger où elle alloit être exposée, en vivant aussi intimement avec lui; quoiqu'elle eût fait tous ses efforts pour s'en séparer, elle ressentoit involontairement un plaisir secret. La nature est avant tous les devoirs, qui ne consistent souvent qu'à la combattre.

M. de Saint-Geran n'étoit pas le seul sur qui les charmes de madame de Luz eussent fait impression; il avoit plusieurs rivaux cachés, qui n'attendoient que le moment de se déclarer.

Aussitôt qu'une femme paroît à la cour, son mari semble être la personne qui lui convient le moins. Ceux qui n'ont point encore de commerce réglé, viennent offrir leurs soins. Les amans déjà pourvus, veulent du moins en être les médiateurs. On consulte particulièrement les convenances de société; et, si l'on peut, le repos du mari et le goût de la femme.

Parmi ceux auxquels on n'auroit jamais pensé, il y en eut plusieurs qui se mirent sur les rangs, et qui prétendirent plaire à madame de Luz.

Monsieur de Thurin parut un des plus empressés. Ce n'étoit pas qu'il fût de la cour, son état sembloit même l'en exclure : il étoit conseiller au parlement.

Les magistrats alors appliqués aux affaires, ne sortoient guère de la gravité de leur place et de leur caractère. Ils n'alloient à la cour, que lorsque le roi les mandoit, ou qu'ils étoient obligés de lui représenter les besoins du peuple. Ils y étoient annoncés, attendus, et reçus avec distinction. Dans tout autre tems, le poids, le nombre et la discussion des affaires leur donnoit assez d'occupation; et ils tiroient leur considération du pouvoir qu'ils ont de juger de la vie et des biens de

ceux qu'on appelle communément des seigneurs, et qu'ils ne voyoient qu'en recevant chez eux leurs sollicitations.

M. de Thurin fut un des premiers qui ne comprit pas toute la dignité de ces mœurs. Il imagina qu'elles étoient trop simples : et dès-lors on commença à prostituer son état, en le voulant illustrer. De jeunes magistrats méprisèrent leurs devoirs, au lieu de se mettre en état de les remplir. Les imitateurs ne saisissent ordinairement que les ridicules de leurs modèles. Ces jeunes sénateurs s'imaginerent que pour être courtisans, il suffisoit de jouer gros jeu, de perdre en ricanant, d'avoir une avarice contrainte, et de dire des fadeurs à une femme.

M. de Thurin entre autre, crut que sa gloire seroit hors de toute atteinte, s'il pouvoit faire croire que madame de Luz fut sur son compte. Il commença à lui faire sa cour par air ; mais il en devint bientôt éperdument amoureux. Dans le premier cas il n'eût été que ridicule ; son amour le rendit odieux. Il avoit à combattre le rang, le cœur et la vertu.

M. de Thurin offrit bientôt son hommage à madame de Luz. Les amans d'un rang infé-

rieur, sont ordinairement timides ou insolens. Thurin parut l'un et l'autre dans sa conduite, et fut toujours le dernier dans le caractère.

M. de Turin avoit réellement de l'esprit, et fut, dans la suite, employé dans les grandes affaires. Mais au lieu de s'occuper alors des devoirs de son état, il avoit la ridicule ambition d'être de la cour; et l'on n'en est pas toujours, quoiqu'on affecte d'y vivre. Il n'est que trop ordinaire de voir le goût du frivole et la dissipation, étouffer ou suspendre les talens les plus graves et les plus importans.

M. de Thurin étoit dans cette folle ivresse, lorsqu'il jugea à propos de s'attacher à madame de Luz. Il commença par employer le langage des yeux. Le peu de vraisemblance de ses prétentions fit que madame de Luz ne s'en apperçut pas d'abord. M. de Thurin crut devoir se rendre plus intelligible. Se trouvant un jour auprès de madame de Luz: madame, lui dit-il, il est bien dangereux de vous voir. Eh! pourquoi, monsieur, lui répondit madame de Luz? J'avois osé croire que mon caractère étoit assez sûr pour mériter des amis. Il n'y a personne, madame, qui n'aspirât à cette gloire; on ne sauroit sans doute vous refuser l'estime que vous méritez; mais

il est bien difficile de s'en tenir à des sentimens aussi simples et aussi tranquilles, et je sens qu'il m'en a coûté la liberté.

Madame de Luz ne fut pas si embarrassée de la déclaration de M. de Thurin, qu'elle l'avoit été de celle de M. de Saint-Geran. [La liberté du cœur donne celle de l'esprit. En vérité, monsieur, lui dit madame de Luz, je n'aurois pas imaginé que vous fussiez si galant : comment, au milieu des affaires graves qui vous occupent, pouvez-vous conserver assez de gaîté pour badiner avec autant d'agrément ? Ah ! madame, reprit M. de Thurin, je n'ai ni le cœur, ni l'esprit aussi libre que vous le supposez. Le désir de vous plaire est la seule affaire qui m'occupe ; et je sens que si vous ne me permettez pas de l'espérer, je serai le plus malheureux de tous les hommes. Mais, reprit madame de Luz, c'est donc sérieusement que vous êtes amoureux de moi ? M. de Thurin voulut alors expliquer tous ses sentimens ; et pour en faire mieux sentir le prix, il se répandit dans les protestations d'une constance éternelle qu'on ne lui demandoit point. Le désordre de ses discours fit aisément connoître à madame de Luz qu'il étoit véritablement amoureux. Leur conver-

sation n'eut pas plus de suite ce jour-là; mais quelques jours après, M. de Thurin voulut la reprendre. Madame de Luz lui répondit toujours en plaisantant ; et pour se dispenser de lui parler plus sérieusement, elle affecta de n'être pas persuadée de son amour.

M. de Thurin se flattoit cependant de la rendre sensible, et ne pouvoit pas s'imaginer qu'une femme pût refuser son hommage. Il en devint plus importun. Madame de Luz le trouvoit par tout, et il ne manquoit jamais de l'entretenir de sa passion, quand il pouvoit s'approcher d'elle ; ou de s'expliquer par ses regards, lorsque la présence de quelqu'un l'empêchoit de s'exprimer autrement. Madame de Luz s'en trouva fatiguée.

La plupart des femmes qui ne sont pas sensibles à la passion d'un homme qu'elles regardent comme leur inférieur, ne se font pas un scrupule d'en plaisanter assez hautement, et veulent le punir par le ridicule ; mais une femme raisonnable ne se permet pas cette conduite. Madame de Luz jugea qu'il étoit plus décent de n'être la matière d'aucune histoire, et de rappeler M. de Thurin à sa raison. Un honnête homme, qui peut d'ailleurs mériter quelques égards, est déjà assez mal-

heureux d'aimer sans être aimé, sans devenir encore l'objet du mépris. Une femme, qui, en pareille matière, plaisante de la foiblesse d'un homme, a, pour l'ordinaire, de l'indulgence pour quelqu'autre plus heureux.

Madame de Luz prit donc le parti de parler avec bonté à M. de Thurin, avant que l'amour lui fit faire quelque folie d'éclat. La première fois que M. de Thurin voulut encore lui parler de sa passion, elle lui dit qu'elle avoit imaginé que sa conduite avec lui n'avoit pas dû lui donner assez d'espérance, pour qu'il continuât sa poursuite, qui devenoit enfin une persécution; qu'elle lui conseilloit de se défaire d'une passion inutile; qu'elle l'estimoit assez pour le recevoir au rang de ses amis, pourvu qu'il ne lui laissât pas soupçonner davantage qu'il eût d'autres desseins.

Un discours aussi simple et aussi sensé, auroit dû guérir M. de Thurin de son amour, ou du moins lui ôter tout espoir de réussir; mais pour un homme vain et présomptueux, tout est faveur. Il se persuada que la douceur et la modération de madame de Luz ne marquoient pas une ame invincible; qu'il en devoit concevoir les plus flatteuses espérances, et qu'il touchoit au moment d'être l'amant le plus

plus heureux. Il résolut de se conduire d'après cette idée ; et au lieu d'accepter le parti que madame de Luz avoit bien voulu lui offrir, il lui parla avec une confiance avantageuse, dont elle fut extrêmement offensée. Elle prit un ton aussi fier et aussi imposant, qu'elle avoit eu jusqu'alors d'indulgence. Je vous prie, lui dit-elle, de ne paroître jamais devant moi, et de songer qu'une femme de mon rang peut être déshonorée, et par l'amour et par l'amant. Un homme assez vain, pour croire qu'il ne peut jamais être l'objet du mépris, y est d'autant plus sensible, lorsqu'il ne peut plus se le dissimuler. M. de Thurin le sentit vivement ; il auroit désiré ardemment de s'en venger ; mais il comprit qu'il ne lui restoit d'autre parti à prendre que celui du silence.

Cependant M. de Saint-Geran n'avoit point eu de conversation particulière avec madame de Luz, depuis que le baron de Luz l'avoit engagé à venir en Bourgogne. Il évitoit même de se trouver seul avec elle. Il n'ignoroit pas qu'elle craignoit ce voyage, et il ne doutoit point qu'elle n'eût exigé de lui de le rompre ; il ne se sentoit pas capable de lui faire un tel sacrifice, et il ne vouloit pas s'exposer à lui désobéir ouvertement.

Cependant le baron de Luz faisoit tous ses préparatifs. Il fut bientôt en état de partir. Il prit congé du roi; et quelques jours après, madame de Luz, M. de Saint-Geran et lui se rendirent à Dijon. Le baron de Luz s'étant absolument livré aux affaires du gouvernement, M. de Saint-Geran ne manquoit pas d'occasions de se trouver seul avec madame de Luz. Il n'osa pas d'abord lui parler de sa passion; mais toutes ses actions la prouvoient. Madame de Luz, pour le rendre encore plus retenu, étoit extrêmement sérieuse avec lui. Mais enfin M. de Saint-Geran prenant occasion de la tristesse même de madame de Luz pour rompre le silence: Je vois avec douleur, lui dit-il, madame, que ma présence ici vous déplaît. Rien ne seroit si sensible pour moi, que le bonheur de vivre auprès de vous, si j'en jouissois de votre aveu; mais si vous me voyiez avec peine, je ne me pardonnerois pas de vous avoir suivie. Vous savez, que soumis à vos ordres, j'ai fait tous mes efforts pour les exécuter; et je n'ai cédé aux instances de M. de Luz, que lorsque j'ai vu que je ne pouvois les combattre davantage, sans manquer à ce que je lui dois. Je veux croire, répondit madame de Luz, que c'est uniquement le dé-

sir d'obliger M. de Luz qui vous a fait accepter ce voyage. En effet, si mes ordres ou mes prières avoient eu plus de pouvoir sur vous, vous n'auriez pas été embarrassé à trouver des raisons pour vous en dispenser. Eh quoi ! madame, répliqua M. de Saint-Geran, ne devez-vous pas être satisfaite de ma soumission ? Et falloit-il encore que je fusse assez ennemi de moi-même pour refuser un bien que je ne dois qu'à la fortune ? Ne m'enviez pas le bonheur de vous voir. Mon respect et la pureté de mes sentimens ne doivent pas vous les faire condamner. Que pouvez-vous en appréhender ? Tout, monsieur, répliqua madame de Luz. Le bonheur de la vie d'une femme dépend d'être attachée à ses devoirs. Il n'y a de véritable tranquillité pour elle, que dans la vertu ; et n'est-ce pas déjà la trahir que de recevoir l'aveu de votre passion ? Car enfin, quel est votre objet en m'aimant ? De vous aimer, madame, reprit M. de Saint-Geran ; je n'en ai point d'autre : votre vertu peut-elle en être blessée ? Peut-elle dépendre de ma passion ? Suis-je moi-même le maître de mon cœur ? Mes vœux n'ont rien d'offensant pour vous. Je ne vous demande point de retour. Souffrez seulement l'aveu de ma passion ; mon

bonheur dépend de vous aimer, de vous le dire, et de vous voir. Mais, monsieur, reprit encore madame de Luz, malgré la pureté de vos intentions, cette indulgence de ma part ne seroit-elle pas criminelle ? Si le ciel, pour m'en punir, venoit à me rendre sensible ? Ah! madame, s'écria monsieur de Saint-Geran, serois-je assez heureux pour que vous pussiez concevoir une pareille crainte ?

Le transport et la vivacité de M. de Saint-Geran, firent sentir à madame de Luz qu'elle venoit de s'engager plus avant qu'elle n'en avoit dessein ; elle en rougit, et son embarras en dit plus à M. de Saint-Geran qu'il n'auroit osé l'espérer. Il survint alors du monde qui interrompit leur conversation, et qui donna à madame de Luz, la liberté de se remettre un peu du trouble qu'elle ressentoit.

Depuis cet entretien, M. de Saint-Geran se livra aux plus douces espérances. Il ne douta point qu'il ne fût aimé. L'amour est toujours assez pénétrant sur ce qui peut le flatter, et passe naturellement de la timidité à la présomption. M. de Saint-Geran s'empressoit de marquer chaque jour, à madame de Luz, l'excès de sa passion. Ses regards, ses actions, toutes ses attentions étoient de l'amant le plus tendre

et le plus vif. En même-tems qu'il cherchoit à la toucher par la vivacité de son amour, il n'oublioit rien pour la rassurer par ses respects. La confiance d'avoir plû, donne de plus en plus les moyens de plaire. Madame de Luz y fut enfin sensible; ou plutôt, elle ne songea plus à le cacher. Elle avoit d'abord tâché de se dissimuler à elle-même ses véritables sentimens. Bientôt elle les laissa connoître à celui qui en étoit l'objet.

Un jour que M. de Saint-Geran l'entretenoit de sa passion: Comme je crois, lui dit-elle, que je puis encore plus compter sur votre amitié que sur votre amour; que l'ami me touche plus en vous que l'amant, je ne crains point de vous laisser voir le fond de mon ame. Vous m'avez toujours été cher; je vous ai aimé presqu'en naissant. Unis dès l'enfance, je n'ai pû combattre une inclination dont je n'ai pas apperçu la naissance. J'aurois fait mon bonheur d'être unie avec vous par des liens éternels; mais puisque le sort en a disposé autrement, au lieu de nous livrer au penchant de notre cœur, ne seroit-il pas plus sage de chercher à en triompher, pour assurer notre repos, que de nous abandonner à une passion inutile? Je vous aime, je ne prétens point vous le cacher, je res-

sens même du plaisir à vous le dire ; mais n'attendez rien de moi qui soit contraire à mon devoir. Je veux croire même que vous ne m'avez jamais fait l'injure de l'espérer. Je veux que mon honneur vous soit aussi cher qu'à moi-même ; et j'ai plus de confiance dans la fidélité de votre amitié, que de crainte de la vivacité de vos désirs.

Oui, madame, répondit M. de Saint-Geran, oui, vous me rendez justice ; je vous serai toujours inviolablement attaché : ma passion sera toujours pour vous la plus vive, et la plus pure. M. de Saint-Geran, en prononçant ces paroles, se jeta aux pieds de madame de Luz, et lui baisa la main. Il s'en falloit peu qu'en lui protestant de la pureté de ses feux, il ne lui donnât des preuves du contraire. Madame de Luz elle-même, plus occupée du discours, qu'attentive à l'action de M. de Saint-Geran, en recevant ces protestations, ne pouvoit se défendre d'un plaisir secret qu'elle ne démêloit qu'imparfaitement, et qui fait le charme de l'ame sans alarmer l'innocence. Depuis ce moment heureux, toutes les fois que ces amans se trouvoient seuls, leur amour faisoit la matière et le charme de leurs entretiens.

Il y avoit peu de jours que M. de Saint-Ge-

ran n'eût pas osé espérer un état aussi charmant que celui dont il jouissoit alors. Des idées tendres et délicates l'occuperent pendant quelque tems; mais en amour il suffit d'obtenir pour prétendre. Il y a un terme pour lequel l'amant soupire, vers lequel il se porte, même en protestant, même en croyant le contraire. M. de Saint-Geran, en admirant la vertu de madame de Luz, faisoit tous ses efforts pour la séduire. Je suis, lui disoit-il, le plus heureux des hommes; mais je pourrois l'être encore davantage: pourquoi faut-il que l'amour et le devoir aient des droits séparés? Devroit-il y en avoir qui fussent interdits à l'amant? M. de Saint-Geran essayoit par là de persuader à madame de Luz l'innocence de sa passion, et de lui prouver la vivacité de ses désirs. Il cherchoit aussi à faire naître ces conversations, qui, en échauffant l'imagination, peuvent enflammer les sens, et dont il espéroit recueillir le fruit. Lorsque de pareils discours ne peuvent ébranler la vertu, ils ne servent souvent qu'à lui donner des scrupules et des remords; et madame de Luz en éprouvoit de cruels. Les hommes, disoit-elle, n'ont en aimant, qu'un intérêt, c'est le plaisir ou une fausse gloire; nous en avons un second beaucoup plus cher,

qui est l'honneur et la réputation : c'est delà que dépend notre vrai bonheur. De la perte de l'honneur naissent des malheurs trop certains : ce n'est pas que je craigne de trahir jamais la vertu ; mais je ne suis peut-être déjà que trop criminelle de vous avoir laissé voir mes sentimens, de ne les avoir pas assez combattu, ou, si ce n'est pas un crime de ne pouvoir régler les mouvemens de son cœur, c'est du moins un très-grand malheur.

Lorsque madame de Luz se livroit à ces réflexions, M. de Saint-Geran n'oublioit rien pour dissiper ses craintes, et pour lui persuader que leur union n'offensoit pas la vertu la plus pure. Si le public même, disoit-il, venoit à pénétrer le secret de notre cœur, pensez-vous qu'il osât nous condamner ? N'avons-nous pas à la cour, une estime singulière pour les amans, dont le commerce est fondé sur une passion que la constance rend respectable ? De tels amans sont plus estimables que des époux que les loix forcent de vivre ensemble ; car il faut qu'une passion, toujours heureuse et toujours constante, soit fondée sur des qualités supérieures, et sur une estime réciproque. Si le commerce de deux amans n'étoit pas innocent, auroit-on imaginé de leur imposer des

devoirs ? Cependant les amans ont les leurs, comme les époux ; ils en ont même de publics, et que les personnes mariées ne peuvent pas s'empêcher d'approuver. Voyez, par exemple, le chevalier de Sourdis, il a été à la mort ; madame de Noirmoutier, par une discrétion mal entendue, n'osoit pas aller le voir. M. de Noirmoutier, qui n'ignore pas leur liaison, a été le premier à conseiller à sa femme de rendre à son ami ce qu'elle lui devoit, sans quoi elle ne donneroit pas bonne idée de son cœur. Elle n'a plus quitté son amant pendant tout le cours de sa maladie : elle a été généralement approuvée, et le roi lui en a su bon gré. J'avoue, répondit madame de Luz, que si vous étiez dans un état pareil à celui du chevalier de Sourdis, je serois dans des inquiétudes mortelles. Je sens que vous m'êtes bien cher ; mais je ne sais si j'oserois laisser paroître mes alarmes, et mon état en seroit d'autant plus cruel.

C'étoit ainsi que M. de Saint-Geran vivoit avec madame de Luz. Il ne pouvoit pas douter qu'il ne fût tendrement aimé, et qu'elle n'eût fait son bonheur d'être unie avec lui ; mais elle ne cessoit de lui répéter que le sort en ayant disposé autrement, elle ne lui sacrifieroit jamais ses devoirs. Elle n'avoit avec lui ni ca-

prices, ni humeur, ni dédain. M. de Saint-Geran n'éprouvoit enfin, de la part de madame de Luz, aucune de ces bizarreries, qui marquent une inégalité de cœur et d'esprit, qui font aujourd'hui le malheur d'un amant, et qui, demain, peuvent l'en dédommager par un caprice plus favorable.

Madame de Luz, toujours tranquille, toujours la même, ne cachoit plus à M. de Saint-Geran l'état de son cœur. Elle sentoit, elle convenoit avec lui qu'on n'est pas maître d'en disposer; qu'il y avoit même plus de vertu à suivre ses devoirs contre son penchant, et à distinguer les droits du mari d'avec ceux de l'amant. Quand on connoît les limites de la vertu, quand on ne s'exagère point ses devoirs, on est incapable de les violer.

Insensiblement M. de Saint-Geran s'étoit fait aux idées et à la vertu de madame de Luz. Il sembloit que son amour ne fût plus qu'une amitié tendre, une jouissance de l'ame, qui renaît d'elle-même toujours nouvelle, et préférable sans doute, au commerce le plus vif. Quel bonheur d'admirer ce qu'on aime! Quelque chimérique que cet état paroisse à la plupart des hommes, peuvent-ils y préférer un commerce languissant, où souvent le dégoût

succede au plaisir? Ce n'est pas un vice de notre ame, c'est celui de nos organes. La nature n'a attaché la vivacité de nos goûts, qu'à la nouveauté des objets; et s'il étoit possible d'appercevoir, dans un seul instant, tout ce qu'il y a de charmes dans un objet, il n'inspireroit peut-être qu'un seul désir, et la jouissance ne seroit pas suivie d'un second. Mais on ne découvre que successivement ce que cet objet a de piquant, le commerce se soutient quelque tems; mais enfin, le goût s'épuise: je n'en voudrois pas même d'autres juges que ceux dont la vie est une inconstance perpétuelle; que ces hommes, dont une figure aimable, un jargon séduisant, une saillie brillante font tout le mérite, et dont la raison détruiroit les grâces. Courus des femmes, le plaisir et la vivacité les emportent; mais bientôt la multiplicité des objets ne leur offre plus de variété: rien ne pique leur goût, et leurs sens sont émoussés. Malheureusement pour eux, ils se sont fait un métier d'être aimés des femmes, ils en veulent soutenir la gloire; ils y sacrifient le plaisir, le repos et la probité. Toutes leurs intrigues leur paroîtroient souvent insipides, s'ils n'y joignoient le goût de la perfidie. Le plaisir les fuit; et lorsqu'en vieillissant, ils sont obligés

de renoncer au titre d'aimable, inutiles aux femmes, au-dessous du commerce des hommes, ils sont le mépris des deux sexes. M. de Saint-Geran, d'un caractère bien opposé, étoit aussi dans une situation bien différente. Et quoiqu'il désirât encore, il n'en étoit pas moins heureux. Le désir peut être le fruit du bonheur, et même y ajouter.

C'étoit ainsi qu'il vivoit avec madame de Luz, lorsque le maréchal de Biron arriva en Bourgogne. Le baron de Luz alla remettre entre ses mains l'autorité dont il n'étoit que dépositaire pendant son absence. Le maréchal reçut le baron avec toutes les distinctions qui étoient dues à un si bon officier. Quelques jours après, le maréchal alla rendre visite à madame de Luz, et lui fit toutes les politesses que sa naissance et sa figure exigeoient naturellement. Il lui dit même quelques-unes de ces galanteries dictées par l'habitude de vivre à la cour, et qui étoient alors usitées, et peut-être plus convenables que la familiarité indécente des jeunes courtisans d'aujourd'hui. Ce n'étoit pas que les charmes de madame de Luz fissent aucune impression sur le maréchal; l'ambition avoit fermé son cœur à toute autre passion. Il étoit alors rempli de projets qui l'occupoient

tout entier; et il avoit dès-lors, conçu des desseins qui devoient être funestes à l'Etat, et qui ne le furent qu'à lui seul.

Comme le baron de Luz eut beaucoup de part aux projets du maréchal, et qu'ils furent l'origine des malheurs de madame de Luz, il est nécessaire de rapporter, en peu de mots, quelles circonstances d'événemens précipiterent la ruine du maréchal.

Biron, avec de la naissance, de la valeur, et après avoir servi utilement et glorieusement l'Etat, auroit dû être satisfait de la reconnoissance et des bienfaits du roi, si l'ambition pouvoit être juste. Mais, comblé de biens et d'honneurs, il devint ingrat aussitôt qu'il n'eut plus rien à prétendre. D'ailleurs, nourri dans la guerre, qui étoit la source de sa grandeur, il vit avec chagrin, que le roi venoit de conclure la paix avec l'Espagne. Un homme accoutumé à être souverain dans un camp, et à la tête d'une armée, ne revient qu'avec dépit à la cour, où, quelque grand qu'il soit, il trouve des égaux, et où tout lui fait sentir qu'il est sujet. Le maréchal crut rendre inutile la paix conclue à Vervins, s'il pouvoit dissuader le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, de satisfaire le roi au sujet du marquisat de Saluces.

Le roi avoit cette affaire fort à cœur. Il en avoit plusieurs fois demandé la restitution au duc de Savoie. Ce prince s'étoit flatté de faire relâcher le roi de ses prétentions, en tirant les choses en longueur. Il lui avoit envoyé des ambassadeurs à ce sujet; mais comme ils ne purent rien gagner sur l'esprit du roi, le duc de Savoie crut qu'il réussiroit mieux lui-même. Il vint à Paris. Le roi le reçut avec honneur; mais il ne lui accorda rien. Le duc espéroit toucher le roi, en lui proposant de se liguer avec lui contre l'Espagne; mais il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'avant de parler de toute autre affaire, il falloit terminer celle du marquisat, le rendre, ou se préparer à la guerre. Soit que le roi se fût exprimé avec dureté, ou que le duc fût piqué de n'avoir pas réussi dans cette affaire comme il s'en étoit flatté, il en conserva un vif ressentiment, et n'osant le marquer au roi, il résolut de le faire tomber sur quelqu'un de ses favoris.

Quelques jours après, Biron se trouvant à la chasse avec lui, et étant tous deux assez écartés, le duc de Savoie lui parla du roi en termes peu mesurés. Il comptoit que Biron ne manqueroit pas de s'en offenser, et que de l'humeur dont il étoit, il mettroit l'épée à la main.

Si le maréchal de Biron eût pénétré l'intention du duc de Savoie, il eut saisi avec avidité l'occasion d'un combat où il y avoit tant d'honneur pour lui, et dont la cause auroit fait excuser sa témérité, au cas que le succès en eût été malheureux pour le duc. Mais, soit qu'il ne pût pas supposer que le duc de Savoie eût eu dessein de se mesurer avec un particulier, soit que les discours de ce prince flattassent l'ingratitude du maréchal pour le roi, Biron, au lieu de répondre avec fermeté, comme son devoir l'exigeoit, applaudit aux discours du duc de Savoie, et lui fit voir contre le roi la plus grande animosité. Le duc de Savoie changea de dessein sur le champ, et crut qu'il convenoit mieux à sa dignité et à ses intérêts de détacher Biron du service du roi, que d'exécuter la folie qu'il avoit d'abord projetée. Il continua donc ses emportemens contre le roi, en y mêlant les éloges du maréchal. Il le plaignit de servir un prince ingrat, qui loin de récompenser les services, ne savoit pas même les reconnoître. Je parlois dernièrement au roi, dit artificieusement le duc, de votre valeur qui lui a été si utile, et si funeste à ses ennemis. Biron, me dit-il, n'est qu'un fanfaron.

Le duc de Savoie n'eut pas plutôt prononcé

ce mot, que le maréchal s'emporta dans les discours les plus outrageans contre son prince.

Biron étoit véritablement brave, la valeur lui étoit naturelle; mais l'estime qu'il faisoit de lui-même à cet égard, étoit sa manie. On prend quelquefois pour objet de son amour-propre une qualité réelle; l'orgueil peut en diminuer le prix, mais il ne la détruit pas. Le maréchal de Biron enivré de son courage, en parloit lui-même avec complaisance. Il avoit en effet mérité le titre d'intrépide, et il l'eût sans doute conservé jusqu'à la mort, s'il n'eût fallu l'affronter que dans les combats. Mais lorsqu'il s'agit de la voir d'un œil tranquille, ce n'est alors ni le courage du général, ni même la férocité du soldat qui inspire la fermeté; c'est la vertu du philosophe.

Le maréchal de Biron fut donc extrêmement sensible à l'injure qu'il croyoit que le roi lui faisoit. Ma valeur, dit-il, lui a été assez nécessaire pour qu'il ne dût pas en douter; et quelques droits qu'il eût à la couronne, ils auroient pu lui devenir inutiles, s'ils n'eussent été soutenus par l'épée de Biron. Et peut-être qu'il en connoîtroit le prix, si je voulois l'employer pour ses ennemis.

Le duc de Savoie, après avoir excité le ressentiment

sentiment du maréchal, voulut achever de le détacher du service du roi, en flattant son ambition. Il sentit qu'il pouvoit porter ses offres jusqu'à l'excès, sans que le maréchal pût se soupçonner d'avoir une ambition ridicule. On prétend que ce fut dans cette même conférence que fut formée la conspiration du maréchal de Biron.

Les principaux articles du traité étoient, que le duc de Savoie paroîtroit s'engager à tout avec le roi, mais que lorsqu'il seroit sorti de France, il n'exécuteroit rien : que de concert avec l'Espagne, il entreroit à main armée par la Bourgogne, dont le maréchal lui livreroit le passage. On ne doutoit point que le roi accablé de tant de côtés, ne fût obligé d'accepter toutes les conditions de paix qu'on voudroit lui imposer ; ainsi le maréchal devoit garder la souveraineté de la Bourgogne, en épousant la troisième fille du duc de Savoie, dotée de cinq cens mille écus. Le roi d'Espagne, qui entra bientôt dans ce traité, devoit céder à cette princesse tous ses droits de souveraineté sur la Bourgogne, qui formeroit le nouvel état du maréchal.

La conspiration devoit encore s'étendre plus loin ; ils se promettoient de faire, à

l'exemple du maréchal, soulever tous les seigneurs de France. Suivant ce projet, tous les grands gouvernemens seroient devenus autant de principautés, qui n'auroient pas eu plus de dépendance du roi, que les princes de l'Empire n'en ont de l'empereur; et que les grands vassaux, après leur usurpation, n'en eurent du tems de Hugues Capet.

Quelque tems après, le duc de Savoie partit de Paris. On prétend qu'on lui fit quelques railleries sur l'inutilité de son voyage, dont il n'avoit retiré d'autre avantage que la réputation d'un prince magnifique et généreux; qui sans avoir été à la cour de France, ni haut avec les particuliers, ni rampant devant le roi, avoit toujours paru un grand prince à la cour d'un grand roi. Il répondit donc aux plaisanteries qu'on lui fit, qu'il n'étoit pas venu en France pour recueillir, mais pour semer. Ce mot fut le premier indice qu'on eut de la conspiration.

Biron ayant besoin d'un confident habile pour conduire son intrigue, choisit Lafin; et après l'avoir instruit de tout, il l'envoya à Somo sur le Pô, pour y conférer avec le comte de Fuentes, et ce fut là que le traité fut signé pour le roi d'Espagne.

Lafin étoit un gentilhomme, parent du ma-

réchal, et mécontent de la cour. C'étoit un homme adroit, d'un esprit vif et entreprenant, et très-propre à manier une affaire, et à conduire une conjuration.

D'ailleurs Lafin connoissoit la cour et les hommes. Il avoit avec les grands le caractère qu'ils ont avec leurs inférieurs; il songeoit à les faire servir à ses intérêts, au lieu d'être la victime des leurs. Le maréchal n'étoit pour lui qu'un moyen et un instrument pour y parvenir. Les grands n'étoient à ses yeux que des hommes rampans dans le besoin, faux dans leurs caresses, ingrats après le succès, perfides à tous engagemens. Il n'avoit point pour eux cet attachement désintéressé, dont la plupart sont si peu dignes. Il n'avoit pas la vanité ridicule de rechercher leur liaison, et de se croire honoré d'essuyer leur faste. Il n'étoit point la dupe d'un accueil caressant, qui marque le besoin qu'ils ont des autres, plus que l'estime qu'ils font de leurs personnes. Il entra dans les desseins du maréchal de Biron avec un dessein formé de profiter de ses succès, ou de le sacrifier lui-même à sa sûreté, en le trahissant si l'affaire tournoit mal: Lafin étoit né pour être grand seigneur.

Les choses étoient en cet état, lorsque le

duc de Savoie refusant d'exécuter ce qu'il avoit promis au roi, on fit marcher des troupes pour le réduire par la force. Biron en eut le commandement. On s'apperçut dans cette campagne, des ménagemens que le maréchal avoit pour le duc de Savoie, dont il eût pu défaire entièrement l'armée. Cependant le duc vit bien qu'il ne résisteroit pas long-tems aux armes du roi ; et il se soumit, par le traité de Lyon, à toutes les conditions qui lui furent imposées. Il n'en continua pas moins ses intelligences avec Biron. Celui-ci en eut pourtant quelque repentir, et avoua au roi qu'il avoit écouté quelques propositions du duc de Savoie. Le roi naturellement bon, lui pardonna, sans autre condition que celle de lui être plus fidelle à l'avenir.

Quelque tems après, le maréchal de Biron se rendit dans son gouvernement. Et, soit qu'il fût sollicité de nouveau, ou qu'il fût naturellement ingrat, il reprit ses anciennes intrigues. Il signa une association avec le comte d'Auvergne et le duc de Bouillon, pour se maintenir les uns les autres, envers et contre tous.

Le maréchal de Biron jugeant qu'il lui seroit difficile de rien entreprendre dans son gouvernement, sans que le baron de Luz, qui en

étoit lieutenant général, en eût connoissance, et ne dérangeât ses projets, prit le parti de les lui communiquer, et de l'engager dans son parti. Le baron de Luz y eut d'abord beaucoup de répugnance; mais enfin gagné par les sollicitations et les promesses du maréchal, il devint son complice. Biron lui accorda bientôt sa confiance, et lui marqua tant de distinction, que Lafin en conçut de la jalousie; et craignant que dans la disposition où le maréchal paroissoit être pour le baron de Luz, celui-ci ne recueillît à son préjudice tout le fruit du succès, il conçut le dessein de trahir le maréchal, ou du moins de prendre de telles mesures, qu'il pût, en cas d'accident, l'immoler à sa sûreté.

Il dit au maréchal qu'il étoit dangereux de garder l'original du traité de Somo: que si par malheur le roi le faisoit arrêter sur des soupçons qui commençoient à transpirer, et qu'on le trouvât saisi de cet écrit, il suffiroit pour lui faire son procès, et pour justifier la sévérité du roi: qu'une copie des articles étoit suffisante pour conduire l'entreprise, et qu'il falloit brûler l'original.

Le maréchal trouva la réflexion prudente, et lui remit ce traité pour en tirer copie. Lafin

la fit sur le champ, et après l'avoir donnée au maréchal, il chiffonna l'original, comme pour le brûler en sa présence; mais il y substitua adroitement un autre papier qu'il jeta au feu, et retint l'original.

Cependant le roi soupçonnant toujours la fidélité du maréchal de Biron, résolut d'éclaircir ses doutes. Il en apprit assez pour ne plus douter de sa trahison. Il sut que Lafin étoit l'agent secret du maréchal, et il mit tout en œuvre pour le détacher de Biron. Le vidame de Chartres, à qui le roi se confia, et qui connoissoit particulièrement Lafin, entreprit de tirer son secret. Il lui écrivit que le roi avoit quelques vues sur lui, et qu'il se rendît à Fontainebleau. Lafin trouvant que le motif d'un tel ordre étoit bien vague, imagina que ce n'étoit qu'un prétexte pour s'assurer de lui; mais craignant aussi de se rendre suspect, s'il n'obéissoit pas, il communiqua cette lettre au maréchal. Celui-ci eut à-peu-près les mêmes soupçons, mais sans les laisser paroître. Il jugea que si le roi faisoit arrêter Lafin, ce seroit un avis de se tenir lui-même sur ses gardes: que Lafin étant extrêmement habile, pourroit démêler ce qu'on pensoit à la cour, et l'en instruire; et il lui conseilla de partir. Lafin

pénétra les intentions du maréchal ; et sachant encore mieux cacher les siennes, il partit dans le dessein de ne songer qu'à ses intérêts et à sa sûreté, et de se conduire suivant les circonstances. Il alla, en arrivant à Fontainebleau, trouver le vidame. Celui-ci, sans lui donner le tems de se reconnoître, lui dit que les desseins du maréchal étoient connus du roi. Lafin répondit froidement qu'il ignoroit ce qui regardoit le maréchal. Eh bien, je vous apprends moi, lui dit le vidame, que le maréchal est un traître, que vous êtes son complice, et que le roi va vous faire arrêter. Comme fidelle sujet, je lui ai obéi en vous attirant ici ; comme votre ami, je veux vous sauver, et je le puis : le roi m'a promis votre grâce, mais elle dépend de votre aveu, vous êtes encore maître de votre sort, dans une heure vous ne l'êtes plus. Il faut que je vous présente au roi ; si vous sortez d'ici sans moi, vous allez être arrêté, et il n'y a plus de grâce. Ne vous perdez pas inutilement.

Lafin, après avoir réfléchi quelque tems, jugea qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour lui, que de sacrifier le maréchal de Biron ; et ayant été présenté au roi, il lui remit l'original du traité de Somo.

La conjuration étant découverte, il fut question de tirer le maréchal de Biron de son gouvernement. Lafin fit en cette occasion contre lui, tout ce qu'il auroit fait en sa faveur s'il eût été plus heureux. Il écrivit au maréchal que le roi n'avoit eu que de légers soupçons, qui étoient déjà détruits, et qu'il lui conseilloit de venir par sa présence, achever de calmer son esprit. Quoique le maréchal n'eût aucun soupçon de la trahison de Lafin, il envoya devant lui le baron de Luz, pour ne se hazarder que sur ce qui lui seroit mandé par l'un et par l'autre.

Lafin qui, outre ses raisons d'intérêt, conservoit encore un ressentiment particulier contre le baron de Luz, dont il avoit toujours été jaloux auprès du maréchal, ne manqua pas de déclarer au roi toute la part que le baron de Luz avoit dans la conspiration. L'accusation étoit d'autant plus vraisemblable, que le maréchal de Biron auroit eu de la peine à réussir sans le secours d'un homme qui étoit lieutenant-général de la province.

Le baron de Luz vint à la cour. Madame de Luz et monsieur de Saint-Geran l'accompagnerent. L'un et l'autre ignoroient absolument la conjuration; et l'accueil que le roi

fit au baron ne les éclaireit pas davantage.

Le roi, par la connoissance qu'il avoit du caractère du baron, très-opposé à celui de Lafin, jugea qu'il étoit inutile de l'interroger; et que s'il avoit eu la foiblesse de se prêter aux idées du maréchal, il n'auroit pas celle de le trahir.

Un honnête homme, qui s'est malheureusement écarté de son devoir, croit ne pouvoir, en quelque façon, excuser le parti qu'il a pris, que par sa fermeté à le soutenir. Les véritables conjurés, et les plus dangereux, sont ceux qui auroient été les sujets les plus fidelles, s'ils n'eussent pas été séduits : c'est l'erreur qui les jette dans le crime. Le roi résolut de se servir de Lafin pour apprendre tout le secret, et de la sécurité du baron de Luz pour attirer à la cour le maréchal de Biron.

Le roi, dans un entretien qu'il eut avec le baron, lui dit qu'il étoit convaincu que tous les bruits qui avoient couru au sujet du maréchal étoient faux, et n'avoient d'autre fondement que ses rodomontades; mais que ses ennemis en abusoient pour le perdre.

Le baron de Luz écrivit tout ce détail au maréchal, et lui conseilla de se rendre auprès du roi. Ce fut principalement ce qui dé-

termina le maréchal à partir. Il crut que la fortune lui offroit une occasion favorable de se venger de ceux qui parloient mal de lui ; que cette démarche assureroit dans la suite ses projets, parce qu'on n'oseroit plus hazarder sur son compte des discours mieux fondés, lorsqu'on verroit le roi lui faire raison de ses ennemis dans une pareille circonstance. Ce fut avec ces idées que le maréchal arriva à la cour.

Comme je ne prétens point écrire l'histoire de cette conjuration, et que je n'en ai rapporté que ce que j'ai cru nécessaire pour faire mieux entendre ce qui regarde madame de Luz, il seroit inutile d'en dire davantage. Tout le monde sait que le maréchal, après avoir refusé de mériter son pardon par un aveu sincère, fut arrêté, convaincu, condamné et périt sur un échafaut.

Quoique le roi n'eût pas dessein de donner d'autres exemples de sévérité, que celui du maréchal de Biron, il fit cependant arrêter les principaux de ceux qu'on soupçonna d'avoir eu part à la conjuration ; et le baron de Luz fut un des premiers dont on s'assura. Le maréchal ne l'avoit point chargé ; mais le roi jugea à propos, après l'exécution, de faire exa-

miner par les mêmes juges, tout ce qui pouvoit avoir rapport à cette affaire. Messieurs de Fleury et de Thurin en avoient été les rapporteurs. Monsieur de Thurin, qui étoit chargé de l'examen des pièces qui contenoient toutes les charges, trouva parmi les papiers du maréchal plusieurs lettres du baron de Luz; et entre autres, celles par laquelle le baron mandoit au maréchal que le roi n'avoit aucun soupçon, et que les conjurés ne devoient rien craindre. Le baron de Luz entroit dans des détails qui prouvoient sa complicité, et il n'en falloit pas davantage pour le faire condamner.

Monsieur de Thurin n'eut pas plutôt lu cette lettre, qu'il se souvint des mépris de madame de Luz. Il crut avoir trouvé les moyens de s'en venger, ou du moins de la rendre plus complaisante à ses désirs, qui se réveillerent aussitôt. Thurin commença par soustraire cette lettre, pour qu'elle ne fût pas connue de Fleury, dont il connoissoit l'intégrité, et pour se rendre seul arbitre et maître du sort du baron de Luz.

Thurin n'eut pas besoin d'aller chercher madame de Luz. Depuis que son mari étoit arrêté, elle étoit dans les inquiétudes les plus

grandes. Elle le croyoit innocent ; mais elle n'en étoit pas moins alarmée. Elle voyoit que le roi naturellement clément, venoit de sacrifier le maréchal de Biron à la sûreté de l'Etat. Elle craignoit qu'après un tel exemple, les moindres indices ne devinssent des preuves dans une affaire aussi délicate. Elle ne cessoit d'aller chez tous les juges pour s'informer des moindres circonstances de l'affaire, afin de demander la liberté de son mari s'il étoit innocent, ou sa grâce s'il étoit coupable.

Les craintes de madame de Luz n'auroient pas été plus vives, si elle eût eu pour son mari la passion la plus forte. Il sembloit que dans l'intérieur de son ame, elle se reprochât de ne l'avoir pas aimé autant qu'elle l'auroit dû, et qu'elle l'auroit voulu. Elle espéroit, en remplissant les devoirs les plus délicats, prendre les sentimens qui les font pratiquer ; et porter l'honneur encore plus loin que l'amour. L'orgueil même dans une belle ame a ses scrupules comme la vertu, et produit les mêmes effets.

Elle sçut que le sort de cette affaire dépendoit principalement de monsieur de Thurin. Elle se souvint, aussi bien que lui, de ce qui s'étoit passé entre eux, et du mépris

qu'elle lui avoit marqué : elle craignoit qu'il n'en eût conservé quelque ressentiment ; mais elle pensa bientôt qu'elle lui faisoit injure ; et que dans les hommes dépositaires de la justice, l'homme publie étoit bien différent de l'homme privé, et l'amant du magistrat.

Dans cette confiance, madame de Luz alla voir monsieur de Thurin. Je suis, lui dit-elle, dans les dernières inquiétudes pour monsieur de Luz. Il est certainement innocent ; mais la place qu'il occupoit dans le gouvernement du maréchal de Biron, a pu le rendre suspect : il suffira sans doute d'examiner sa conduite pour la trouver innocente. Cependant les formalités de la justice pourroient le faire languir long-tems dans les fers. Je vous supplie de travailler à prouver au plutôt son innocence au roi ; quelqu'assurée qu'elle soit, je sens que mes craintes ne finiront que lorsqu'il aura obtenu sa liberté. Vos craintes, madame, répondit monsieur de Thurin, ne sont que trop fondées, et je désirerois fort qu'il fût innocent ; mais... Quoi ! monsieur, reprit aussitôt madame de Luz, pouvez-vous penser que monsieur de Luz soit coupable ? Madame, répliqua monsieur de Thurin, il y a assez long-tems que je vous suis attaché à l'un

et à l'autre, pour désirer qu'il ne le fût pas; et j'ai eu besoin des preuves les plus fortes pour le croire. Non, monsieur, reprit encore madame de Luz, cela n'est pas possible; je n'en ai pas eu la moindre connoissance. Monsieur de Luz n'a jamais eu de secret pour moi: il a toujours été autant mon ami que mon mari; il n'auroit jamais pris un parti si dangereux sans me consulter; et je ne l'aurois pas laissé s'engager dans des démarches aussi criminelles. Non, monsieur, encore un coup; cela ne sauroit être. Et c'est justement, madame, répondit monsieur de Thurin, c'est votre vertu qui l'a effrayé, et qui l'a empêché de vous faire part de son dessein. Apparemment qu'il s'étoit d'abord si fort engagé avec le maréchal de Biron, qu'il ne lui étoit plus permis de reculer. Il étoit convaincu, par l'expérience qu'il avoit fait de la sagesse de vos conseils, que vous voudriez vous opposer à une entreprise aussi folle; et son respect pour votre vertu, a été la cause de son silence. Malheureusement son crime n'est que trop prouvé; et il est bien cruel pour moi d'être son juge, après avoir été, et étant encore son ami. Eh! pourquoi, monsieur, reprit madame de Luz, si mon mari est cou-

pable, si vous êtes réellement notre ami, êtes-vous si fâché d'être chargé d'une affaire dans laquelle vous pouvez nous rendre des services que nous attendrions peut-être inutilement de tout autre? Les priviléges de votre état ne sont pas aussi grands qu'on le dit, ou il doit vous être aussi facile que naturel de sauver un ami coupable.

Le jour que le roi nous confie ses intérêts, répondit monsieur de Thurin, quand il nous rend dépositaires de sa justice et de son autorité, nous devons tout oublier, excepté nos devoirs. Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, je ne vois que trop que nous ne trouverons en vous que notre juge. Il y a eu un tems où ma sollicitation auroit eu quelque poids auprès de vous. Elle sera toujours infiniment puissante sur mon esprit, reprit monsieur de Thurin en s'adoucissant, vous ne me rendez pas justice; mais je vous convaincrai, madame, que personne ne vous est plus dévoué que moi. Et pour me mettre en état de vous servir avec plus de succès, il n'est pas à propos que nous ayons aujourd'hui un plus long entretien. J'attends monsieur de Bellegarde qui doit venir m'apporter quelques ordres de la cour, il n'est pas

nécessaire qu'il vous trouve ici, quoiqu'il soit naturel que vous veniez chez moi qui suis juge de monsieur de Luz. Je ne veux pas que l'on puisse soupçonner que vos sollicitations aient eontribué à me le faire trouver innoeent. Demain je vous attendrai après-midi; je vous ferai voir les preuves du crime de monsieur de Luz, et nous ehercherons les moyens pour le soustraire à la sévérité des loix.

Madame de Luz promit à monsieur de Thurin de se trouver le leudemain ehez lui, et sortit. Le diseours dè monsieur de Thurin lui avoit d'abord donné trop de erainte, pour qu'elle ne fût pas infiniment sensible au proeédé d'un homme à qui elle avoit autrefois marqué assez de mépris pour qu'il eût pu en conserver quelque ressentiment, et qui cependant lui faisoit voir la plus grande générosité. Madame de Luz, déjà pénétrée de reconnoissanee, se promettoit bien de la marquer à l'avenir à monsieur de Thurin par tous les sentimens de l'amitié la plus vive, et de l'estime la plus parfaite. Cependant toujours inquiète du sort de son mari, elle ne manqua pas de se trouver le leudemain, à l'heure marquée, chez monsieur de Thurin. Elle le trouva seul, comme il le lui avoit promis;

promis ; et il avoit eu soin de faire, ce jour-là, défendre sa porte, afin de n'être pas troublé dans cette conférence.

Aussitôt qu'on annonça madame de Luz, monsieur de Thurin alla au-devant d'elle ; et lorsqu'ils furent entrés dans son cabinet, madame, lui dit-il, comme vous pouvez dès-à-présent être tranquille sur le sort de M. de Luz, par les mesures que j'ai déjà prises ; je ne craindrai point de vous alarmer en vous montrant les preuves de son crime. Ce n'est point un soupçon vague, ce n'est pas sur la déposition du maréchal de Biron, c'est sur les lettres mêmes de monsieur de Luz. Prenez et lisez, ajouta-t-il, voilà la moins forte de plusieurs qu'il a écrites au maréchal. M. de Thurin donna en même-tems à madame de Luz une des lettres que le baron avoit écrites au maréchal, et dans laquelle il entroit dans un grand détail au sujet de la conjuration, comme nous l'avons déjà dit. Madame de Luz, qui reconnut d'abord l'écriture de son mari, n'eut pas plutôt lu cette fatale lettre, qu'elle ne put douter davantage de son crime. Je vois, lui dit-elle, monsieur, que M. de Luz auroit besoin de toute la clémence du roi, si vous

ne nous aviez pas permis de compter sur votre amitié. Vous le pouvez sans doute, reprit M. de Thurin, et vous n'avez déjà plus rien à craindre. Ces lettres, ajouta-t-il, en reprenant celle que madame de Luz venoit de lire, qui sont les seules pièces contre M. de Luz, ne sont pas connues de M. de Fleuri. Je les ai soustraites du procès; et je puis, à présent, tourner l'affaire de telle façon que M. de Luz ne sera plus qu'un innocent arrêté sur de simples soupçons, pour la sûreté de l'Etat, et à qui le roi se croira obligé de faire oublier sa prison, en le comblant de ses grâces.

Ah! monsieur, s'écria madame de Luz, que ne vous dois-je pas! Et par quelle reconnoissance pourrai-je m'acquitter envers vous! Madame, reprit M. de Thurin, il vous est aisé de le faire; et quel que soit le service que je vous rends aujourd'hui, je me trouverai encore chargé de la reconnoissance. Ah! parlez, monsieur, répliqua madame de Luz, qu'exigez-vous? Croyez que je ne suis pas plus sensible aux marques de votre amitié, que je le serai au plaisir de la reconnoître. Ah! madame, reprit M. de Thurin en soupirant, que je serois heureux, si vous

teniez votre promesse ; car enfin mon cœur est toujours le même. Oserois-je espérer d'avoir enfin touché le vôtre, quand je trahis mon devoir pour vous ? Croirez-vous pouvoir encore m'accabler de mépris ? Ah ! madame, soyez enfin sensible à la passion d'un homme, qui en conservant la vie de votre mari, se trouveroit encore heureux de vous sacrifier la sienne.

Madame de Luz fut si frappée de ce discours, qu'elle ne savoit comment y répondre ; mais passant tout-à-coup de la vivacité que lui avoit d'abord inspirée la reconnoissance, à un sentiment plus fier ; et tâchant cependant de cacher son indignation, pour ne laisser voir que sa surprise et sa douleur : Quoi ! monsieur, dit-elle, votre procédé n'étoit donc qu'une fausse générosité ? Vous ne m'offrez vos services que pour vous acquérir le droit de m'outrager. Avez-vous cru pouvoir abuser de mon malheur ? Pensez-vous que la vertu me soit moins précieuse que la vie de M. de Luz ? Plus il m'est cher, moins je dois le sauver à ce prix ; mais vous n'avez sans doute voulu que m'éprouver. N'abusez pas davantage de ma situation, et déclarez-moi plutôt si je ne dois plus compter sur vous, et

si je ne dois songer qu'à fléchir la clémence du roi pour mon malheureux époux. Il faut que je vous sois bien odieux, madame, reprit M. de Thurin, ou que le sort de M. de Luz ne vous touche pas autant que vous voulez le faire croire, puisque vous refusez de lui racheter la vie par un peu de complaisance. Cessez, monsieur, répliqua promptement madame de Luz, cessez de m'outrager davantage; je ne sens que trop les ménagemens que je vous dois dans ce moment, et combien le malheur traîne encore après lui d'humiliations; mais cependant ne vous prévalez pas aussi cruellement, et, je ne puis m'empêcher de le dire, aussi indignement, de mon état. Vous savez que dans tout autre tems vous n'auriez pas osé me tenir des discours aussi outrageans; et dans la crainte de me livrer à mon ressentiment, dont les effets pourroient bien retomber sur M. de Luz, je vais sortir, et vous laisser à vos réflexions: elles vous rappeleront sans doute ce que vous devez à votre état, à mon rang, et peut-être à mon malheur.

M. de Thurin crut remarquer dans les paroles de madame de Luz, plus de mépris pour lui que de vertu. Il s'imagina qu'elle en ressen-

toit encore plus qu'elle n'en faisoit éclater. Il en fut piqué, et lui répliquant avec quelque aigreur: Je sais, madame, que ce que j'exigeois de vous est ordinairement le fruit de l'inclination, plutôt que de la reconnoissance; cependant la dernière rend peut-être une femme encore plus excusable que si elle se livroit à un vain caprice. Thurin ajouta tout de suite, soit qu'il eût pénétré quelque chose de l'amour de M. de Saint-Geran, dont l'amitié tendre pour sa cousine pouvoit être suspecte à un homme amoureux, jaloux et méprisé, pour qui tout est rival; soit qu'il n'eût d'autre dessein que d'exhaler son dépit par quelques reproches injurieux; il ajouta: M. de Saint-Geran, madame, vous trouveroit sans doute plus disposée à reconnoître un service de sa part, qui de la mienne vous devient odieux; et c'est ainsi que la vertu des femmes n'emprunte sa force que de la foiblesse de celui qui l'attaque.

Madame de Luz fut d'abord frappée de ce reproche; et elle y fut d'autant plus sensible, qu'elle ne se sentoit pas absolument innocente à cet égard. On ne reste ordinairement dans les bornes de la modération, que lorsqu'on est injustement accusé, l'innocence est d'une

grande consolation : c'est ainsi qu'il faut plus de philosophie dans les malheurs qu'on a mérités, que dans ceux dont on peut accuser le sort.

Madame de Luz ne put supporter ce dernier trait de la part de Thurin, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle put conserver encore quelque dignité dans son emportement. Qu'a de commun, lui dit-elle, M. de Saint-Geran avec votre audace ? Je sens assez ce que je dois attendre d'un homme qui trouve le crime ou l'innocence suivant les passions dont il est agité. Je ne vous demande plus rien, vous n'êtes pas digne de rendre un service ; mais j'espère en la clémence du roi : il aura sans doute pitié d'un ancien serviteur, qui, par son repentir, et par de nouveaux services, effacera son crime. Le roi est naturellement bon, et pour le fléchir, je ne lui laisserai pas ignorer à quelles indignités le malheur de mon mari m'a réduite. Il saura en quelles mains il a remis son autorité respectable, et par quels crimes vous voulez la profaner. Il jugera que les outrages où j'ai été exposée, doivent en quelque sorte diminuer la peine de mon mari ; et peut-être sera-t-il flatté que j'aie assez compté sur sa géné-

rosité, pour préférer de lui devoir une grâce, que j'ai eu horreur d'acheter par un crime.

Madame de Luz auroit sans doute continué, si Thurin ne l'eût interrompue : madame, lui dit-il, avec un sens-froid et une tranquillité digne du crime le plus réfléchi, votre colère vous aveugle. Le roi ne vous croira pas. Toutes les parties, dont les affaires prennent un mauvais tour, et qui ne peuvent en prévoir qu'un succès malheureux, ont coutume de déclamer contre leurs juges. Ces reproches, trop souvent répétés, ont aujourd'hui perdu tout crédit, lors même qu'ils sont les mieux fondés. Mais je suppose que le roi ajoute foi à vos discours : pouvez-vous imaginer que la grâce d'un rebelle soit le prix de votre vertu qui importe peu à l'Etat ? Cette vertu, si précieuse à vos yeux, n'est qu'un préjugé chimérique, que les hommes, par un autre préjugé, exigent dans leurs femmes ou dans leurs maîtresses, et dont ils font peu de cas dans les autres. Elle peut quelquefois faire naître une estime stérile ; mais comme elle est contraire à leurs plaisirs, qui est leur intérêt le plus cher, ils ne croient pas lui devoir beaucoup de reconnoissance. Ainsi détrompez-vous qu'elle soit un moyen bien puissant auprès du roi.

Il m'a déjà fait connoître qu'il vouloit par plusieurs exemples de sévérité, prévenir dans la suite toute espèce de conjuration. Il semble que jusqu'ici sa clémence n'ait fait qu'enhardir la révolte. Il veut prendre une voie plus sûre, et sans doute l'unique qui convienne dans un Etat qui n'a été si long-tems la proie des guerres civiles, que parce qu'on ne s'est pas d'abord opposé avec assez de fermeté aux entreprises des esprits inquiets. C'est par là que les étrangers, jaloux de la puissance de la France, ont osé s'armer contre elle, quand ils étoient sûrs de trouver dans son sein des complices.

D'ailleurs si le roi vouloit encore user de quelque indulgence, elle ne s'étendroit jamais sur le baron de Luz, le roi s'en est déjà expliqué; il en est comptable à l'Etat, à sa sûreté, à sa gloire. Le baron de Luz est un homme de qualité, l'exemple en sera plus grand; ce sont les seuls qui fassent impression. C'est sur ce principe que le roi vient de sacrifier le maréchal de Biron, malgré les services qu'il en avoit reçus. Il a refusé sa grâce aux sollicitations de sa famille, qui est considérable dans l'Etat, et qui tient à tout ce qu'il y a de grands en France. Il aura du moins les égards pour elle de ne pas l'accorder à un homme qui,

avec de la naissance, est cependant inférieur au maréchal, à un homme qui étoit même un complice plus dangereux et plus criminel que le comte d'Auvergne, dont le roi s'est assuré. La jeunesse et la naissance du comte peuvent être des motifs de clémence; car enfin, il n'avoit que son nom dans la conjuration, au lieu que le baron de Luz étoit chargé, avec le maréchal de Biron, de maintenir dans le devoir la Bourgogne, où ils ont semé ensemble la rebellion, et qui devoit être le théâtre de la guerre. Ainsi, madame, vous pouvez voir le roi. Il vous plaindra, louera votre démarche, tâchera même de vous consoler, et sacrifiera votre mari à sa justice. Mais vous vous flattez du moins de me rendre la victime de votre ressentiment. Vous espérez que le roi ne se contentera pas de punir un sujet rebelle, et que le même esprit de justice lui fera sacrifier un juge, dont la conduite n'aura pas été régulière; et qu'il me retirera la commission pour la remettre en des mains plus intègres : détrompez-vous encore à cet égard. Vous sentez d'abord que le baron de Luz n'en seroit pas mieux pour tomber entre les mains d'un homme, qui ne pourroit se distinguer de son prédécesseur, que par une sévérité

inflexible. D'ailleurs, puisque nous sommes ici sans témoins, et s'il faut que je vous parle avec une franchise qui ne peut rien ajouter au mépris que vous avez déjà pour moi; pensez-vous, madame, que les rois soient bien persuadés qu'ils n'ont dans leurs tribunaux, que des hommes incorruptibles, et qu'ils remettent toujours leur autorité en des mains pures? Non, madame; mais ils le supposent. Et s'ils viennent quelquefois à se détromper, ils aiment mieux tolérer, ou dissimuler un abus, que d'annoncer, par un châtiment d'éclat, qu'ils ont fait un mauvais choix; et laisser soupçonner au public, dont les jugemens sont toujours outrés, que ceux qui sont en place peuvent être aussi criminels, mais qu'ils ont plus de prudence.

J'ajouterai que les juges, dont l'intégrité n'est pas absolument inflexible, ne sont pas toujours les moins nécessaires à la cour. Il se rencontre souvent des affaires délicates, où l'on a besoin de ces génies adroits, de ces consciences souples, qui sachent le grand art de se prêter aux circonstances, en méprisant les formalités. On leur passe souvent bien des irrégularités à cause des services qu'ils peuvent rendre en plusieurs occasions, où il s'a-

git d'affaires importantes, dont quelques-uns, qui prendroient leurs répugnanees pour de la vertu, ne voudroient pas se charger, et que des esprits libres et dégagés de serupules, font réussir. Ainsi, madame, ajouta encore M. de Thurin, perdez toute espéranee de sauver M. de Luz, par d'autres voies que par celles que je vous ai offertes; ou de me faire craindre votre ressentiment, en essayant de me faire connoître au roi.

Madame de Luz, plus effrayée encore que surprise de la sineérité et de l'aveu affreux que Thurin venoit de lui faire, vit avec erainte, et avee horreur, qu'elle avoit affaire au plus adroit, au plus dangereux, et au plus seélérat de tous les hommes. Elle n'eut pas la foree de répondre, et se laissant tomber dans un fauteuil, elle ne put s'exprimer que par des sanglots.

Thurin parut ému de son état, ou plutôt il espéra profiter de son abattement pour oser porter plus loin ses entreprises. Une personne alarmée, abattue et humiliée, ne voit que son malheur, et n'ose quelquefois pas avoir de la vertu; elle accompagne rarement l'infortune.

Thurin se jeta aux genoux de madame de

Luz, et voulut la consoler. Elle ne sentit pas plutôt qu'il osoit lui baiser la main, qu'elle se releva avec précipitation, et s'avança vers la porte. Il voulut la retenir; mais elle, sans daigner lui parler, lui lança un regard plein de fureur et de mépris, sortit, monta en carosse et retourna chez elle.

Thurin resta interdit, confus, et la fureur dans l'ame. Il n'avoit pas douté de triompher de madame de Luz. Un scélérat n'a point de remords, mais il a de l'orgueil. Il étoit au désespoir de lui avoir fait connoître son caractère affreux, sans en avoir retiré d'autre fruit que de lui avoir inspiré une horreur invincible. Peut-être que s'il eût prévu le mauvais succès de son dessein, il auroit offert généreusement ses services à madame de Luz. Il se seroit du moins acquis une amie; et ce sont celles dont on n'a rien exigé, que la reconnoissance mène le plus loin. Thurin voyant qu'il n'avoit plus rien à prétendre pour son amour, ne songea plus qu'à satisfaire son dépit. Il venoit d'offrir de rendre innocent un coupable; avec son ressentiment et ses talens, il lui auroit été aussi facile de rendre criminel un innocent; et malheureusement le baron de Luz n'avoit fourni que trop de preuves contre

lui-même. Cependant comme l'amour est toujours inséparable de l'espérance, Thurin ne voulut pas se priver de tous les moyens d'appaiser madame de Luz. Il se contenta de paroître en public appréhender pour le baron de Luz; et sans prononcer expressément qu'il eût été complice du maréchal de Biron, il laissa soupçonner, à ceux qu'il vit ce jour-là même, qu'il n'étoit guère possible que le baron fût absolument innocent, après avoir eu des liaisons aussi étroites avec le maréchal.

Cette affaire étoit alors la nouvelle de Paris. L'heureuse oisiveté dont jouissent, dans cette capitale, les gens du grand monde, plus attachés à cette ville, qu'ils n'y sont nécessaires, fait que la moindre aventure les intéresse et les partage. On y prend parti sur tous les événemens. Et il n'est pas étonnant que la fin tragique du maréchal de Biron, et les suites de cette affaire importante, occupassent alors entièrement les esprits. Dans une telle circonstance, les moindres paroles de Thurin donnerent matière à bien des commentaires. Un juge qui laisse pressentir le jugement qu'il porte d'une affaire, en occasionne beaucoup de téméraires.

Il se répandit, dès le jour même, que le ba-

ron de Luz étoit extrêmement criminel, qu'il avoit inspiré les premières idées de révolte au maréchal de Biron, et qu'il auroit bientôt un pareil sort. Ces bruits parvinrent jusqu'à M. de Saint-Geran. Il alla dès le soir même voir madame de Luz, pour s'éclaircir de la vérité, et pour lui rendre tous les services que les amis se doivent réciproquement. L'abattement où il la trouva, lui fit croire que la nouvelle qui se répandoit n'avoit que trop de fondement. Ah! madame, lui dit-il, qu'avez-vous appris de M. de Luz? Je me flattois que le bruit qui court dans Paris, n'étoit qu'un artifice de ses ennemis; mais l'état où je vous vois, ne me confirme que trop ce qu'on vient de me dire. Eh! que vous a-t-on dit, répondit madame de Luz, l'esprit encore rempli de toutes les images funestes qu'y avoient imprimées les discours de Thurin?

Eh quoi! madame, reprit M. de Saint-Geran, est-ce avec moi que vous devez dissimuler? Quand le public ne m'auroit pas instruit du tour malheureux que prend cette affaire, devriez-vous m'en faire un secret? Et ne connoissez-vous pas assez mon attachement inviolable pour tout ce qui vous touche? N'ai-je pas sujet de me plaindre de ce que vous

n'avez pas pour moi la confiance qu'on doit à ses amis, dans les tems où ils nous sont les plus nécessaires? De grâce, reprit précipitamment madame de Luz, apprenez-moi vous-même ce qui se répand au sujet de M. de Luz. Madame, répondit M. de Saint-Geran, quoique j'aie peine à me persuader, sur-tout par l'accablement où je vous vois, que vous ignoriez l'état de son affaire, je vous dirai qu'on la regarde comme très-sérieuse, et devant bientôt finir par le plus grand malheur qui pût arriver, et à vous, et à moi. Quoi! monsieur, s'écria madame de Luz, il y auroit à craindre pour la vie de mon mari, et l'on croit que le roi veut le faire périr? Il est vrai que j'ai trouvé M. de Thurin peu prévenu en sa faveur, et c'étoit la cause de mes alarmes; mais je ne croyois pas que mon malheur fût aussi assuré.

Madame de Luz ne voulut pas encore laisser soupçonner ce qui s'étoit passé entre elle et Thurin : elle auroit voulu se le cacher à elle-même. L'éclat, en pareil cas, est plus ordinaire aux fausses prudes, qu'aux femmes vertueuses. Les prudes espèrent en recueillir une réputation dont elles sentent bien qu'elles ont besoin, peut-être même faire

honneur à leurs charmes, qui leur sont plus précieux que la vertu. Une femme raisonnable est effrayée de tout ce qui porte l'idée du crime. Elle craint qu'on ne soupçonne que l'espoir et la facilité aient enhardi l'insolence. Il y a au moins autant de vertu à ne pas éclater, et il y a certainement plus de pudeur.

Tandis que ces réflexions agitoient madame de Luz : je crois, continua M. de Saint-Geran, qu'il n'y a pas un instant à perdre. Il faut dans le moment voir les juges. Il faut pressentir l'esprit du roi, employer tous nos amis, et ne rien oublier pour sauver un mari qui vous est cher, et à moi, un ami respectable. Oui, madame, c'est en vain que l'amour voudroit me donner quelque espoir ; je ne vois plus M. de Luz comme un rival dont la vie est contraire au bonheur de mes jours, je ne vois que son malheur. Je serois trop heureux qu'il pût devoir son salut à mes soins. Je ne formerai point de souhaits indignes de vous et de moi. Je ne serois pas digne de vous aimer, si ma vertu ne m'étoit plus chère que vous-même. Je vais dans ce moment chez tous les juges, voir quelles mesures nous pouvons prendre, et je viendrai demain vous en rendre compte.

Madame de Luz ne put s'empêcher d'être sensible

sensible à la générosité de M. de Saint-Geran. Elle lui fit les remercîmens les plus tendres, et il sortit aussitôt. Lorsqu'elle fut seule, elle se livra à toute sa douleur. Elle comprit aisément que Thurin n'ayant pu la faire consentir à ses infâmes désirs, étoit au désespoir de s'être inutilement déshonoré dans son esprit : qu'il se livroit maintenant à son dépit et à sa rage; et qu'il avoit sans doute fait connoître au parlement et au roi, les preuves qui condamnoient M. de Luz. Si Thurin n'eût été qu'un juge intègre et sévère, Madame de Luz n'auroit été qu'affligée; mais elle ne pouvoit s'empêcher de se livrer à toute son indignation et à toute sa fureur, quand elle envisageoit que son mari n'étoit pas sacrifié à la justice du roi; mais qu'il devenoit la victime d'un scélérat. Elle ne pouvoit penser qu'en frémissant que son mari seroit devenu innocent, si elle eût voulu se rendre criminelle.

Ce qui lui donnoit encore plus d'horreur pour Thurin, étoit le procédé généreux de Saint-Geran qu'elle aimoit, dont elle étoit adorée; et qui loin de se prêter au moindre espoir qu'un amant ordinaire, avec une probité commune, auroit sans doute conçu dans une telle circonstance, faisoit tous ses efforts pour assu-

rer le salut de son rival, aux dépens d'un bonheur qu'il se seroit reproché. Quelle différence la probité délicate met entre deux hommes qui ont les mêmes désirs! Madame de Luz étoit donc tour-à-tour occupée du crime de Thurin, de la vertu de M. de Saint-Geran, et du malheur de son mari.

Cependant à force d'admirer la générosité de M. de Saint-Geran, madame de Luz crut s'appercevoir qu'elle en étoit trop touchée, elle se le reprocha. Le malheur des ames délicates, est de se faire des scrupules. Elle craignit qu'une estime si réfléchie ne fût un désir caché, un espoir déguisé de pouvoir un jour être à M. de Saint-Geran. Elle s'imaginoit avoir déja trahi ce qu'elle devoit à son mari. Ah! dit-elle, seroit-ce donc l'amour, et non pas la vertu qui m'a fait résister à Thurin? Violerois-je mes devoirs, quand je crois les remplir? Ou ne sont-ils qu'un vain fantôme qui couvre les plus lâches sentimens? N'est-ce point à M. de Saint-Geran que je sacrifie mon mari? Est-ce lui, du moins, que je dois charger de son salut? Dois-je m'en reposer sur sa générosité? Non, je ne dois pas lui donner un si grand avantage sur moi. Allons plutôt implorer le secours de tous mes amis; me jeter

aux pieds du roi; et, s'il le faut, lui déclarer que Thurin est capable de faire périr mon mari, malgré son innocence; lui découvrir à quel indigne prix il avoit mis sa grâce. Essayons du moins, ou de sauver mon mari, ou de perdre mon persécuteur. Madame de Luz passa la nuit dans ces agitations.

Le jour paroissoit à peine, qu'elle demanda si M. de Saint-Geran n'avoit envoyé personne; on lui dit que non. Elle s'imagina qu'il ne s'étoit pas donné tous les soins qu'il lui avoit promis : que tant de négligence marquoit peu d'intérêt; et qu'elle ne devoit rien attendre que d'elle-même. Elle délibéra quelque tems sur le parti qu'elle avoit à prendre, et résolut enfin de faire encore une tentative auprès de Thurin. Elle sortit dans ce dessein, et se rendit chez lui. Elle apprit, en y entrant, que M. de Saint-Geran venoit d'en sortir.

Thurin ne s'attendoit guère qu'il dût recevoir la visite de madame de Luz, après la hauteur, le mépris, et l'horreur qu'elle lui avoit marqués en le quittant. Il croyoit qu'elle sacrifieroit plutôt la vie de son mari, que de chercher à obtenir son salut d'un homme qui lui étoit si odieux. Il ne laissoit pas de craindre, malgré la fermeté qu'il lui avoit montrée,

qu'elle n'allât en effet se jeter aux pieds du roi. Mais ces discours avoient fait trop d'impression sur l'esprit de madame de Luz, pour qu'elle osât hazarder une pareille démarche. Si elle ne réussissoit pas, c'étoit perdre son mari sans ressource.

Thurin ressentit donc quelque joie, lorsqu'on lui annonça madame de Luz; mais il n'abandonna pas son premier dessein, et il voulut dissimuler le plaisir qu'il avoit de la revoir. Madame de Luz, en l'abordant, étoit pâle, tremblante, et si confuse, qu'elle eut beaucoup de peine à s'exprimer. La vertu malheureuse est plus aisée à déconcerter que le crime; et il n'y a peut-être pas de situation plus cruelle et plus humiliante, pour une ame noble, que d'être réduite à demander une grâce à quelqu'un qu'on méprise.

Dois-je croire, lui dit-elle, monsieur, ce qu'on vient de m'annoncer? Est-il vrai que vous ayiez condamné mon mari? Ah! je ne vois que trop que vous avez résolu sa perte. Moi, madame, reprit froidement Thurin, je suis son juge, et non pas sa partie. Je souhaiterois le trouver innocent, et c'est malgré moi que je condamne un coupable. Ah! monsieur, reprit madame de Luz, vous trouviez

hier qu'il vous étoit si facile de le sauver, qu'est-il survenu depuis, qui rende sa mort nécessaire? Madame, répliqua Thurin, vos scrupules sur votre devoir m'ont éclairé sur le mien; et votre vertu a été pour moi une leçon d'intégrité. Un juge, reprit-elle, est-il donc un barbare, qui ne puisse se relâcher de la rigueur des loix, en faveur de l'humanité? Madame, reprit encore Thurin, vous vous alarmez peut-être mal-à-propos, et M. de Luz peut bien être innocent. Hélas! dit madame de Luz, vous ne le croyez pas; et quand il le seroit, n'est-ce pas vous?..... Mais la douleur m'aveugle, et je ne pense pas que je ne suis ici que pour vous fléchir, et non pour vous irriter. Ce n'est pas à moi, madame, répliqua Thurin, que doivent s'adresser vos supplications: voyez le roi; c'est à nous à faire justice, et ce n'est qu'à lui qu'il appartient de faire grâce. Dans ce moment, madame de Luz suffoquée par les sanglots, et fondant en larmes, tomba aux genoux de Thurin. Hélas! lui dit-elle, serez-vous inexorable? Ayez pitié de mon malheureux époux; ayez pitié de l'état où vous me réduisez, mon sort est entre vos mains.

Madame de Luz étoit dans cet état, lorsque Thurin ne pouvant s'empêcher de rougir, de

voir une femme de cette naissance, dans un abaissement si peu digne d'elle et de lui, la releva; et la faisant asseoir, il se jeta lui-même à ses pieds. Vous voyez, madame, ce que peuvent vos charmes, puisqu'ils me font violer mon devoir. Devez-vous être surprise qu'ils aient égaré ma raison? Oui, madame, je vous suis entièrement dévoué. Quoique le roi soupçonne une partie du crime de M. de Luz : quoique le public en porte le même jugement; et qu'il me soit d'autant plus dangereux de le rendre innocent, que je me perds sans ressource, si le roi vient à savoir que j'ai trahi sa confiance : vos moindres désirs sont mes loix les plus sacrées : vous ne devez pas être inflexible à mon égard, lorsque je vous sacrifie tout. Mais je ne vous dissimule point que mon amour méprisé se changeroit en fureur; je perdrois M. de Luz : ne soyez pas insensible à sa perte, et à l'amour le plus violent. Thurin, en prononçant ces paroles, et toujours aux genoux de madame de Luz, tâchoit de porter ses entreprises plus loin. Madame de Luz effrayée et toute en pleurs, voulut le repousser : Ah! monsieur, s'écria-t-elle, qu'exigez-vous de moi? Grand Dieu! quelle est ma situation! Mais Thurin tout en feu, et devenu

plus entreprenant : C'en est trop, dit-il, il faut ou satisfaire mes désirs, ou voir votre mari sur l'échafaut. L'infortunée madame de Luz, malgré ses soupirs et ses larmes, malgré l'horreur que lui inspiroit Thurin, vaincue par le malheur, fut forcée d'immoler au salut de son mari, la vertu, le devoir et l'amour. Et Thurin fut, dans ce moment, le plus heureux des hommes, s'il étoit possible de l'être dans le crime, et lorsque le cœur devroit être déchiré de mille remords.

Thurin se jeta ensuite aux pieds de madame de Luz; il lui prit les mains, et ne cessant de les baiser, il lui fit mille protestations de ne vivre jamais que pour elle. Il se livra enfin à tous les transports qui n'appartiennent qu'à des amans heureux; c'est-à-dire, à des amans aimés.

Madame de Luz, devenue insensible à toutes les actions, et à tous les discours de Thurin, n'y répondoit que par les larmes les plus amères. Elle ne pouvoit parler, les sanglots lui coupoient la voix. Elle n'osoit le regarder. Elle n'osoit plus lui faire de reproches; elle ne s'en trouvoit pas digne, et elle se livroit à toute sa douleur. Thurin ne la quitta, que pour prendre sur son bureau les lettres de

M. de Luz, et tout ce qui y avoit rapport; il les mit dans un porte-feuille : Voilà, lui dit-il, madame, tout ce qui pouvoit décider le sort de M. de Luz. Mais ce n'est pas assez, je vais au Louvre; je rendrai compte au roi de tout ce qui le regarde; et je ne manquerai pas de le peindre comme l'homme le plus innocent, le sujet le plus fidelle, et à qui on ne sauroit, par trop de grâces, faire oublier une prison injuste.

Madame de Luz, toujours fondante en larmes, ne répondoit pas à ce discours. Quoique le salut de son mari eût été l'unique cause de son malheur, elle n'y paroissoit plus sensible, par la grandeur du prix qu'il lui avoit coûté. Cependant Thurin continuant toujours à lui parler, elle revint enfin à elle, se leva, et sans lui répondre, voulut sortir. Thurin essaya de la calmer, et lui demanda sa grâce; mais madame de Luz s'efforçant de parler, et sa voix se faisant passage à travers mille sanglots : Monsieur, lui dit-elle, n'abusez pas davantage de mon état; de grâce, laissez-moi me retirer, et du moins vous cacher ma honte. Thurin craignant de l'affliger encore, ou peut-être quelques remords commençant à se faire sentir dans son cœur, et rougissant d'un bonheur

dont il étoit si peu digne, il n'osa pas lui résister. Alors madame de Luz, rappelant toute la fermeté qui pouvoit cacher sa honte, et le désordre où elle étoit, essuya ses larmes, prit le porte-feuille qui étoit devant elle, et sortit. Elle cacha à ses gens le trouble de son ame, le mieux qu'il lui fut possible.

Lorsqu'elle fut seule, ses larmes recommencerent. Les sanglots la suffoquoient. Elle se livra à toute sa douleur. Elle envisagea ce qui venoit de lui arriver; il lui sembloit que c'étoit un songe qu'elle ne pouvoit se persuader. Elle ouvre ce fatal porte-feuille, elle y trouve en effet les lettres de M. de Luz : elle les lit, et ne peut s'empêcher de les mouiller de ses larmes. Elles lui rappeloient des idées trop funestes. Enfin, après avoir vu que Thurin lui avoit remis les moindres papiers, où le nom et l'écriture de M. de Luz se trouvoient, elle les brûla tous, pour en dérober à jamais la connoissance. Heureuse si elle eût pu anéantir en même-tems l'idée de son malheur, la douleur et les remords qui la dévoroient.

Tandis que madame de Luz se livroit à son désespoir, monsieur de Saint-Geran n'étoit occupé que du sort de monsieur de Luz, et du soin de le sauver. Il étoit allé le jour précédent

pour voir Thurin, et n'avoit pu lui parler. Il y étoit retourné le lendemain matin. Thurin ne lui donna pas une longue audience ; et sans laisser pénétrer ses sentimens, lui dit, pour toute réponse, qu'il étoit parfaitement instruit de l'affaire de monsieur de Luz, et que dès ce jour même il en rendroit compte au roi. Monsieur de Saint-Geran ne pouvant pas le faire expliquer davantage, sortit un moment auparavant que madame de Luz y arrivât. Il résolut d'aller au Louvre pour savoir quel seroit le succès du rapport que Thurin devoit faire au roi. Il y avoit déjà quelque tems qu'il y étoit, lorsqu'il vit arriver Thurin au lever. En effet, aussitôt que madame de Luz l'eut quitté, il se rendit auprès du roi, pour tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Le roi l'ayant apperçu, lui demanda s'il avoit quelque chose de nouveau à lui apprendre. Oui, sire, répondit-il, je suis maintenant en état de rendre compte de toute la suite de l'affaire du maréchal de Biron à votre majesté, s'il lui plaît de m'accorder un moment d'audience particulière.

Le roi qui avoit cette affaire fort à cœur, ayant fini de s'habiller, donna ordre à Thurin de le suivre dans son cabinet, où étant seul

avec lui : Sire, lui dit-il, votre majesté ayant donné aux rebelles de son royaume un exemple de justice en la personne du maréchal de Biron ; j'ai examiné avec soin quels indices on pourroit trouver dans les papiers du maréchal : j'aurois soupçonné la fidélité du baron de Luz, par les liaisons étroites qu'il paroissoit avoir avec lui ; mais après l'examen le plus exact, non seulement je n'ai rien trouvé qui chargeât le baron ; mais il y a des preuves de son innocence. Le maréchal gardoit des lettres qu'il écrivoit, en voici plusieurs adressées à Picoti, son agent à Bruxelles, qui sont absolument la justification du baron de Luz. Le roi les prit, les lut, et vit que le maréchal mandoit à Picoti, que la seule personne qui l'embarrassoit et qui l'inquiétoit, pour l'exécution de son projet, étoit le baron de Luz : que c'étoit un homme extrêmement attaché à son devoir, et qui dans les guerres civiles étoit un des plus déterminés royalistes. Qu'il étoit difficile qu'on pût donner passage aux Espagnols par la Bourgogne, sans que le baron en fût instruit, et n'en avertît la cour ; qu'au surplus, on pourroit s'en défaire, et l'immoler au secret de la conjuration, lorsqu'il seroit tems d'agir.

Ces lettres avoient effectivement été écrites

par le maréchal de Biron, avant qu'il eût séduit le Baron de Luz, et dans le tems où il désespéroit d'y réussir. Vous voyez par là, Sire, reprit Thurin, que non-seulement le baron de Luz n'étoit pas instruit de l'intrigue; mais que sa présence en Bourgogne a peut-être empêché qu'elle n'éclatât; et que pour en assurer le succès, on en vouloit même à ses jours. Je crois donc que votre majesté, après avoir satisfait à sa prudence, en le faisant arrêter, doit aujourd'hui reconnoître sa fidélité, en lui faisant rendre sa liberté.

C'est assurément, dit le roi, la moindre chose que je lui doive quant à présent: je ne prétens pas m'acquitter à si peu de frais; et je veux lui faire oublier, à force de bienfaits, ce que la malheureuse nécessité m'a obligé de lui faire souffrir. C'en est assez, monsieur de Thurin, ajouta le roi; je ne veux pas que vous poussiez vos recherches plus loin. Puisque le baron de Luz est innocent, et qu'il étoit le seul homme considérable, dont la conduite méritât mon attention, ce n'est pas la peine de rechercher les autres, qui auront sans doute plutôt été séduits, que mal intentionnés pour l'Etat, et dont ma clémence fera des sujets d'autant plus fidelles, qu'ils croiront, par la

tranquillité où je les laisserai, qu'ils n'ont pas même été soupçonnés. Ils ne sont pas à craindre; et puisque je leur pardonne, je ne veux pas même les connoître, afin de les traiter comme le reste de mes sujets. Que cette affaire soit donc absolument ensevelie, je me charge du comte d'Auvergne. Pour vous, allez promptement faire rendre la liberté au baron de Luz, et l'assurez de mes bontés.

C'est ainsi que l'adroit Thurin étoit également propre à servir, ou à nuire, suivant ses intérêts, ou ses plaisirs. Sire, dit-il, le marquis de Saint-Geran, ami particulier du baron de Luz, est dans l'antichambre; vous ne sauriez donner la commission d'aller faire sortir le baron, à quelqu'un qui y soit plus sensible. Tant mieux, répondit le roi, j'estime Saint-Geran, qu'on le fasse entrer. Monsieur de Saint-Geran, extrêmement surpris, parut devant le roi. Je vous sai bon gré, lui dit le roi, d'être demeuré attaché à votre ami dans sa disgrace. Allez, de ma part, lui rendre la liberté. Le marquis de Saint-Geran transporté de joie, remercia le roi, d'avoir bien voulu le choisir pour cette commission. L'ordre fut expédié sur le champ, et monsieur de Saint-Geran partit en répandant cette nouvelle.

Tous ceux qui étoient restés amis de monsieur de Luz, ou qui crurent qu'il étoit permis de le redevenir, partirent avec lui. D'autres se récrierent sur la justice du roi, sur l'innocence du baron, et disoient qu'ils ne l'avoient jamais soupçonné d'être criminel : que tôt ou tard la vérité perce, et que l'innocence triomphe. Enfin, les courtisans de ce tems-là pensoient et parloient comme ceux d'aujourd'hui.

Fin de la première partie.

HISTOIRE
DE
MADme. DE LUZ,

Anecdote du règne de Henri IV.

SECONDE PARTIE.

Le marquis de Saint-Geran, suivi d'un grand nombre de personnes, arriva à la Bastille, et en fit sortir le baron de Luz. Aussitôt que le baron apprit qu'il étoit libre, il sentit qu'il étoit plus heureux qu'innocent. Après avoir embrassé le marquis de Saint-Geran, et tous ceux qui l'avoient suivi, il partit sur le champ; croyant que malgré l'idée que l'on avoit de son innocence, son premier devoir étoit de remercier le roi, les princes voulant, en général, que l'on reçoive toujours une justice comme une grâce. Il arriva donc au Louvre, suivi de tout ce cortége. Le roi le reçut avec bonté. Baron, lui dit-il aussitôt qu'il l'apperçut, je viens enfin de vous rendre justice; oublions le passé, continuez à me bien servir, et comptez que je ne vous aimerai pas moins, quoique j'aie eu tort avec vous. Le baron de

Luz ne répondit au roi, qu'en se jetant à ses pieds. Le roi lui tendit la main, et le releva. Allez, lui dit-il, voir madame de Luz, et calmer toutes ses alarmes. Le baron de Luz prit congé du roi, et arriva chez lui suivi des mêmes personnes qui l'avoient accompagné au Louvre.

Madame de Luz, plongée dans la douleur, et qui avoit fait défendre sa porte à tout le monde, fut extrêmement surprise d'entendre plusieurs carosses qui entroient dans sa cour, et bientôt après le bruit d'un grand nombre de personnes qui s'approchoient de son appartement, sans être annoncées. Elle appeloit ses gens, pour en savoir le sujet, lorsqu'elle vit paroître devant elle monsieur de Luz, suivi d'une foule de ses amis. Il courut l'embrasser avec mille transports.

Jamais surprise ne fut égale à celle de madame de Luz. La présence de son mari fut pour elle un coup de foudre : celle de Thurin, le souvenir de son crime, et tout ce qui lui étoit arrivé, ne pouvoient pas lui porter un coup plus cruel. Elle revoyoit un mari, à qui elle n'osoit plus donner ce nom, qui, en paroissant devant elle, sembloit moins touché du plaisir de jouir de la liberté, que de celui de

de retrouver une femme qu'une longue séparation lui avoit rendue plus chère. Elle le voyoit se livrer aux transports les plus vifs, et l'accabler des caresses les plus tendres, dans le moment qu'elle venoit de lui faire le plus sensible outrage. Elle n'osoit répondre à ses caresses, peu s'en fallut qu'elle ne lui déclarât qu'elle en étoit indigne. Cependant elle se remit le mieux qu'il lui fut possible; et le baron de Luz attribua le désordre de sa femme, à la surprise où elle étoit de le voir dans un tems où tous ses amis craignoient pour ses jours. Le nombre prodigieux d'amis, qui l'avoient accompagné depuis la Bastille jusques chez lui, acheverent, par leur empressement, de cacher l'embarras de madame de Luz.

M. de Saint-Geran étoit le seul qui, dans la joie qu'il marquoit, ressentoit en lui-même quelques mouvemens secrets et involontaires qui la combattoient. Ce n'est pas qu'il n'eût fait tout au monde, et qu'il n'eût hazardé même sa vie pour sauver celle du baron. Mais lorsque M. de Luz fut en sûreté, que la générosité fut satisfaite et inutile, l'amour reprit tous ses droits. M. de Saint-Geran ne laissoit rien paroître qui pût déceler ses sentimens secrets; peut-être ne les démêloit-il pas bien lui-même.

Ce n'étoit qu'un mouvement secret de la nature, qui ne pouvoit éclater sur son visage que pour des yeux aussi clair-voyans que ceux d'une amante, et personne ne crut faire à M. de Luz des complimens plus sincères, que M. de Saint-Geran.

Pendant que M. de Luz recevoit les complimens de toute la cour, madame de Luz étoit obligée de cacher le chagrin intérieur qui la dévoroit et de prétexter, souvent quelque incommodité qui pût paroître la cause de l'abattement où elle étoit.

Le baron de Luz ne manquoit pas un jour d'aller faire sa cour. Le roi l'entretint souvent des affaires de la Bourgogne; et quelques jours après, il déclara qu'il donnoit ce gouvernement à M. le dauphin; que M. de Luz et M. de Bellegarde en seroient les lieutenans-généraux sous lui, et partageroient entre eux toute l'autorité dont étoit revêtu le maréchal de Biron.

Ce changement dans la forme du gouvernement de Bourgogne, étoit extrêmement favorable au baron de Luz. Quoiqu'il eût un collègue dans M. de Bellegarde, son autorité partagée devenoit cependant plus grande sous M. le dauphin, que lorsque le maréchal de Biron y commandoit. Mais la faveur dont le

baron de Luz commençoit à jouir, ne consoloit pas madame de Luz.

Quoiqu'elle ne fût devenue victime de la scélératesse de Thurin, que pour sauver la vie de son mari, elle se repentoit toujours de ce qu'il lui en avoit coûté. La présence de son mari lui reprochoit d'avoir violé ses devoirs. La vue de M. de Saint-Geran lui rappeloit l'amour outragé, et le souvenir de Thurin lui causoit une horreur qui achevoit de déchirer son ame.

Thurin s'étoit en vain flatté de s'être acquis le droit de continuer quelque commerce avec madame de Luz. Il s'imaginoit, sur le caractère ordinaire des femmes, que le sacrifice qu'il en avoit obtenu la lui avoit soumise. Une femme qui s'est une fois livrée à un homme, si elle ne lui a pas engagé son cœur, elle lui a du moins donné des droits sur sa complaisance. Ou elle s'attache à son amant, ou elle obéit à son tyran; et la passion brutale d'un scélérat n'en exige pas davantage. Thurin crut n'avoir pas besoin d'autre titre pour aller la voir; et il comptoit bien, s'il la trouvoit seule, prendre avec elle des arrangemens, et lier un commerce réglé.

Madame de Luz étoit seule en effet, lors-

qu'on le lui annonça. L'indignation qui, au nom de Thurin, s'éleva dans son cœur, l'empêcha de répondre. Si elle eût prévu son audace, elle lui eût fait défendre sa porte. Et elle n'étoit pas encore revenue de son trouble, lorsqu'il entra. Madame, lui dit-il, quoique je n'aie pas dû l'excès de vos bontés à votre inclination, qui seule pourroit rendre mon bonheur parfait, je sens que je vous suis attaché pour ma vie. Je veux faire tous mes efforts pour effacer de votre esprit tout ce que mon entreprise avoit eu de violent; et je ne puis être heureux, si par mes soins, mes respects, et une entière soumission à toutes vos volontés, je ne parviens à toucher votre cœur. Vous pouvez, ajouta-t-il, si vous approuvez mes vœux, déclarer à M. de Luz que c'est à moi qu'il doit son innocence, et la facilité qu'il a eue d'appaiser le roi. Par là vous le disposerez aisément à m'accorder son amitié, et elle servira facilement de voile à mon assiduité à vous faire ma cour. Madame de Luz, qui jusques là retenue par la colère, la honte et l'indignation, avoit gardé le silence, le rompit enfin.

Pourrois-tu, lui dit-elle, malheureux, te flatter d'exciter dans mon cœur d'autres sentimens que ceux du mépris et de l'horreur?

Ne dois-tu pas être content de m'avoir plongée dans l'infamie et dans le crime ? Après avoir déshonoré mon mari, veux-tu, par une lâcheté encore plus grande, le trahir en l'obligeant à l'amitié et à la reconnoissance envers un monstre digne de toute sa fureur ? Ah ! respecte du moins son erreur, et ne la fais pas servir à combler tes crimes et mon indignité. Ne suis-je pas assez criminelle ? Crois-tu que je puisse encore devenir complice de ta perfidie ? Ah ! sans doute tu peux croire que tu m'as rendue assez méprisable pour oser tout hazarder avec moi ; mais ne t'abuse pas davantage, ne cherche pas à me rappeler l'idée de mon crime. Je veux croire que ma honte n'est connue que de toi, ne viens pas la redoubler par ta présence ; c'est assez pour moi de rougir à mes yeux. Va, fuis, délivre-moi de l'horreur de te voir ; pour expier mon crime, pour punir ta lâcheté, je suis capable de découvrir l'un et l'autre ; et mes remords me donneront plus de fermeté, que je n'en ai eu pour conserver mon innocence. Madame de Luz finit en répandant un torrent de larmes, et suffoquée par ses sanglots. Thurin ému de ce spectacle, soit crainte ou respect, soit repentir ou admiration,

n'eut pas la force de répliquer, et se retira.

Lorsqu'il fut sorti, madame de Luz continua encore de s'affliger; mais enfin elle se calma, ou du moins elle tâcha de cacher son trouble; parce que le marquis de Saint-Geran entra presque dans le même moment.

De quelque honte que madame de Luz se sentît accablée en présence de son mari, celle de M. de Saint-Geran lui donnoit encore plus de confusion. En effet, elle n'avoit trahi que ses devoirs envers M. de Luz : si les exemples, en pareille matière, pouvoient autoriser, elle en avoit assez pour ne se pas juger extrêmement criminelle ; mais elle étoit peut-être la seule qui, avec la passion la plus violente dans le cœur, sut résister à son penchant. Elle avoit manqué à la fois, à la vertu et à l'amour; et les reproches de l'amour sont peut-être les plus sensibles.

La présence de M. de St-Geran augmentoit donc le dépit de madame de Luz. Elle ne s'étoit pas encore trouvée seule avec lui, depuis que M. de Luz étoit rentré en grâce auprès du roi.

Madame, lui dit M. de Saint-Geran, quoique vous m'ayiez peut-être soupçonné d'avoir eu, au sujet de M. de Luz, des sentimens plus intéressés que généreux, je puis vous assu-

rer que personne n'a été plus sensible que moi à sa justification. J'aurois sans doute fait mon bonheur de vous posséder ; mais quelle que soit ma passion pour vous, je ne voudrois pas vous devoir au malheur d'un ami, et ce qui est encore plus respectable pour moi, d'un homme qui vous est cher. Vous m'avez accoutumé à n'avoir d'autres sentimens que les vôtres ; et si de moi-même j'en eusse eu de moins généreux, depuis que j'ai le bonheur de vous être attaché, je vous aurois dû ma vertu.

Je n'ai jamais pensé, répondit madame de Luz, que vous ayez été capable de concevoir des espérances qui pussent nous faire rougir l'un et l'autre. Je vous ai toujours cru vertueux. Quelque flatteur qu'il fût pour moi de vous avoir inspiré ces sentimens, il ne l'est peut-être pas moins de supposer que vous les avez toujours eus ; qu'ils vous sont propres et naturels. C'est par là seulement, que je puis excuser mon penchant pour vous ; et il m'est encore plus doux de justifier mon attachement, que de flatter mon amour-propre. Je sai que M. de Luz mérite, par l'amitié qu'il a pour vous, que vous soyez son ami ; mais je ne sai si un rival est un ami bien sûr. Quoi qu'il en soit, vous savez que je vous ai tou-

jours ouvert mon cœur, je vous l'aurois peut-être caché difficilement ; mais enfin, si vous connoissez le fond de mon ame, c'est à ma confiance, et non pas à ma foiblesse, ou à mon indiscrétion, que vous devez l'attribuer. Je ne changerai point avec vous de conduite à cet égard. Quels que soient mes sentimens, je vous les ferai connoître ; et pour continuer à vous convaincre de ma sincérité, je vous avouerai que vous m'êtes infiniment cher ; que je crois que vous me le serez toujours ; j'ajouterai même que je le crains. Oui, je ne vous dissimulerai point que je souhaiterois vous voir avec plus d'indifférence. Les alarmes que la prison de M. de Luz m'a causées, les frayeurs que j'ai eues sur son sort, me l'ont rendu plus cher. Si la vertu, si la raison doivent nous faire combattre des sentimens contraires à notre repos, pourquoi ne pas chercher à fortifier ceux qui y sont conformes ? L'on prétend que les réflexions peuvent affoiblir une inclination ; elles peuvent aussi contribuer à la fortifier dans un cœur. Je veux faire tous mes efforts pour m'attacher de plus en plus à M. de Luz ; je crains bien de n'y pas réussir ; mais enfin, je suis obligée d'y travailler, et je sens bien qu'il ne fera pas de grands progrès dans

mon cœur, tant que votre présence détruira tout le fruit de mon attention et de mes soins. Je vous demande en grâce de me voir avec moins d'assiduité; les dissipations qui se trouvent dans Paris, peuvent vous en fournir aisément le prétexte et les moyens. Ce n'est peut-être qu'en nous arrachant l'un à l'autre, que nous cesserons de nous être nécessaires. Je vous avouerai même, et je ne puis porter plus loin le désir de me livrer à mes devoirs, que je voudrois que votre cœur pût s'attacher. Plusieurs femmes en briguent la conquête; leur facilité est un grand charme : en les voyant, et cessant de me voir, vous m'oublierez aisément; les chaînes de l'habitude sont bien fortes. Ce n'est pas que j'espère ressentir pour M. de Luz la tendresse que vous seul, jusqu'ici, m'avez inspirée. Je serois trop heureuse que mon cœur et mon devoir fussent d'accord; si je ne dois pas m'en flatter, ils ne seront pas, du moins, dans un combat perpétuel, et la vertu n'exige rien de plus : l'amour, pour mon mari, feroit mon bonheur, mais il n'est pas nécessaire à mon devoir.

Tandis que madame de Luz parloit ainsi, M. de Saint-Geran étoit dans un étonnement qui ne lui permettoit pas de l'interrompre;

mais lorsqu'il vit qu'elle avoit cessé de parler : Je n'aurois jamais soupçonné, lui dit-il, madame, que le malheur, qui ne sembloit d'abord menacer que M. de Luz, ne dût enfin tomber que sur moi. Vous savez combien j'ai été sensible à sa disgrace ; j'aurois, sans doute, désiré de contribuer, par mes soins, à lui procurer sa liberté ; mais je suis encore plus satisfait qu'il ne l'ait due qu'à son innocence. J'aime assez mes amis, pour ne pas désirer de leur rendre des services qu'ils ne devroient qu'à leur malheur ; et je n'ambitionne point de me les assujétir par la reconnoissance. Je ne sai pas si de pareils sentimens auroient dû vous détacher de moi ; ils étoient faits pour toucher votre ame. Vous espérez, dites-vous, qu'en cessant de vous voir, je cesserai de vous aimer, et que mon cœur pourra devenir sensible pour quelqu'autre que vous : vous ne rendez justice ni à vous, ni à moi. Un cœur que vous avez une fois touché, doit être bien difficile sur tout autre objet : et d'ailleurs, soit vertu, soit malheur, je ne suis point de ceux qui s'attachent plutôt par foiblesse que par goût, qui offrent leur hommage et non pas leur cœur. Vous connoissez le mien, vous savez qu'il n'étoit fait que pour vous : vous m'aviez permis de

croire que vous en acceptiez le don, faut-il le rejeter aujourd'hui avec mépris ? Que vous êtes injuste, reprit madame de Luz ! Pouvez-vous imaginer que je vous méprise ? Ah ! croyez que je vous estime, puisque je vous aime. Je serois trop malheureuse, si vous cessiez de mériter mon estime ; c'est elle seule qui peut justifier mon penchant pour vous ; mais notre amour est aussi contraire à mon bonheur, qu'à mon innocence. Que je vous doive l'un et l'autre ; cessons de nous voir : cette séparation me sera plus cruelle qu'à vous-même ; mais je la crois nécessaire : peut-être lui devrons-nous un jour notre tranquillité.

Monsieur de Saint-Geran ne pouvant se résoudre à un si cruel sacrifice, fut quelque tems à combattre la résolution de madame de Luz ; mais voyant qu'au lieu de lui faire changer de dessein, il ne faisoit que l'affliger ; jugeant aussi qu'il lui seroit impossible de cesser de la voir, en demeurant dans le même lieu, il prit enfin le parti de s'éloigner, autant par désespoir que par obéissance. Il alla prendre congé d'elle. Jamais adieux ne furent plus tendres ; jamais il n'y eut de séparation plus cruelle ; jamais leur amour n'avoit été plus vif. Ils gémissoient, ils soupiroient ; la douleur les empêchoit de

parler, et ils ne pouvoient s'exprimer que par leurs larmes. Madame de Luz fut prête de révoquer un ordre qu'elle trouvoit trop barbare contre M. de Saint-Geran, et contre elle-même. Elle n'avoit exigé cette séparation que pour cesser de l'aimer; et n'écoutant alors que son cœur, elle lui jura cent fois l'amour le plus tendre et le plus constant. Ils se séparerent enfin. Et M. de Saint-Geran, qui avoit demandé au roi la permission d'aller servir en Hongrie, partit le jour même, le cœur déchiré par l'amour et par le désespoir.

La France, qui avoit été long-tems agitée par les guerres civiles et étrangères, jouissoit enfin d'une paix stable qu'elle devoit à la valeur, à la fermeté, et à la prudence de son roi. Henri, après avoir calmé les troubles intérieurs, dissipé les factions, et épouvanté les rebelles, venoit encore d'assurer la paix avec l'Espagne et la Savoie, par les traités de Vervins et de Lyon.

Un grand nombre d'officiers Français n'ayant plus de guerre chez eux, allerent la chercher chez les étrangers. Les uns passerent, avec le prince de Joinville, chez les Hollandais; les autres suivirent les ducs de Mercœur et de Nevers, et offrirent leurs services à l'empereur

Rodolphe second, contre les Turcs. Il semble que le Français ne fasse la guerre que pour la gloire. Il combat son ennemi sans le haïr ; et sitôt qu'il a fait sa paix, il est prêt à servir avec zèle celui contre lequel il vient d'exercer sa valeur. Les services que Rodolphe reçut des Français, furent tels, que Mahomet III, qui régnoit alors sur les Ottomans, leur attribua les plus grands succès des Impériaux. Il envoya, à ce sujet, au roi, Barthelemi Lueur, renégat Français, et le premier que les Turcs aient chargé d'une pareille commission. Son principal objet étoit d'engager le roi à rappeler le duc de Mercœur, et les Français qui l'avoient suivi. Henri reçut cet envoyé avec distinction, quoique sans grand appareil. Il le chargea de plusieurs présens, pour répondre à ceux du sultan ; mais il ne lui donna aucune réponse positive sur ses demandes. En effet, Henri, élevé parmi les armes, ayant conquis son royaume à la pointe de l'épée, et justifié ses droits par sa valeur, aimoit naturellement la guerre. C'étoit par là, qu'à la fois général et soldat, il étoit devenu le plus grand capitaine de son siècle. La plupart de ses officiers, qui, dans d'autres tems ou d'autres lieux, eussent été des généraux, ne paroissoient que des soldats

sous lui. Ce prince, en faisant la paix, avoit sacrifié son inclination particulière au bonheur de ses sujets. Quand on sait combattre, on doit savoir aussi faire glorieusement la paix.

Henri aimoit tous ses sujets. Il protégeoit le peuple comme la partie la plus foible, quoique la plus nécessaire à l'Etat; mais il considéroit particulièrement la noblesse et les soldats, comme les défenseurs de la patrie.

Il savoit que la noblesse n'étoit exempte de quelques impositions, que parce qu'elle étoit destinée à servir plus glorieusement l'Etat: qu'elle ne tiroit le droit de porter l'épée, que de l'obligation où elle étoit de l'employer contre les ennemis de la nation; et il ne regardoit comme véritables gentilshommes, que ceux qui portoient les armes. On ne voyoit point un homme au sein de l'oisiveté, prétendre à des places, qui sont le prix du sang versé pour la patrie, ou quitter le service après les avoir obtenues.

Le roi n'étoit donc pas fâché que la plupart des gentilshommes allassent chez les étrangers continuer à s'instruire du grand art de la guerre. Il sut bon gré à ceux qui lui en demanderent la permission. Ainsi le marquis de Saint-Geran n'avoit pas eu de peine à l'obtenir.

Quelque tems après, le baron de Luz partit avec M. de Bellegarde, pour aller à Dijon régler ensemble la forme du nouveau gouvernement. Comme il ne comptoit pas y faire un long séjour, il laissa madame de Luz à Paris. Aussitôt qu'elle n'eut plus devant les yeux son amant et son mari, deux objets dont la vue déchiroit le plus cruellement son ame, elle ne craignit plus que de rencontrer Thurin, dont le souvenir la faisoit frémir d'horreur. Elle prit le parti d'aller passer, à une maison de campagne qu'elle avoit auprès de Paris, tout le tems que M. de Luz seroit absent. Lorsqu'elle y fut, elle se livra encore à toute sa douleur. C'est une douceur pour les malheureux, que de pouvoir s'affliger en liberté. Mais enfin le tems la calma un peu; et elle commençoit à jouir de quelque tranquillité, lorsque plusieurs personnes abusant du voisinage, vinrent troubler sa solitude. Madame de Luz, après avoir satisfait à tout ce que la politesse et l'usage exigent en pareille occasion, fit tous ses efforts pour rompre ou prévenir des liaisons qui lui étoient importunes. Le monde ne s'attache qu'à ceux qui le recherchent. Madame de Luz eût été bientôt rendue à sa solitude, si, parmi ceux qui vinrent la voir, il n'y en eût eu deux

qui avoient été attirés chez elle par un intérêt trop vif pour s'en éloigner aussi facilement.

Le comte de Maran et le chevalier de Marsillac, qui avoient vu madame de Luz à la cour, en étoient devenus amoureux l'un et l'autre.

Le comte de Maran étoit un homme d'une naissance assez ordinaire, pour ne pas dire obscure. Il étoit venu du fond d'une province éloignée, pour s'attacher à la cour. Et comme on y reçoit aussi souvent les hommes sur leurs prétentions que sur leurs droits, il s'y étoit donné pour un homme de qualité, et avoit été reçu pour tel, ou plutôt, on ne s'étoit guère embarrassé de lui disputer un titre qui n'intéressoit personne, par le grand nombre de ceux qui le portent, ou qui l'usurpent.

C'étoit sur une naissance aussi douteuse, que Maran fondoit un orgueil stupide, tel qu'on le remarque dans ceux qui n'ont d'autre mérite qu'un nom à citer. Le comte de Maran croyoit que la valeur étoit la seule vertu; et la férocité lui en tenoit lieu : au reste, sans mœurs, sans esprit, sans probité, il étoit capable des actions les plus basses, et les plus hardies, pour satisfaire ses désirs. Son caractère faisoit un contraste parfait avec celui du chevalier de Marsillac. Le chevalier étoit d'une des meilleures

leures maisons du royaume ; pouvoit prétendre à tout par sa naissance ; et il n'y avoit rien dont il ne fut digne par sa vertu.

Deux hommes aussi opposés, devinrent rivaux en même-tems. Tous deux extrêmement amoureux, déclarerent bientôt leur passion à madame de Luz.

Il est aisé de s'imaginer, dans l'état où elle se trouvoit alors, quelle impression leurs discours firent sur son esprit. Tous ses malheurs s'y retracerent dans le moment. En effet, le seul mot d'amour devoit la faire frémir ; il étoit la première cause du désespoir où elle étoit plongée. Quelque différence qu'elle eût fait en tout autre tems, du chevalier de Marsillac et du comte de Maran, elle les traita, dans cette occasion, avec une égale fierté, et presque avec le même mépris. Le chevalier de Marsillac, qui avoit l'esprit aussi pénétrant, que ses sentimens étoient délicats, ne pouvant accorder avec la douceur naturelle de madame de Luz, un pareil accueil, ne douta point qu'elle n'eût déjà le cœur rempli d'une passion violente, et peut-être malheureuse ; et respectant son secret, sans lui rien témoigner de ses soupçons, il lui promit qu'il ne l'importuneroit jamais par de pareils discours, puisqu'il

avoit eu le malheur de lui déplaire. Madame de Luz lui en sut gré, et ne songea plus qu'à se défaire absolument du comte de Maran. Celui-ci, plus présomptueux qu'éclairé, regarda la colère de madame de Luz comme le seul effet de la pudeur. Il étoit, ainsi que tous les gens sans esprit et sans éducation, dans le préjugé grossier et ridicule, qu'il n'y a point d'amans dont les femmes ne soient flattées; qu'elles n'ont jamais qu'une vertu fausse, et qu'il suffit d'être entreprenant pour être heureux avec elles.

Le comte de Maran résolut de se conduire sur ce principe, et de se satisfaire à quelque prix que ce fût.

Le chevalier de Marsillac s'apperçut bientôt que Maran étoit son rival; mais il ne fit pas à madame de Luz, l'injure de la croire sensible à un tel hommage. Il alloit la voir assez rarement, pour la persuader de son repentir; et quoiqu'il conservât encore pour elle des sentimens fort tendres, il forma le dessein de les lui sacrifier, et de se borner à être de ses amis.

Le comte de Maran ayant voulu retourner chez madame de Luz, on lui dit qu'elle n'y étoit pas. Une telle réponse ne peut être long-

tems équivoque, sur-tout à la campagne ; et Maran comprit aisément que madame de Luz lui faisoit refuser sa porte. Il soupçonna aussitôt le chevalier de Marsillac d'être un rival à qui on le sacrifioit. Le comte de Maran croyoit qu'il n'y avoit rien de honteux en amour, que de n'être pas heureux ; et que les moyens les plus sûrs de le devenir, même les plus criminels, étoient toujours les meilleurs. Le chevalier de Marsillac et lui, n'avoient jamais eu beaucoup de liaisons. Le caractère vertueux du chevalier suffisoit pour déplaire au comte de Maran : mais lorsque celui-ci regarda le chevalier comme son rival, et comme un rival heureux, il conçut la haine la plus violente contre lui, et forma aussitôt le dessein de se venger.

Il étoit résolu de l'appeler en duel, lorsque le hazard les fit rencontrer, et termina leur querelle. Madame de Luz étoit bien éloignée de s'imaginer qu'elle dût être bientôt le sujet d'un combat.

On étoit alors en été, et c'étoit dans la plus grande chaleur. Madame de Luz, dont le parc étoit borné par la rivière, prenoit le bain. Elle y étoit allée ce jour-là de grand matin, et n'avoit qu'une de ses femmes avec elle.

A peine étoit-elle entrée dans le bain, que sa femme de chambre lui dit qu'elle avoit oublié quelque chose qui lui étoit nécessaire. Madame de Luz, se croyant fort en sûreté à l'heure, et dans le lieu où elle étoit, lui ordonna de l'aller chercher. Elle ne fut pas plutôt partie, que le comte de Maran arriva au lieu même où madame de Luz se baignoit. Depuis qu'elle lui avoit fait refuser sa porte, il se promenoit toujours aux environs de sa maison, dans l'espérance de la rencontrer, et de s'expliquer avec elle. Il venoit d'entrer dans le parc, et ayant apperçu madame de Luz qui se préparoit à se baigner, il s'étoit tenu caché; et il étoit fort attentif à toutes ses actions. Aussitôt qu'il eût vu que la femme de chambre s'éloignoit, soit qu'il en ignorât le sujet, ou qu'il l'eût gagnée, il sortit du lieu où il étoit, et s'avança vers madame de Luz. Au bruit qu'il fit en s'approchant, madame de Luz tirant un coin de la toile du bain, apperçut le comte de Maran; alors elle fit un cri, et sortit du bain pour s'enfuir, en appelant du monde.

Le comte de Maran la suivit; déjà il l'avoit atteint, et il se proposoit, pour satisfaire sa passion, de se porter aux dernières violences, lorsqu'il vit paroître le chevalier de Marsillac.

Le chevalier, que le hazard avoit conduit au même endroit, croyant entendre la voix de madame de Luz, tourna ses pas du côté d'où partoient les cris. Il n'eut pas plutôt vu madame de Luz poursuivie par le comte de Maran, que l'honneur, l'amour et le ressentiment l'enflammant de colère, il mit l'épée à la main pour punir la lâcheté de Maran; et lui cria de songer à se défendre. Le comte de Maran, transporté de rage à la vue du chevalier de Marsillac, abandonna madame de Luz pour venir fondre sur son rival. Si je ne suis pas, lui dit-il, heureux en amour, tu vas connoître que je le suis les armes à la main. Le chevalier ne répondit qu'en se précipitant sur son ennemi. Le combat n'est jamais long entre deux hommes bien animés; et dans le moment le comte de Maran tomba mort sur la place.

Le chevalier de Marsillac courut aussitôt sur les pas de madame de Luz, qui fuyant dans le trouble, et dans l'état où elle étoit, s'étoit enfoncée dans le bois. Il la chercha quelque tems pour la rassurer, en lui apprenant les suites de sa vengeance. Il la rencontra au pied d'un arbre où elle étoit évanouie. Le chevalier, frappé de l'état où il la voit, s'empresse de la secourir. Le désordre dans lequel

elle étoit tombée, laissoit voir mille beautés. Le chevalier ne songea point à le réparer. Emu et partagé entre la compassion, l'admiration et l'amour, il s'arrête à considérer tant de charmes : qu'elle étoit belle dans ce moment ! Cette vue enflamme ses désirs ; le trouble et l'ivresse s'emparent de ses sens. Il prend une de ses belles mains, la presse de ses lèvres. Il voudroit la secourir, et il craint en la retirant de cet état, de se priver du plaisir dont il est enivré. Il l'appelle d'une voix foible, elle ne répond que par un soupir ; la bouche d'où il part en paroît plus belle. Il ose y porter la sienne. L'amour qui sait prendre toutes les formes, achève de l'aveugler. Il croit ne céder qu'à la pitié, et il est emporté par les désirs les plus ardens. Bientôt il n'en est plus le maître. Il les sent, il s'y livre, et ne les distingue plus. Les désirs trop violens laissent peu d'intervalle de l'entreprise au crime. Madame de Luz, pressée tout-à-coup par les embrassemens du chevalier, revient à elle. Se voyant entre les bras d'un homme, elle veut s'en arracher ; et le mouvement qu'elle fait pour cela achève sa défaite, et commence les remords du chevalier.

Madame de Luz envisagea d'abord le che-

valier de Marsillac ; et trop sûre de sa honte, dans l'état où elle se trouve : Grand dieu ! s'écria-t-elle, à quel opprobre suis-je donc condamnée ! Et toi, dit-elle au chevalier, dont la fausse vertu m'a séduite, c'est toi qui me déshonore. Madame de Luz, livrée à la douleur et au ressentiment, accabla le chevalier des reproches les plus sanglans et les plus justes. Le chevalier, aussi humilié de son crime, qu'il avoit été aveuglé par le plaisir, n'osoit lui répondre ; il n'osoit même la regarder. Il se jeta à ses genoux, et voulut les embrasser. Madame de Luz le repoussa avec mépris. Le chevalier trouvoit sa fureur trop juste, pour oser s'en plaindre. Il ne se croyoit pas digne d'obtenir le pardon de son crime ; mais il vouloit la persuader de son repentir. Madame de Luz continuoit toujours de lui marquer son indignation, lorqu'elle entendit quelqu'un s'approcher ; elle ne douta point que ce ne fût sa femme de chambre qui la cherchoit, c'étoit elle en effet. Eloignez-vous du moins, dit-elle au chevalier, et n'achevez pas de me déshonorer par votre présence. Le chevalier de Marsillac, que la vue de madame de Luz accabloit alors des remords les plus cuisans, ne résista pas à son ordre, et se retira.

A peine étoit-il parti, que la femme de chambre arriva. La frayeur où elle étoit, l'empêcha de remarquer celle de sa maîtresse, ou plutôt elle l'attribua à la même cause. Cette femme avoit rencontré le comte de Maran mort, et baigné dans son sang. Elle ne douta point que le spectacle d'un combat n'eût fait fuir madame de Luz. Elle lui demanda en arrivant, si elle avoit été témoin de ce malheur, et qui en étoit l'auteur. Madame de Luz, pour écarter tous les soupçons du véritable motif de ce combat, répondit simplement, que lorsqu'elle étoit dans le bain, elle avoit entendu un bruit d'épées, que la frayeur qu'elle avoit eue ne lui avoit seulement pas laissé remarquer qui étoient ceux que se battoient; et qu'elle n'avoit songé qu'à fuir, malgré l'état où elle étoit. La femme de chambre lui dit qu'elle avoit reconnu le comte de Maran. Madame de Luz, sans s'engager dans un plus long discours, prit une robe et marcha promptement vers la maison. La femme de chambre, qui ne soupçonnoit pas sa maîtresse d'avoir la moindre part à ce combat, lui dit qu'elle devoit se rassurer, qu'il n'y avoit apparemment pas encore d'autres témoins qu'elles; et que le parti le plus sûr, et le plus prudent qu'elles eussent

à prendre, étoit d'ignorer absolument ce qu'elles en savoient, pour ne pas être inquiétées dans cette affaire. Madame de Luz approuva ce conseil, et arriva chez elle.

La mort du comte de Maran fut bientôt répandue. On vint même quelques heures après l'annoncer à madame de Luz, qui, suivant le conseil de la femme de chambre, et encore plus pour son intérêt particulier, feignit de l'apprendre.

La connoissance que l'on avoit du caractère du comte de Maran, fit regarder sa mort comme la suite d'un duel, et l'on n'en fit pas la moindre recherche. Ces sortes de combats étoient alors en France aussi communs qu'impunis; et plusieurs autres affaires de cette nature qui survinrent, empêcherent qu'on ne parlât davantage de celle-ci.

Le chevalier de Marsillac ayant vu passer quelques jours sans qu'on l'inquiétât sur la mort du comte de Maran, et la voyant tout-à-fait oubliée, jugea que madame de Luz avoit gardé le secret, dans la crainte d'en faire connoître le motif.

Les remords dont Marsillac étoit agité, égaloient presque la fureur et l'indignation de madame de Luz. Il n'auroit pas eu l'audace de

se présenter à ses yeux ; mais il prit la résolution de lui écrire pour l'assurer de la sincérité de son repentir, lui jurer un secret inviolable sur ce qui s'étoit passé, et pour tâcher d'en obtenir le pardon. Il envoya sa lettre à madame de Luz. Elle ne voulut pas la recevoir, et la lui renvoya. Marsillac en fut au désespoir ; mais il ne crut pas devoir s'en plaindre. Il auroit désiré ardemment d'instruire madame de Luz de son repentir ; mais il ne pouvoit se dissimuler que c'eût été une grâce dont il n'étoit pas digne. Il prit donc le parti d'éviter la présence de madame de Luz, et de lui épargner la vue d'un homme qui devoit lui être aussi odieux. Il sentoit qu'il y auroit eu de l'inhumanité à s'offrir à ses yeux. Eh ! comment avec de pareils sentimens, avoit-il pu cesser d'être vertueux ? Faut-il que la vertu dépende si fort des circonstances ! Que n'eût-il pas fait pour se dérober à lui-même le souvenir d'un crime, dont il étoit encore plus déshonoré que celle qui en avoit été la victime !

Un des plus grands supplices de madame de Luz, étoit d'être obligée de renfermer sa douleur. Mais lorsqu'elle étoit seule, et rendue à elle-même, elle envisageoit, en frémissant, tout ce qui lui étoit arrivé. Elle ne se voyoit

qu'avec horreur. Comment, avec tant de vertu dans le cœur, pouvoit-elle être devenue si criminelle ? Mais comment avec tant de malheurs, pouvoit-elle être encore innocente ? C'eût été accuser le ciel d'injustice. Elle aimoit mieux se condamner elle-même. Les sentimens d'une religion pure, qui devroient faire la consolation des innocens malheureux, achevoient de l'accabler. Agitée de mille remords, elle ignoroit qu'ils naissent moins du crime que de la vertu. Elle se livra à toute sa douleur. Elle gémissoit ; elle pleuroit. Elle crut long-tems qu'il n'y avoit plus pour elle de consolation. Mais la religion qui sembloit lui avoir exagéré d'abord l'horreur du précipice où elle étoit tombée, parut bientôt lui offrir la seule voie d'en sortir, en se jetant entre les bras de Dieu, toujours ouverts au crime repentant.

Les secours spirituels ne manquent jamais à Paris. Cette ville a toujours été le séjour du crime et de l'innocence. Le vice et la vertu y ont chacun leurs ministres, qui sont dans un combat perpétuel. La galanterie avoit commencé à la cour, sous le règne de François I. Elle fut bientôt suivie de la débauche sous Henri II. Une foule de vices avoit suivi en France Catherine de Médicis. Et quoique la

cour de Henri IV fût moins corrompue que celle des rois précédens, elle étoit encore remplie de beaucoup de désordres.

Outre les déréglemens qui régnoient à la cour, les troubles de religion, qui agitoient encore l'Etat, avoient réveillé l'esprit et le zèle de la plupart des gens d'église. On a dit que les guerres civiles étoient l'école des grands hommes, parce que chacun essaie ses forces. Les guerres de religion, en causant les mêmes désordres, ont à-peu-près les mêmes avantages.

Avant ces tems-là on croyoit sans examen, on prêchoit sans scrupule, on se convertissoit sans repentir. Toutes les fautes se rachetoient par des legs pieux. Les prêtres vivoient heureux, et les malades mouroient tranquilles. Mais l hérésie vint dissiper cet assoupissement. On voulut s'instruire pour attaquer, ou pour se défendre. La sévérité de Henri II contre les hérétiques, en avoit augmenté le nombre. Les directeurs des consciences comprirent que pour ramener les esprits, ils devoient régler leur zèle. Plusieurs crurent devoir employer la voie de la persuasion. D'ailleurs l'édit de Nantes, donné en faveur des protestans, étoit un frein à la persécution. Comme Henri IV

n'avoit quitté leur communion, qu'en suivant les mouvemens de sa conscience, il ne se croyoit pas obligé de les haïr. Il les plaignoit comme ses frères, et les protégeoit comme ses sujets. De tout tems, les ecclésiastiques qui se sont livrés à la direction des ames, ont été partagés en différentes classes. Les uns avec un cœur droit, un esprit simple, et des talens bornés, renfermés dans la bourgeoisie et les états subalternes, cherchent à ramener dans la voie du salut ces ames égarées par les erreurs des sens. Les fautes grossières de ces pécheurs sont aussi simples que leurs principes; elles tiennent plus au corps qu'à l'esprit, et n'exigent point, dans les directeurs, cette pénétration qui va chercher au fond du cœur le principe criminel et subtil d'une action en apparence indifférente. Il suffit, pour conduire ces pécheurs obscurs, de connoître leur âge, leur tempérament, les occasions dans lesquelles ils se trouvent communément.

Mais il est une autre classe de directeurs, bien supérieurs à tous les autres. Ceux-ci nés avec des talens éminens, se destinent à la cour. Ce n'est pas l'orgueil qui les y attache. Ces talens ne viennent pas d'eux-mêmes, c'est Dieu qui les donne à qui il lui plaît; il faut lui

rendre grâces de ses dons, et faire fructifier les talens du Seigneur. Sa voix les appelle à la cour, malgré les dangers qui s'y trouvent; on doit vaincre sa répugnance naturelle, et obéir à sa vocation.

Ces hommes choisis doivent connoître tous les replis du cœur. Tour-à-tour sévères ou relâchés, selon les caractères de ceux qu'ils ont à conduire, ils peignent le joug du Seigneur, ou pesant, ou léger. Souples, adroits, insinuans, ils auroient toutes les qualités nécessaires pour suivre la fortune, si ces hommes divins pouvoient envier ses faveurs. Mais il faut presque s'engager dans la voie de ceux qui s'égarent, quand on entreprend de les ramener. On est obligé d'employer, contre les passions, les armes des passions mêmes, et le cœur est toujours pur, quoique l'esprit paroisse se prêter aux différentes impressions de la cupidité. Quels talens, quelle charité ne faut-il pas pour régler les passions, pallier les défauts, ou calmer enfin les remords de ceux dont on ne peut corriger les vices?

Parmi ces directeurs illustres, il y en avoit un fort renommé pour sa piété, et pour ses lumières. Flambeau de la vérité, ennemi du crime, il préservoit l'esprit de l'erreur, et

fortifioit le cœur contre les passions. Monsieur Hardouin, c'étoit son nom, étoit chargé de la conduite de toutes les consciences timorées de la cour ; ce qui suppose qu'il ne dirigeoit guère que des femmes. Pour les hommes, le mot de conversion est puérile; et ceux qui se convertissent à la cour, sont toujours ceux qui ont le moins besoin de se convertir.

Dans la jeunesse, ils se livrent aux plaisirs et à la dissipation, et c'est peut-être le tems de leur vie le plus innocent. Lorsqu'ils ont épuisé, ou plutôt usé les plaisirs, ou que leur âge et leur santé les y rendent moins propres, l'ambition vient s'en emparer. Ils deviennent courtisans. Ils ne s'occupent plus que de leur fortune, et de leur avancement. Ils n'ont pas besoin de vertus pour suivre leur objet; mais il faut du moins qu'ils en aient le masque, et par conséquent un vice de plus. Le succès ne fait que les attacher d'autant plus à la fortune. Les disgraces en ont quelquefois précipité au tombeau; mais il est rare qu'elles les ramènent à Dieu.

Il n'en est pas ainsi des femmes de la cour. Dans la jeunesse, uniquement occupées du soin de plaire, elles en perdent en vieillissant les moyens, et jamais le désir. Quelle sera

donc leur ressource ? Le peu de soin qu'on a pris de leur éducation, fait qu'elles en trouvent peu dans leur esprit, et il y a encore plus de vide dans leur cœur, quand l'amour n'y règne plus. Peu d'entre elles, après avoir été amantes, sont dignes de rester amies. Ne pouvant donc se suffire à elles-mêmes, le dépit les jette dans la dévotion. D'ailleurs les femmes, au milieu de leurs déréglemens, ont toujours des retours vers Dieu. On a dit que le péché étoit un des grands attraits du plaisir: si cela étoit, elles en auroient plus que les hommes; mais cette maxime, fausse en elle-même, l'est encore plus par rapport aux femmes. En effet, elles ne sont jamais tranquilles dans leurs foiblesses; et c'est delà sans doute que vient la pudeur qu'elles conservent quelquefois encore avec celui à qui elles ont sacrifié la vertu. Quelques-unes ne sont guère moins ambitieuses que des hommes le pourroient être. Elles veulent du moins décider des places que leur sexe ne leur permet pas de remplir, et la dévotion leur en donne les moyens. Les dévotes forment une espèce de république, où toute l'autorité se rapporte au corps, et les membres se la prêtent mutuellement. Un directeur commençant, a d'abord

bord reçu tout son éclat, et son crédit de celles qu'il dirige, et dans la suite, il donne lui-même le crédit à celles qui s'engagent sous sa conduite.

Madame de Luz avoit des vues plus pures, et un cœur plus sincère. Elle quitta la campagne, et revint à Paris. Elle alla aussitôt trouver M. Hardouin. Il fut assez surpris quand on la lui annonça. Comme elle étoit fort jeune, et que sa conduite passoit pour être d'une régularité exemplaire, il ne soupçonnoit pas le motif qui lui procuroit cette visite. Il crut qu'elle avoit quelque affaire importante à la cour, et qu'elle venoit le prier d'employer son crédit. Il vint au-devant d'elle avec empressement : Quel bonheur, lui dit-il, madame, me procure l'honneur de vous voir? Serois-je assez heureux pour vous être de quelque utilité? Vous pouvez me donner vos ordres. J'attends de vous, sans doute, lui répondit madame de Luz, le service le plus important, en vous suppliant de m'accorder vos secours spirituels, dont jamais personne n'eut plus de besoin.

La première attention d'un directeur intelligent et expérimenté, est de ne pas montrer d'abord trop de sévérité. La plupart de celles

qui s'engagent dans la dévotion, n'ont quelquefois pas encore un dessein bien décidé; le directeur acheve de les déterminer. C'est par une conduite adroite qu'il perfectionne la vocation de ces ames foibles, qui ne sont rien par elles-mêmes, que les circonstances entraînent, et qui, suivant par foiblesse l'amour ou la dévotion, deviennent dévotes, ou ont une intrigue, sans être véritablement attachées, ni à Dieu, ni à leur amant. Souvent elles voudroient bien allier les deux. Un sermon les a touchées; l'amant les attendrit, elles auroient de la peine à l'abandonner. Mais elles quittent le rouge, elles vont à l'office, elles se trouvent aux assemblées des dames de paroisse. Le recueillement de la journée leur donne le soir plus de vivacité pour recevoir leur amant. Malgré toutes ces petites contradictions, il ne faut pas que le directeur se rende trop difficile. Dans la dévotion, comme dans l'amour, les premiers pas sont toujours précieux.

Il n'en est pas ainsi de ces esprits vifs et ardens, dont toutes les idées sont des projets; tous leurs mouvemens sont des passions, et tous leurs desseins, des partis formés. Ils ne se prêtent à rien. Ils se livrent à tout. Le monde aujourd'hui les emporte, demain le dépit

d'un mauvais succès, la perte d'une maîtresse ou d'un amant, leur rend la vie odieuse. La société leur est à charge. Leur foi est encore foible; l'humeur fait l'effet de la grâce. Ils embrassent les pratiques les plus austères de la religion; avec plus de douceur, elle leur plairoit moins : ils s'y livrent comme à une vengeance. Mais ces caractères violens ont plus de ferveur que de persévérance. Un directeur un peu jaloux de sa gloire, doit encore, s'il est possible, ajouter à leur austérité; et les faire plutôt expirer dans les macérations, que de les exposer, par une lâche et coupable indulgence, à devenir déserteurs de la dévotion.

Madame de Luz n'avoit rien de ces génies foibles ou violens. Accablée de remords, mais encore plus touchée de la vertu, elle cherchoit des lumières capables de l'éclairer; et il ne falloit pas de système pour diriger sa conduite. Quoi qu'il en soit, elle n'eut pas plutôt fait connoître à M. Hardouin le sujet qui l'amenoit, qu'il s'écria :

Loué soit à jamais le ciel : Gloire soit au Très-Haut : Béni soit le Seigneur. Quoi ! c'est vous, madame, qui craignez d'être hors de la voie du salut? Je vois que l'innocence a plus de scrupules, que le crime n'a de remords.

Mais votre crainte salutaire n'en est pas moins louable. Cette sainte frayeur est la sauve-garde de la vertu. Que celui qui est ferme dans la voie du Seigneur, prenne garde de tomber, dit saint Paul ; ayez soin d'opérer votre salut avec crainte et tremblement. Oui, madame, il est plus aisé de prévoir les écueils, que de sortir du précipice.

Vous aurez bientôt perdu, dit madame de Luz, l'opinion avantageuse que vous avez conçue de moi, lorsque je vous aurai fait connoître..... dirai-je mes crimes, ou mes malheurs.

Ne craignez rien, répliqua M. Hardouin, quelles que soient les fautes que vous ayiez commises, vous ne sauriez être bien criminelle avec autant de remords. Le ciel est plus sensible à la conversion d'un pécheur, qu'à la persévérance de plusieurs justes. C'est pour les ames repentantes que les trésors de la grâce sont ouverts. Parlez, madame, ayez confiance en moi. Je sens combien votre salut m'intéresse. Ouvrez-moi votre cœur. Madame de Luz sentit alors renouveller toutes ses douleurs. Qu'il étoit humiliant pour elle d'en avouer les motifs ! Un tel aveu coûte bien moins à celles qui sont plus coupables. M. Har-

douin, voyant jusqu'à quel point madame de Luz étoit affligée et interdite, n'oublia rien pour lui inspirer de la confiance: Rassurez-vous, lui dit-il, madame, je suis prêt à vous entendre, et à vous consoler. Madame de Luz, un peu rassurée, et faisant effort sur elle-même, commença le récit de tout ce qui lui étoit arrivé. Vingt fois la pudeur et les sanglots lui couperent la parole; et chaque fois M. Hardouin employa toute l'adresse imaginable pour la faire continuer, soit en l'interrogeant sur des détails, ou en lui rappelant des circonstances. Madame de Luz finit avec un torrent de larmes, un aveu qui lui avoit tant coûté.

Monsieur Hardouin en fut ému, il en fut même étonné. Ce n'est pas qu'il n'eût vu souvent des femmes converties, mais il n'en voyoit guère de repentantes. La dévotion est le dernier période de la vie d'une femme. La plupart de celles que M. Hardouin dirigeoit, avoient commencé par se livrer au plaisir qui les recherchoit; elles avoient ensuite tâché d'en prolonger le cours; et leurs efforts étoient devenus d'autant plus vifs, qu'elles avoient vu de jour en jour, le monde prêt à les quitter. Les regrets les avoient encore occupées quelque tems, et elles avoient enfin cherché une

consolation, et un asile dans la dévotion. L'aveu de leurs fautes ne leur coûtoit point; en les confessant, elles se retraçoient leurs plaisirs, et c'étoit l'unique qui leur fût resté.

Des détails aussi délicats, et aussi vifs que ceux que M. Hardouin entendoit chaque jour, devoient faire quelquefois une impression sur son esprit, bien dangereuse pour la vertu. L'imagination s'échauffe, et elle est le premier ressort des sens : il faut alors que la grâce soit bien puissante, puisque l'homme est si foible.

Mais quelque danger qui puisse se trouver pour la vertu d'un directeur, les images qu'il se forme, ne sont pas ordinairement nourries et fortifiées par la vue d'objets jeunes et séduisans. C'étoit peut-être un état nouveau pour M. Hardouin, que d'entendre un aveu simple et naïf, et de voir en même-tems à ses pieds, une personne jeune et charmante. Les larmes ingénues qu'elle répandoit, lui donnoient de nouvelles grâces. L'innocence est le premier charme de la beauté, et rien ne retrace l'innocence comme le remords.

M. Hardouin fut touché de la douleur de madame de Luz. Un homme accoutumé à entendre le récit des plus grands dérégle-

mens, ne devoit rien trouver d'extraordinaire dans sa nouvelle pénitente, que le malheur, les charmes et le repentir. Il fit tous ses efforts pour la consoler. Il n'employa pas les lieux communs ordinaires. Il se trouvoit dans une circonstance toute nouvelle. Il avoit de l'esprit; et la vue de madame de Luz lui inspiroit la charité la plus vive. Il lui parla avec douceur. Il l'engagea à venir le voir le plus souvent qu'elle pourroit; ou plutôt, il lui persuada de ne s'occuper désormais que de son salut. Madame de Luz, qui commençoit à se sentir soulagée par la démarche qu'elle venoit de faire, écoutoit avec avidité les conseils de M. Hardouin. Les consolations nous viennent plutôt des autres, que de nos propres réflexions. Elle en trouvoit déjà dans les discours de son directeur. Elle promit entièrement de lui soumettre sa conduite; et dès ce moment, elle se livra absolument à sa direction.

Madame de Luz voyoit tous les jours monsieur Hardouin. Bientôt il la distingua de toutes celles qu'il dirigeoit. Il sentoit qu'elle lui étoit particulièrement chère. Il s'applaudit de son zèle, et il le redoubla. Il éprouvoit, pour sa nouvelle pénitente, des mouvemens

tendres, qui peut-être lui avoient jusqu'alors été inconnus, il les attribua à la grâce : quel autre principe auroit dû les faire naître ! Madame de Luz qui trouvoit dans son cœur un peu de tranquillité, croyoit la devoir à la sagesse de M. Hardouin. Et celui-ci goûtoit une suavité qui échauffoit encore son zèle. Bientôt il ne trouva plus de douceur que dans les entretiens qu'il avoit avec elle. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir de l'intérêt vif et tendre qu'il prenoit à sa personne. Sa vertu n'en fut point effrayée. Il ne douta point que sa ferveur ne partît d'un amour pur, dont il commençoit à sentir les pieux élancemens, et dont il alloit éprouver successivement tous les états. Il aspiroit déjà à ce suprême degré de perfection, où l'ame purgée de toutes passions terrestres, purifiée par le feu même de l'amour, parvient à l'heureuse impuissance de pécher, en goûtant les plaisirs les plus parfaits.

Dans cette confiance, M. Hardouin se livra sans scrupule au tendre penchant qu'il ressentoit pour madame de Luz ; mais il reconnut bientôt qu'il avoit pour elle la passion la plus violente.

Quelque ingénieux que nous soyons à nous

séduire, et à nous aveugler nous-mêmes, nous ne pouvons jamais écarter absolument les traits de la vérité; et personne ne s'engage innocemment dans la voie du crime. Malgré le système spécieux dont M. Hardouin cherchoit à s'éblouir, il ne pouvoit ignorer que ses désirs ne fussent criminels. Il connoissoit trop le cœur humain, pour chercher à se faire illusion. D'ailleurs, à force d'entendre le récit des mœurs les plus dépravées, on peut se familiariser avec leur idée; et le crime en fait moins d'horreur. Quoi qu'il en soit, M. Hardouin convint bientôt avec lui-même de l'état de son cœur, et de la nature de ses désirs. Il ne les combattit pas long-tems. Il savoit le grand art de calmer et d'écarter les remords; et il n'eût pas de peine à se faire entendre avec sa propre conscience. Il n'auroit pas tardé à faire connoître à madame de Luz la passion qu'elle lui avoit inspirée, s'il n'eût craint de révolter sa vertu, qu'elle avoit eu le tems de connoître; il étoit très-sûr de se voir éloigner pour jamais, s'il eût laissé soupçonner ses sentimens. Il résolut de les cacher, et de s'appliquer uniquement à séduire l'esprit de sa pénitente. Il sentoit que l'entreprise n'étoit

pas facile. La dévotion de madame de Luz étoit d'autant plus sincère, qu'elle avoit la vertu pour principe : si elle eût le goût des plaisirs, et qu'ils n'eussent pas été contraires à ses devoirs, elle n'eût pas éloigné un amant chéri. D'ailleurs instruite par ses malheurs, elle devoit être en garde contre tous les piéges que le crime pouvoit lui tendre. M. Hardouin ne devoit donc pas s'attendre qu'il pût séduire son esprit, ou corrompre son cœur. Cependant il ne perdit pas l'espérance de réussir, et attendit que l'occasion favorisât ses désirs.

Les gens du monde, emportés dans leurs passions, échouent souvent par leur imprudence. La violence de leurs désirs les aveugle, et leur impatience les empêche de prévoir les moyens, ou de saisir les occasions de réussir dans leurs desseins, qu'ils laissent trop connoître.

Il n'en est pas ainsi d'un homme retiré, et dont l'état supposant la sagesse, exige nécessairement la décence dans toutes ses démarches ; l'habitude où il est de se contraindre, lui fait dissimuler ses sentimens. Ses désirs, à la vérité, croissent et s'échauffent par les obstacles ; mais leur violence même qui naît en partie de la réflexion, lui fait enfin

appercevoir, trouver et saisir les moyens de se satisfaire.

M. Hardouin s'attacha de plus en plus à gagner la confiance de madame de Luz. Sa principale étude étoit de détruire entièrement les remords dont elle étoit agitée. Elle n'avoit pas le moindre soupçon des vues criminelles de son directeur. Il étoit cependant bien singulier qu'un homme, chargé de la conduite des ames, ne trouvât rien à reprendre dans sa pénitente, que les scrupules et la vertu. Madame de Luz commençoit à trouver plus de tranquillité dans son ame. Elle recevoit avec docilité tous les avis de M. Hardouin, et croyoit marcher sous la conduite d'un guide sûr et éclairé. Il lui faisoit entendre que les actions les plus indifférentes étoient étroitement liées à la grande affaire du salut; et la timide pénitente, dans la crainte de s'égarer, lui soumit absolument sa conscience, et ses affaires domestiques. Il en fut bientôt le maître absolu. Il devint enfin un directeur avec toutes les circonstances, et tous les priviléges de cet état.

M. Hardouin, pour jouir plus tranquillement du plaisir et de la facilité d'entretenir madame de Luz, lui persuadoit souvent d'al-

ler passer quelques jours à la maison qu'elle avoit auprès de Paris. Quelque répugnance qu'elle eût à revoir des lieux qui lui avoient été si funestes, la ville ne lui étoit pas moins odieuse ; et d'ailleurs elle ne savoit plus qu'obéir, lorsque son directeur avoit prononcé. Elle alloit, de tems en tems, avec lui chercher la retraite. Il étoit le seul dont la compagnie pût adoucir ses peines, et dissiper son chagrin.

M. Hardouin n'osoit pas, à la vérité, hazarder des discours qui eussent pu déceler ses sentimens ; mais il jouissoit du bonheur de vivre avec ce qu'il aimoit.

C'étoit ainsi que madame de Luz passoit sa vie, lorsqu'elle apprit que M. de Luz étoit dangereusement malade à Dijon. Elle fit aussitôt part à son directeur de cette nouvelle, et du dessein où elle étoit de partir sur le champ pour aller trouver son mari. M. Hardouin, qui craignoit que ce voyage n'apportât quelque changement à l'heureuse situation où il se trouvoit, combattit sa résolution, en essayant de calmer ses inquiétudes. Elle persistoit cependant dans son dessein, et se préparoit déjà à partir, lorsqu'elle reçut la nouvelle de la mort de M. de Luz.

La douleur de Madame de Luz n'auroit été ni plus vive, ni plus sincère, quand elle auroit eu pour son mari la passion la plus violente. M. Hardouïn eut besoin, pour la calmer, de tout l'ascendant qu'il avoit sur son esprit.

Le roi fut sensible à la mort du baron de Luz, qu'il regardoit comme un de ses plus fidèles serviteurs, et qui en effet l'étoit alors. Il envoya faire compliment à madame de Luz; et pour marquer la considération qu'il avoit pour la mémoire du baron, il donna la lieutenance générale de Bourgogne au comte de Luz, parent du défunt, et qui prit alors le titre de baron de Luz (1).

Madame de Luz n'ayant plus rien qui l'obligeât à vivre dans le monde, renonça absolument à la cour, et se retira dans sa maison de campagne. M. Hardouin l'y suivit. Ce fut là qu'en voulant la consoler de la perte de son

(1) C'est ce baron de Luz, qui, pendant la minorité de Louis XIII, fut si attaché à la reine-mère. Il fut tué par le chevalier de Guise. Le fils du baron de Luz ayant voulu venger la mort de son père, eut le même sort; et ces deux combats furent les principaux motifs de l'Edit contre les duels, qui fut donné dans cette même année.

mari, il essaya en même tems de la détacher de la vertu. Il faut, lui disoit-il, recevoir avec une résignation parfaite tout ce qui vient de Dieu. Il ne fait rien que pour sa gloire, et pour notre salut; soit bienfaits, soit adversités, de sa main tout est grâce. Il n'y a point de malheur, qui, dans quelques-unes de ces circonstances, ne porte avec lui un motif de consolation. Par exemple, vous pleurez aujourd'hui la perte de votre mari, votre douleur est respectable; cependant le devoir plus que l'inclination vous attachoit à M. de Luz. Vous avouerez d'ailleurs que vous craigniez sa présence; ce n'est pas que dans tout ce qui vous est arrivé, il n'y ait plus de malheur que de crime, votre conscience doit être tranquille; mais votre mari n'en étoit pas moins outragé, sa présence seroit un reproche éternel contre vous. En effet, votre malheur, bien pardonnable par lui-même, et que vous avez assez expié par votre repentir, étoit cependant un adultère; au lieu que si vous aviez aujourd'hui une foiblesse pour quelqu'un; (car enfin il ne faut jamais compter sur la vertu humaine, une telle confiance en sa propre force seroit un orgueil trop criminel;) si vous aviez, dis-je, une foiblesse,

même volontaire, tous nos casuistes en feroient une très-grande différence d'avec l'adultère. Il y en a eu plusieurs qui ont penché à ne pas regarder comme un péché mortel, le commerce de deux personnes libres. Il est vrai que le sentiment de ces docteurs n'a pas été admis, et je ne sai pas pourquoi; car enfin il y auroit bien moins de coupables qu'il n'y en a, puisque ce n'est que la loi qui fait le péché.

Quelle que fût la confiance de madame de Luz en M. Hardouin; quelque respect qu'elle eût pour ses décisions, elle ne laissa pas d'être étonnée du tour de sa morale, quoiqu'elle ne soupçonnât rien de ses desseins. Je ne sens que trop, lui dit-elle, l'énormité de mes fautes, et l'outrage que j'ai fait à M. de Luz; mais je me croirois encore plus coupable, si je me livrois volontairement au crime. Je ne dois songer qu'à fléchir le Ciel par mon repentir, et par mes larmes. Je crains quelquefois que vous n'ayez trop d'indulgence pour moi.

M. Hardouin trouvant dans madame de Luz, plus de vertu qu'il n'en eût désiré, craignit, en insistant, de se rendre suspect; et pour écarter tout soupçon : à Dieu ne plaise, reprit-il, que ma morale soit jamais relâchée;

mais il faut avoir une sévérité éclairée, qui sache distinguer la gravité des crimes. Par exemple, quoique vous soyez aujourd'hui dans un état où vous pourriez librement disposer de votre cœur, vous ne devez jamais être sensible pour M. de Saint-Geran, votre tendresse pour lui seroit criminelle ; vous l'avez aimé du vivant de votre mari, c'étoit presque un adultère ; toute liaison doit être rompue entre vous deux. S'il vous restoit quelque inclination pour lui, vous me feriez voir que vous n'avez jamais eu de véritable repentir de vos fautes, puisque votre amour pour M. de Saint-Geran a été le plus grave. A ce nom, madame de Luz ne put s'empêcher de soupirer, et d'admirer alors la sévérité de la morale de M. Hardouin. Elle ne pouvoit pas pénétrer l'intérêt qu'il avoit de la détacher de M. de Saint-Geran, pour la séduire plus facilement.

M. Hardouin hazarda encore plusieurs discours de cette nature ; mais ce fut toujours avec toute la prudence dont le crime réfléchi est capable. Cependant s'étant convaincu que la vertu de sa pénitente étoit inébranlable, et que s'il insistoit davantage, il perdroit absolument sa confiance ; il délibéra long-tems sur

les

les mesures qu'il devoit prendre pour satisfaire ses désirs ; la violence qu'il leur faisoit ne servoit qu'à les irriter, et il prit enfin une résolution digne des plus grands scélérats. L'appartement qu'il occupoit étoit dans le même pavillon que celui de madame de Luz. Elle n'avoit qu'une femme de chambre qui couchoit dans une garde-robe à côté d'elle. Ses autres femmes, et le reste des domestiques, logeoient dans un corps de logis séparé. Tous les soirs M. Hardouin faisoit la prière, où toute la maison assistoit ; et chacun se retiroit ensuite.

Un jour la femme de chambre, qui couchoit auprès de madame de Luz, s'étant plaint d'une colique, M. Hardouin, qui avoit déjà arrangé son plan, et qui s'étoit pourvu de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, dit à cette femme qu'il lui donneroit, le soir en se couchant, un remède qu'elle prendroit dans un bouillon, et qui calmeroit absolument, et dans l'instant même, le mal qu'elle ressentoit. M. Hardouin, en soupant avec madame de Luz, glissa adroitement plusieurs grains d'opium dans ce qu'il lui servit. Elle en ressentit bientôt l'effet. A peine eut-elle soupé, que se trouvant assoupie, elle se fit déshabiller, et se

coucha. La femme de chambre demanda alors à M. Hardouin le remède qu'il lui avoit promis. Il lui donna aussi de l'opium préparé, en lui disant de se coucher aussitôt. Cette femme le prit avec confiance, et se coucha. M. Hardouin se retira ensuite dans sa chambre, et ayant renvoyé le domestique qui le servoit, il attendoit que le reste de la maison fût retiré. Lorsque tout fut tranquille, il alla à l'appartement de madame de Luz. Il traversa la garde-robe, où il trouva la femme de chambre dans un profond sommeil. Il passa aussitôt dans la chambre de madame de Luz, s'approcha de son lit; elle dormoit profondément. M. Hardouin ne craignant point de la réveiller, se mit auprès d'elle. Ce malheureux, libre de tout remords, et pressé par des désirs d'autant plus violens, qu'ils avoient été plus long-tems contraints, se livra au plus noir des crimes.

Ecartons, s'il se peut, l'image d'une perfidie aussi affreuse, et digne de toutes les vengeances divines et humaines. Madame de Luz, tourmentée par la fureur des embrassemens, et par la violence des transports de ce monstre, revint enfin à elle. Se trouvant alors entre les bras d'un homme, elle douta pendant

quelques instans de la vérité. Ce misérable, qui vit qu'elle s'étoit éveillée plutôt qu'il ne l'avoit prévu, voulut lui demander pardon, et faire excuser son audace et son crime.

Madame de Luz, trop sûre alors de son opprobre, jeta un cri, qui auroit attiré sa femme de chambre, si elle n'eût pas été ensevelie dans le sommeil le plus profond; et les autres domestiques étoient trop éloignés pour l'entendre.

Rien ne peut être comparé à l'état de son ame en ce moment. Ce n'étoit point des soupirs, ce n'étoit point des larmes, ce n'étoit pas même de la douleur; toutes les expressions ordinaires du malheur étoient trop foibles pour le sien. Cette femme, autrefois le modèle de la douceur, étoit disparue; il ne lui restoit rien de son caractère. La fureur, le désespoir, la rage l'animoient seuls. Ils lui coupoient la voix. Ils étouffoient ses sanglots. Elle fut quelque tems immobile, et elle auroit paru privée de tout sentiment, sans les regards furieux et enflammés qu'elle lançoit vers le ciel, et sur Hardouin. Après quelques instans d'agitation, elle laissa échapper ces mots entrecoupés: A quel comble d'horreur étois-je donc destinée? ciel cruel! par

où puis-je avoir mérité ta haine ? est-ce la vertu qui t'est odieuse ? La fureur l'empêcha d'en dire davantage ; elle ne s'exprimoit plus que par des regards égarés.

Le scélérat Hardouin qui jusque-là étoit demeuré dans le silence, et attentif à tous les mouvemens de madame de Luz, voulut prendre alors la parole : Si vous étiez plus tranquille, dit-il, madame, je pourrois vous faire concevoir que tout ce que les passions font entreprendre, n'est pas toujours aussi criminel que vous vous l'imaginez. Madame de Luz fixant ses regards sur lui, sentit encore redoubler sa rage. Elle n'eut pas la force de répondre : mais ayant aperçu un couteau sur une table, elle voulut se jeter dessus : Hardouin la prévint, et se saisit du couteau.

Perfide, lui dit l'infortunée madame de Luz, que crains-tu ? Ce n'est pas ton sang vil que je veux répandre ; il faut que tu vives, et que ta vie soit un reproche continuel contre le ciel qui a souffert si long-tems un monstre tel que toi ; mais ne m'empêche pas du moins de finir mes malheurs, ou plutôt je ne te demande point d'autre réparation de ton crime, que de m'ôter la vie.

Hardouin craignant que la femme de cham-

bre, qui étoit dans la garde-robe, ne se réveillât, fit tous ses efforts pour calmer la fureur de madame de Luz ; mais voyant qu'il ne pouvoit réussir, il porta l'insolence du crime jusques aux derniers excès. Je sai, lui dit-il, que je suis perdu si vous faites le moindre éclat ; mais soyez assurée que votre vengeance ne vous rendra que plus malheureuse, puisque vous dédaignez la prudence de mes conseils ; si vous laissez le moins du monde soupçonner ce qui s'est passé entre nous, je rendrai publique toute l'histoire de votre vie. Ne vous flattez pas que le malheur la fasse excuser, les circonstances sont trop contre vous, et j'y saurai donner des couleurs capables de vous couvrir du dernier opprobre. Je vous laisse à vos réflexions ; mais songez surtout que votre discrétion réglera la mienne. Le perfide après avoir mis le comble à son crime par ce discours, sortit sans attendre de réponse.

La plus affreuse situation n'est pas tant d'avoir épuisé le malheur, que d'y être plongé, et de n'oser recourir à la plainte. Cette triste et dernière ressource des malheureux étoit interdite à madame de Luz ; elle auroit reçu la mort comme la plus grande faveur ; mais

l'amour de la réputation est quelquefois plus puissant que celui de la vie. Les dernières menaces du scélérat Hardouin la faisoient frémir d'horreur et de crainte ; elle connoissoit sa perfidie et son adresse ; ne chercheroit-il point lui-même à prévenir les esprits ? La réputation dont il jouissoit, favorisoit ses discours. Le crime n'est jamais plus dangereux que sous le masque de la vertu. Ces inquiétudes augmentoient encore le désespoir de madame de Luz. Elle étoit dans ces cruelles agitations, lorsque sa femme de chambre se réveilla ; il étoit déjà tard, elle entra bientôt après dans la chambre de sa maîtresse. Madame de Luz craignant la présence de tout le monde, lui dit, qu'elle étoit incommodée, qu'elle vouloit reposer, et la renvoya. Lorsqu'elle fut seule, elle continua de s'affliger, les larmes sont la ressource du malheur impuissant ; elle envisageoit cette suite de malheurs dont sa vie étoit tissue, sans pouvoir se les reprocher. Sur le soir, sa femme de chambre vint l'obliger de prendre un bouillon, et lui conseilla de retourner à Paris, ou d'en faire venir les secours nécessaires. Madame de Luz refusa l'un et l'autre ; elle passa la nuit comme elle avoit passé le jour. Le

lendemain elle fut obligée de paroître pour prévenir tous les secours importuns que ses gens vouloient faire venir. Elle étoit dans un abattement qui les surprit; ils s'étonnoient que M. Hardouin eût abandonné leur maîtresse dans cet état; ils croyoient qu'il avoit été sans doute appelé à Paris pour quelque affaire indispensable; et ils étoient bien éloignés de soupçonner la véritable cause de son absence et de l'accablement de leur maîtresse. Il y avoit un mois que l'infortunée madame de Luz traînoit cette vie languissante, dévorée par le chagrin qui la faisoit insensiblement périr. Elle ne soupçonnoit pas que le malheur pût rien ajouter à sa situation, lorsqu'elle reçut encore un coup plus cruel par le retour de M. de Saint-Geran.

Il avoit appris en Hongrie la mort de M. de Luz; son amour n'étoit point diminué par l'absence, et l'espoir vint remplir son cœur. Il partit sur le champ, il arriva bientôt à Paris, et vint chercher madame de Luz à sa maison de campagne. Il est impossible de peindre l'état où elle se trouva lorsqu'elle vit paroître devant elle le seul homme qui eût jamais touché son cœur. Tous ses malheurs se présenterent ensemble à son es-

prit; jamais elle ne les sentit si vivement; ils avoient mis un obstacle éternel à leur union. Elle ne regrettoit pas le bonheur qu'elle eût goûté avec lui; mais elle étoit au désespoir d'en être devenue indigne. M. de Saint-Geran fut touché de l'abattement où il la trouva. Il savoit que les sentimens du devoir étoient presque aussi puissans sur elle que ceux de la nature; il attribua à la mort de M. de Luz, la douleur qu'elle faisoit paroître; il la respecta d'abord, il essaya ensuite de la consoler, mais personne n'y étoit alors moins propre que lui.

Monsieur de Saint-Geran usant du privilége du sang qui les unissoit, et de ceux de la campagne, résolut de demeurer avec elle. La chose étoit trop naturelle pour que madame de Luz eût osé le congédier, quoiqu'elle éprouvât le plus cruel supplice par sa présence.

Plusieurs jours se passerent sans que M. de Saint-Geran osât encore parler de sa passion; mais lorsqu'il crut avoir satisfait à tous les égards et aux décences les plus sévères, il osa rappeler à madame de Luz les sentimens dont elle l'avoit autrefois flatté. Que ce souvenir étoit cruel en ce moment pour elle! Elle sou-

pira et rougit. M. de Saint-Geran désiroit, en lui montrant l'amour le plus vif, le plus tendre, et le plus soumis, de l'engager à s'expliquer; elle ne lui répondit que par des larmes.

Il ne voulut pas alors la presser davantage. Mais quelques jours après, ayant repris les mêmes discours, et s'appercevant qu'il ne faisoit que l'affliger sans pouvoir rien obtenir: Votre douleur, lui dit-il, Madame, passe les bornes ordinaires. Quelque cher que M. de Luz vous ait été, je sens que ce n'est plus sa perte que vous pleurez; mais que je vous suis devenu odieux. De grâce, apprenez-moi par où j'ai pu vous déplaire. Madame de Luz étoit trop émue des reproches de M. de Saint-Geran, pour ne pas le détromper sur la haine dont il l'accusoit: Vous ne m'êtes point odieux, lui disoit-elle. Il vouloit alors la presser de lui déclarer le sujet de sa douleur. Quelques instances qu'il lui fît, elle gardoit le silence, et pleuroit. Cette situation étoit trop cruelle, et tout ce qui se passoit dans son cœur étoit trop affreux pour qu'elle y résistât long-tems. Elle y succomba enfin. Elle fut saisie d'une fièvre violente. Quelque secours qu'on lui apportât, le mal qui la consumoit étoit au-dessus de l'art des médecins. Ils jugerent bientôt que la ma-

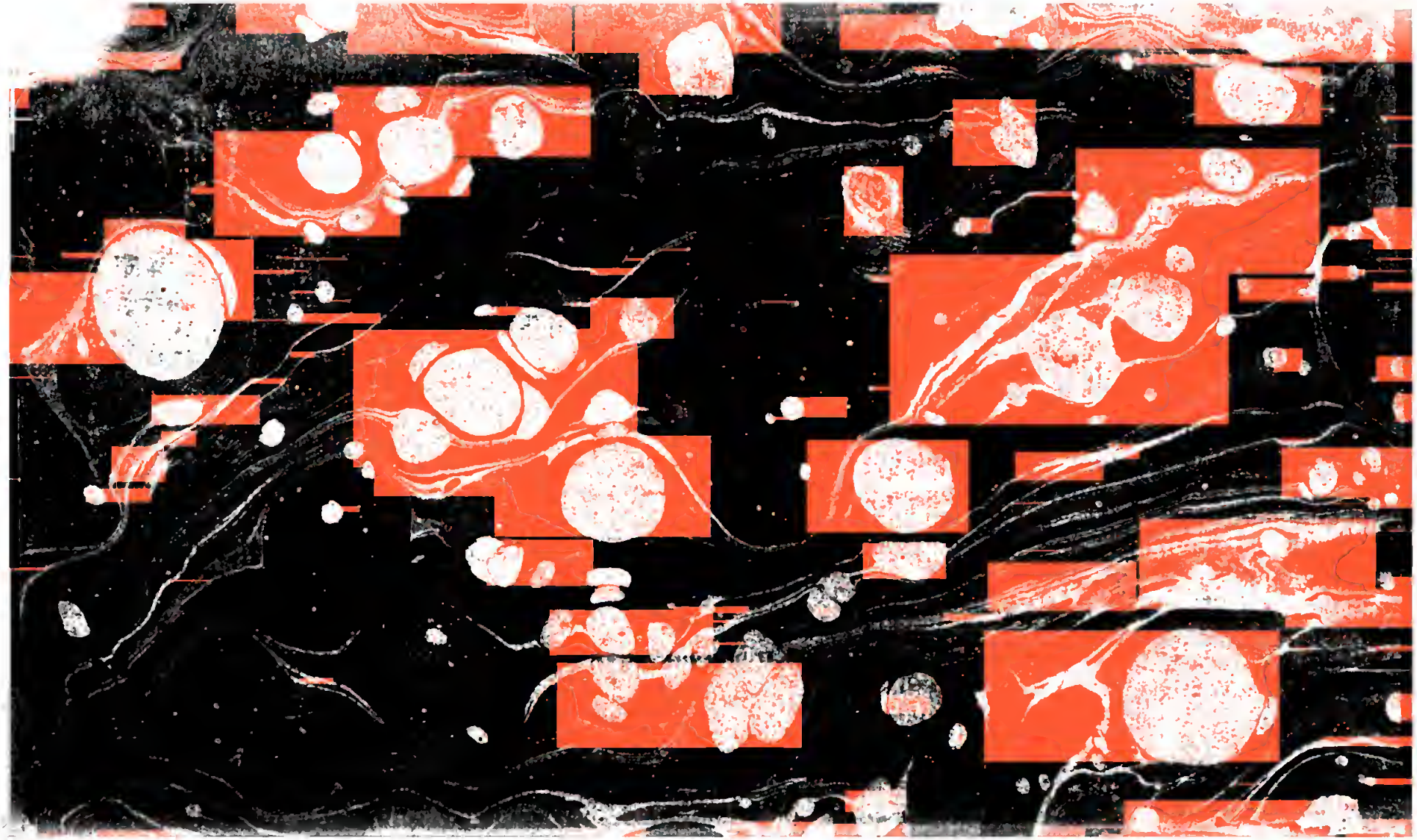
ladie étoit mortelle. Il ne fut pas nécessaire de le lui annoncer, elle le sentoit elle-même, et voyoit avec plaisir approcher la mort; elle n'étoit touchée que de la douleur de monsieur de Saint-Geran. Il ne la quittoit pas un moment. Il ne doutoit point qu'elle ne fut la victime d'un secret chagrin, et il n'osoit plus lui en demander l'aveu, dans la crainte de lui déplaire. Il avoit continuellement les yeux attachés sur elle. Il lui prenoit les mains, et il les mouilloit de ses larmes. Pour madame de Luz, il sembloit que son ame fut devenue plus tranquille, aussitôt qu'elle avoit vu que sa mort étoit certaine. Lorsqu'elle jugea que l'heure de sa mort n'étoit pas éloignée, elle fit retirer tout le monde, à la réserve de monsieur de Saint-Geran, et lui adressant la parole : Je vois, lui dit-elle, combien je vous suis chère; et je me reprocherois de vous laisser ignorer que mon cœur, qui n'a été sensible que pour vous, n'a jamais cessé de l'être. J'aurois été trop heureuse que le ciel m'eût unie avec vous; mais je n'ai pas disposé de mon sort, et ma main n'est plus digne de vous être offerte. Je veux vous marquer en mourant, la plus grande confiance dont jamais une femme puisse être capable. Madame de Luz lui raconta ensuite toute

l'histoire de ses malheurs. M. de Saint-Geran étoit agité, pendant ce réeit, par tous les sentimens de l'horreur, de la vengeance, de la compassion et de l'amour. Aussitôt que madame de Luz eut fini : Ne croyez pas, lui dit-il, madame, que votre réeit ait rien diminué de mon amour, de mon estime, et de ma vénération pour vous. Vivez pour me voir vous aimer, et vous adorer toujours : vivez pour unir votre sort au mien, vos malheurs seront pour moi un titre de plus pour vous respecter; et ma vengeance en effacera une partie. Non, lui dit-elle, quand je pourrois revenir à la vie, j'admirerois votre générosité; mais je m'en croirois indigne, si j'en acceptois les effets. Adieu, je sens que je meurs. Que les causes de ma mort soient à jamais ensevelies dans le silence. Je pardonne à ceux qui en sont les auteurs. Conservez quelque souvenir de la plus tendre amie que vous ayiez eue, et dont le bonheur eût été de faire le vôtre, si le ciel eût été d'accord avec ses vœux. Madame de Luz ne put en dire davantage; elle tomba dans une foiblesse qui termina ses jours. Ainsi mourut la plus belle, la plus malheureuse, et j'ose dire encore, la plus vertueuse et la plus respectable de toutes les femmes.

Il n'y a que ceux qui ont aimé véritablement, et dont le cœur est vertueux, qui puissent imaginer la douleur de M. de Saint-Geran. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de ces tristes restes de l'idole de son cœur. Il lui parloit comme si elle eût pu l'entendre. Il lui disoit tout ce que l'amour et le désespoir peuvent inspirer. Il s'évanouit auprès d'elle. On crut qu'il alloit expirer. On prit ce moment pour l'emporter. Il fut long-tems sans donner d'autre signe de vie, que par des soupirs et des sanglots. Il ne revint à lui que pour s'abandonner à la douleur la plus amère.

Aussitôt qu'on eut rendu les derniers devoirs à madame de Luz, M. de Saint-Geran imagina que ceux qu'il devoit à sa mémoire, étoient de la venger des auteurs de ses malheurs. Les désirs de vengeance partageoient seuls sa douleur. Il résolut de commencer par le perfide Hardouin; mais ses recherches furent inutiles. Ce malheureux, craignant que son crime ne vînt à éclater, étoit passé en Hollande, et avoit changé de nom et de religion. L'impuissance de se venger, augmenta le désespoir de M. de Saint-Geran. Il résolut du moins de poursuivre sa vengeance contre Thurin et le chevalier de Marsillac; mais il

ne put exécuter son projet, le chagrin avoit trop pris sur sa santé. Il tomba malade, et mourut enfin, en prononçant le nom de madame de Luz.

FIN.

627824